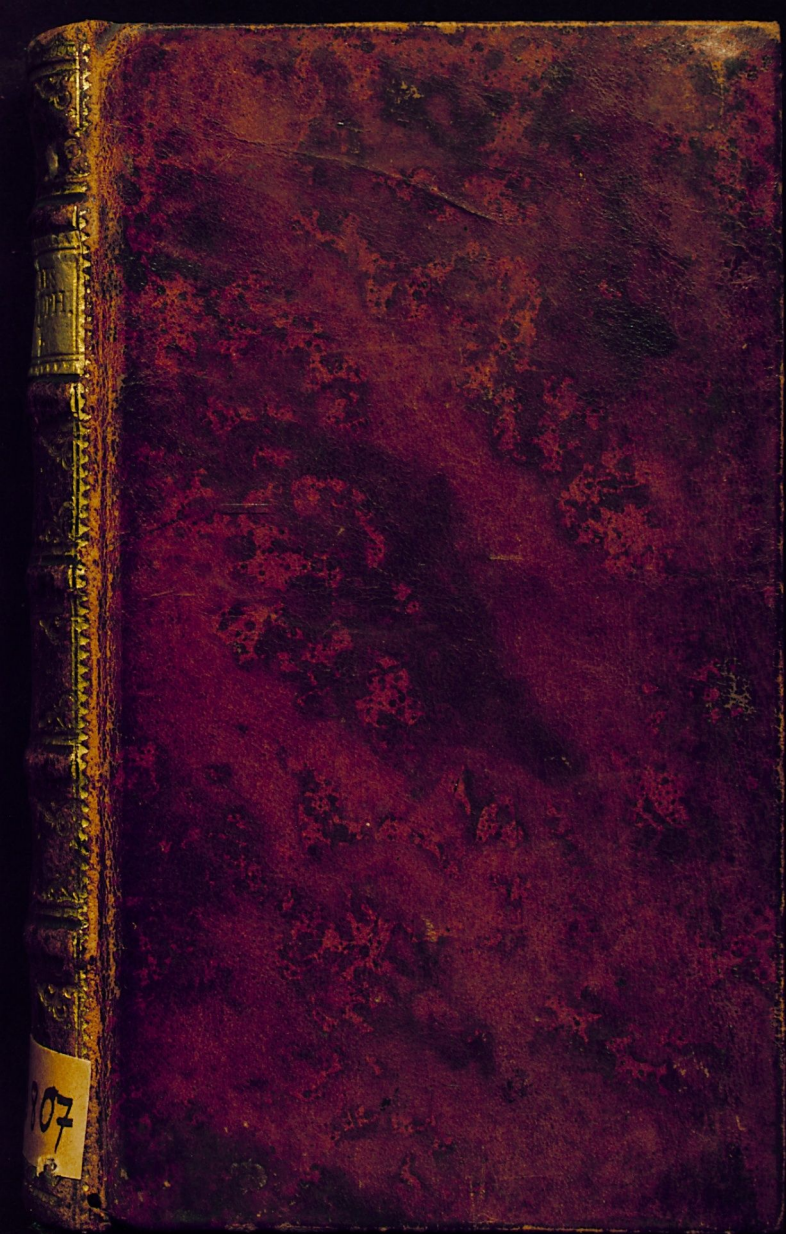








Vergleiche Tl d 3048 80

der Ausgabe 00 88.

Paris 1747

3710

Wolke

Voltaire
**LETTRE
PHILOSOPHIQUE,**

PAR MR. DE V***,

AVEC

PLUSIEURS PIÈCES

GALANTES ET NOUVELLES

DE DIFFÉRENS AUTEURS

NOUVELLE EDITION AUGMENTEE

DE PLUSIEURS PIÈCES.

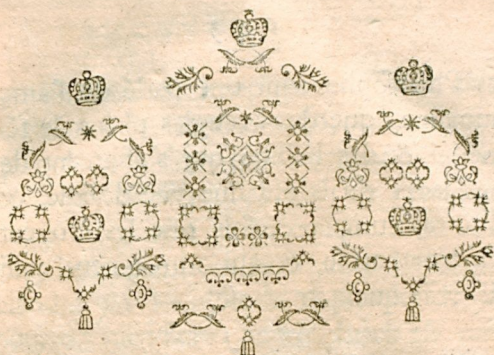


A LONDRES,
Aux dépens de la Compagnie.

M. DCC. LVII.



121



LETTRE PHILOSOPHIQUE,

PAR MR. DE V***.

LETTRE SUR L'ÂME.

MONSIEUR,

Il faut que je l'avouë, lorsque j'ai examiné l'infailible Aristote, le Docteur évangélique, le divin Platon, j'ai pris toutes ces épithètes pour des sobriquets. Je n'ai vû dans tous
A ij

les Philosophes qui ont parié de l'ame humaine, que des aveugles pleins de témérité & des babil, qui s'efforcent de persuader qu'ils ont une vuë d'aigle, & d'autres curieux & fols que les croyent sur leur parole, & qui s'imaginent aussi de voir quelque chose.

Je ne feindrai point de mettre au rang de ces maître d'erreur, Descartes & Mallebranche. Le premier nous assure que l'ame de l'homme est une substance, dont l'essence est de penser, qui pense toujours, & qui s'occupe dans le ventre de la mere de belles idées métaphisiques, & de beaux axiomes généraux qu'elle oublie ensuite.

Pour le P. Mallebranche, il est bien persuadé que nous voyons tout en Dieu; il a trouvé des partisans, parce que les fables les plus hardies sont celles qui sont les mieux reçues de la foible imagination des hommes.

Plusieurs Philosophes ont donc fait le Roman de l'ame; enfin c'est un usage qui en a écrit modestement l'histoire. Je vais faire l'abrégé de cette histoire, selon que je l'ai conçüe. Je fais fort bien que tout le monde ne conviendra pas des idées de Mr. Lock: Il se pourroit bien faire que Mr. Lock eût raison contre Descartes & Mallebranche, & qu'il eût tort contre la Sorbonne; je parle selon les lumières de la Philosophie, non selon les révélations de la foi.

Il ne m'appartient que de penser humainement: les Théologiens décident divinement, c'est toute autre chose. La raison & la foi sont de nature contraire: en un mot, voici un petit précis de Mr. Lock, que je censurerois, si j'étois Théologien, & que j'adopte pour un moment, comme hypothèse comme conjecture de simple Philosophie: humainement parlant, il

A iij

s'agit de savoir ce que c'est que l'ame.

1. Le mot d'ame est de ces mots que chacun prononce sans l'entendre: nous n'entendons que les choses dont nous avons une idée; nous n'avons point d'idée d'ame, d'esprit; donc nous ne l'entendons point.

2. Il nous a donc plu d'appeller ame cette faculté de sentir & de penser, comme nous appellons, vie, la faculté de vivre; & volonté, la faculté de vouloir.

Des raisonneurs sont venus ensuite, & ont dit: l'homme est composé de matière & d'esprit: la matière est étendue & divisible; l'esprit n'est ni étendu ni divisible; donc il est, disent-ils, d'une autre nature. C'est un assemblage d'êtres qui ne sont point faits l'un pour l'autre, que Dieu unit malgré leur nature. Nous voyons peu le corps, nous ne voyons point l'ame; elle n'a point de parties, donc elle est

éternelle : elle a des idées pures & spirituelles, donc elle ne les reçoit point de la matière : elle ne les reçoit point non plus d'elle-même, donc Dieu les lui donne ; donc elle apporte en naissant les idées de Dieu, de l'infini & de toutes les idées générales.

Toujours humainement parlant, je répons à ces Messieurs qu'ils sont bien savans. Ils nous disent d'abord qu'il y a une ame, & puis ce que ce doit être. Ils prononcent le nom de matière, & décident ensuite nettement ce qu'elle est ; & moi je leur dis, vous ne connoissez ni l'esprit ni la matière : par l'esprit, vous ne pouvez imaginer que la faculté de penser ; par la matière, vous ne pouvez entendre qu'un certain assemblage de qualités, de couleurs, d'étendus, de solidités, & il vous a plu d'appeller cela matière ; & vous avez assigné les limites de la matière & de l'ame, avant d'être sûrs seule-

A iiij

ment de l'existence de l'une & de l'autre.

Quand à la matière, vous enseignez gravement, qu'il n'y a en elle que l'étendue & la solidité; & moi je vous dis modestement, qu'elle est capable de mille propriétés que ni vous ni moi ne connoissons pas. Vous dites que l'ame est indivisible, éternelle, & vous supposez ce qui est en question. Vous êtes à peu près comme un Régent de Collège, qui n'ayant vû d'horloge de sa vie, auroit tout d'un coup entre ses mains une montre d'Angleterre à répétition. Cet homme, bon Péripatéticien, est frappé de la justesse avec laquelle les aiguilles divisent & marquent les tems, & encore plus étonné qu'un bouton, poussé par le doigt, sonne précisément l'heure que l'aiguille marque. Mon Philosophe ne manque pas de prouver, qu'il y a dans cette machine une ame qui la gouverne, & qui en mene les res-

forts. Il démontre s'avamment son opinion par la comparaison des Anges, qui font aller les sphères célestes; & il fait soutenir dans sa classe de belles thèses sur l'ame des montres. Un de ses écoliers ouvre la montre; on n'y voit que des ressorts, & cependant on soutient toujours le système de l'ame des montres, qui passe pour démontre. Je suis cet écolier ouvrant la montre, que l'on appelle l'homme, & qui au lieu de définir hardiment ce que nous n'entendons point, tâche d'examiner par degrés ce que nous voulons connoître.

Prenons un enfant à l'instant de sa naissance, & suivons pas à pas le progrès de son entendement. Vous me faites l'honneur de m'apprendre que Dieu a pris la peine de créer une ame pour aller loger dans ce corps, lorsqu'il a environ six semaines; que cette ame à son arrivée est pourvue des idées métaphisiques; connois-

fant donc l'esprit, les idées abstraites, l'infini fort clairement; étant, en un mot, une très-savante personne. Mais malheureusement elle sort de l'uterus avec une ignorance crasse; elle a passé 18. mois à ne connoître que le teton de sa Nourrice; & lorsqu'à l'âge de vingt ans on veut faire ressouvenir cette ame de toutes les idées scientifiques qu'elle avoit quand elle s'est unie à son corps, elle est souvent si bouchée, qu'elle n'en peut concevoir aucune. Il y a des peuples entiers qui n'ont jamais eu une seule de ces idées. En vérité, à quoi pensoit l'ame de Descartes & de Mallebranche, quand elle imagina de telles rêveries? suivons donc l'idée du petit enfant, sans nous arrêter aux imaginations des Philosophes.

Le jour que sa mere est accouchée de lui & de son ame, il est né un chien dans la maison, un chat & un serin. Au bout de 18. mois, je fais

du chien un excellent chasseur , le chat , au bout de six semaines, fait déjà tous ses tours , & l'enfant , au bout de quatre ans , ne fait rien. Moi, homme grossier , témoin de cette prodigieuse différence , & qui n'ai jamais vû d'enfant , je crois d'abord que le chat , le chien & le ferin sont des créatures très-intelligentes , & que le petit enfant est un automate ; cependant petit à petit je m'apperçois que cet enfant a des idées , de la mémoire , qu'il a les mêmes passions que ces animaux ; & alors j'avouë qu'il est comme eux une créature raisonnable. Il me communique différentes idées par quelques paroles qu'il a apprises, de même que mon chien par des cris diversifiés me fait exactement connoître ses divers besoins. J'apperçois qu'à l'âge de six ou sept ans, l'enfant combine dans son petit cerveau presque autant d'idées que mon chien de chasse dans le sien ; enfin,

il atteint avec l'âge un nombre infini de connoissances. Alors que dois-je penser de lui ? irai-je croire qu'il est d'une nature tout-à-fait différente ? Non, sans doute ; car vous voyez d'un côté un imbécile, de l'autre un Newton ; vous prétendez qu'ils sont pourtant d'une même nature, & qu'il n'y a de la différence que du plus au moins. Pour mieux m'assurer de la vrai-semblance de mon opinion probable, j'examine mon chien & mon enfant pendant leur veille & leur sommeil. Je le fais saigner l'un & l'autre outre mesure ; alors leurs idées semblent s'écouler avec le sang. Dans cet état je les appelle ; ils ne me répondent plus ; & si je leur tire encore quelques poëlettes mes deux machines, qui avoient auparavant des idées en très-grand nombre, & des passions de toute espèce, n'ont plus aucun sentiment. J'examine ensuite mes deux animaux pendant qu'ils dor-

ment ; je m'apperçois que le chien , après avoir trop mangé , a des rêves ; il chasse , il crie après la proie. Mon jeune enfant étant dans le même état , parle à sa maîtresse , & fait l'amour en songe : si l'un & l'autre ont mangé modérément , ni l'un ni l'autre ne rêve ; enfin , je vois que leur faculté de sentir d'appercevoir , d'exprimer leurs idées , s'est développée , en eux petit à petit , & s'affoiblit aussi par degrés. J'apperçois en eux plus de rapports cent fois que je n'en trouve entre tel homme d'esprit & tel homme absolument imbécile. Quelle est donc l'opinion que j'aurai de leur nature ? Celle que tous les peuples ont imaginé d'abord avant que la politique Egyptienne imaginât la spiritualité , l'immortalité de l'ame. Je soupçonnerai même avec bien de l'apparence , qu'Archimède & une taupe sont de la même espèce , quoique d'un genre différent , de même qu'un chêne & un

grain de moutarde sont formés par les mêmes principes , quoique l'un soit un grand arbre , & l'autre une petite plante. Je penserai que Dieu a donné des portions d'intelligence à des portions de matière organisée pour penser : je croirai que la matière a des sensations à proportion de la finesse de ses sens ; que ce sont eux qui les proportionnent à la mesure de nos idées ; je croirai que l'huître à l'écaille a moins de sensations & de sens , parce qu'ayant l'ame attachée à son écaille , cinq sens lui feroient inutiles. Il y a beaucoup d'animaux qui n'ont que deux sens ; nous en avons cinq , ce qui est bien peu de chose ; il est à croire qu'il est dans d'autres mondes d'autres animaux , qui jouissent de vingt ou trente sens , & que d'autres espèces encore plus parfaites , ont des sens à l'infini.

Il me paroît que voilà la manière la plus naturelle d'en raisonner , c'est

à-dire, de deviner & de soupçonner certainement. Il s'est passé bien du tems avant que les hommes ayent été assez ingénieux pour imaginer un être inconnu, qui est nous, qui fait tout en nous, qui n'est pas tout-à-fait nous, & qui vit après nous. Aussi n'est-on venu que par degrés à concevoir une idée si hardie. D'abord ce mot *ame* a signifié la vie, & a été commun pour nous & pour les autres animaux. Ensuite notre orgueil nous a fait une *ame* à part, & nous a fait imaginer une forme substantielle pour les autres créatures. Cet orgueil humain demande ce que c'est donc que ce pouvoir d'appercevoir & sentir, qu'il appelle *ame* dans l'homme, & *instinct* dans la brute. Je satisferai à cette question, quand les humanités m'auront appris ce que c'est que le *son*, la *lumière*, l'*espace*, le *corps*, le *tems*: je dirai dans l'esprit du sage Monf. Lock, la Philosophie consiste à s'ar-

rêter , quand le flambeau de la Philosophie nous manque. J'observe les effets de la nature ; mais je vous avouë que je n'en conçois pas plus que vous les premiers principes : tout ce que je fais , c'est que je ne dois pas attribuer à plusieurs causes , sur-tout à des causes inconnuës , ce que je puis attribuer à une cause connuë ; or , je puis attribuer à mon corps la faculté de penser & de sentir ; donc je ne dois pas chercher cette faculté de penser & de sentir dans une autre appelée *ame* ou *esprit*, dont je ne puis avoir la moindre idée. Vous vous recriez à cette proposition ; vous trouvez donc de l'irréligion à oser dire que le corps peut penser ? Mais que diriez-vous , répondroit Mr. Lock , si c'est vous-même qui êtes ici coupable d'irréligion , vous qui osez borner la puissance de Dieu ? Quel est l'homme sur la terre qui peut assurer , sans une impiété absurde , qu'il est impossible

possible à Dieu de donner à la matière le sentiment & le penser ? Foibles & hardis que vous êtes, vous avancez que la matière ne pense point, parce que vous ne concevez pas qu'une matière, telle qu'elle soit, pense.

Grands Philosophes, qui décidez du pouvoir de Dieu, & qui dites que Dieu peut d'une pierre faire un Ange, ne voyez-vous pas que, selon vous-mêmes, Dieu ne feroit, en ce cas, que donner à une pierre la puissance de penser; car si la matière de la pierre ne restoit pas, ce ne seroit plus une pierre, ce seroit une pierre anéantie, & un Ange créé? De quelque côté que vous vous tourniez, vous êtes forcés d'avouer deux choses, votre ignorance, & la puissance immense du Créateur, votre ignorance qui se revolte, la matière pensante, & la puissance du Créateur, à qui certes cela n'est pas impossible.

B

Vous , qui savez que la matière ne périt pas , vous contesterez à Dieu le pouvoir de conserver dans cette matière la plus belle qualité dont il a'voit ornée. L'étendue subsiste bien sans corps par lui , puisqu'il y a des Philosophes qui croient le vuide ; les accidens subsistent bien sans la substance parmi les Chrétiens qui croient la transsubstantiation. Dieu, dites-vous, ne peut pas faire ce qui implique contradiction. Il faudroit en savoir plus que vous n'en savez : vous avez beau faire , vous ne ferez jamais autre chose , sinon pue vous êtes corps , & que vous pensez. Bien de gens qui ont appris dans l'école à ne douter de rien , qui prennent leurs fillogismes pour des oracles , & leurs superstitions pour la Religion , regardent Monsr. Lock comme un impie dangereux : ces superstitieux sont dans la société ce que les poltrons sont dans une armée : ils ont & donnent des

terreurs paniques, il faut avoir la pitié de dissiper leur crainte; il faut qu'ils sachent que ce ne seront pas les sentimens des Philosophes qui feront jamais tort à la Religion. Il est assuré que la lumière vient du soleil, & que les planettes tournent autour de cet astre: on ne lit pas avec moins d'édification dans la Bible, que la lumière a été faite avant le soleil, & que le soleil s'est arrêté sur le village de Gabaon: il est démontré que l'arc-en-ciel est formé nécessairement par la pluie; on n'en respecte pas moins le Texte sacré, qui dit, que Dieu posa son arc dans les nuës, après le déluge, en signe qu'il n'y auroit plus d'inondation.

Le Mistère de la Trinité & celui de l'Eucharistie ont beau être contradictoires aux démonstrations connues, il n'en sont pas moins révé-
rés chez les Philosophes Catholiques, qui savent que les choses de

la raison & de la foi sont de différente nature. La nation des Antipodes a été condamnée par les Papes & les Conciles, & les Papes ont découvert les Antipodes, & y ont porté cette même Religion Chrétienne, dont on croyoit la destruction sûre, en cas qu'on pût trouver un homme, qui, comme on parloit alors, auroit la tête en bas & les pieds en haut par rapport à nous, & qui, comme dit le très-peu Philosophe S. Augustin, feroit tombé du Ciel.

Jamais les Philosophes ne feront tort à la Religion dominante d'un Pays : pourquoi ? c'est qu'ils sont sans entousiasme, & qu'il n'écrivent point pour le peuple. Divisez le genre humain en vingt parties, il y en a dix-neuf composées de ceux qui travaillent de leurs mains, & qui ne sauront jamais s'il y a un Lock au monde. Dans la vingtième partie qui reste, combien trouve-

t'on peu d'hommes qui lisent ? Il y en a vingt qui lisent les Romans contre un qui étudie la Philosophie. Le nombre de ceux qui pensent, est extrêmement petit, & ceux-là ne s'avisent pas de troubler le monde. Ce n'est ni Montaigne, ni Lock, ni Bayle, ni Spinoza, ni Hobes, ni Strambourg, ni Colins, ni Zéland, &c. qui ont porté le flambeau de la discorde dans leur patrie; ce sont la plupart des Théologiens, qui ayant eu d'abord l'ambition d'être chefs de secte, ont eu bientôt celle d'être chefs de Parti. Que dis-je, tous les livres des Philosophes modernes, mis ensemble, ne feront jamais dans le monde autant de bruit seulement qu'en fit autrefois la dispute des Cordeliers sur la forme de leurs manches & de leurs capuchons.

Au reste, je vous repète encore, qu'en écrivant avec liberté, je ne me rends garant d'aucune opinion; je ne suis responsable de rien. Il y a,

B ii j

peut-être, parmi ces songes des raisonnemens, & même quelques rêveries auxquelles je donneroie la préférence; mais il n'y a aucune que je ne sacrifiasse tout d'un coup à la Religion & à la Patrie.





LES ADIEUX

DE Mr. DE V * * *.

A MADAME DU CHÂTELET.

A DIEU, belle Emilie, (a)
En Prusse je m'en vas
Etaler ma folie,
Et promener mes rats;
Dans cette Cour polie,
On connoît mieux le prix
Des beaux esprits.

Paris qui m'a vû naître,
Me laisse sans éclat, (b)
Et ma manie est d'être
Un Ministre d'Etat,

(a) Madame la Marquise du Châtelet.

(b) Voyez les Lettres Philosophiques & le Temple du goût, où Voltaire ne cesse de parler des honneurs rendus en Angleterre aux gens de Lettres. Voyez aussi la Préface de Zaire.

B iiiij

Des Finances le maître,
 Au moins Ambassadeur
 Comme feu Prieur. (c)

Adieu, mauvais Poëte, (d)
 Jamais las du sifflet,
 Qu'à saint Lazare on foüette,
 Chassé du Châtelet;
 Adieu l'homme à courbette,
 Tant fripon, rant battu,
 Et de plus cocu.

Adieu toi, vilain Prêtre, (e)
 Tiré, par mon crédit,
 Du Château de Bicêtre,
 Pour le péché maudit
 Qui fit brûler ton Maître,
 Soit honteux que j'ai pris
 D'un Fripier d'Ecrits.

(c) Mr. le Prieur Anglois, homme d'esprit & de mérite, a été Ambassadeur pour l'Angleterre.

(d) Roy, qui a été enfermé à S. Lazare pour son Coche, pièce satirique contre l'Académie Françoisé; il eut ordre de se défaire de sa charge de Conseiller au Châtelet.

(e) L'Abbé Desfontaines: il n'a jamais composé d'ouvrages; il ne fait que rapetacer ceux des autres & les défigurer. Voyez son Apologie faite par lui-même.

Sur la fêlette dure
 Où siégea Deschauffour,
 Quand en humble posture,
 Tu parus l'autre jour, (f)
 Craignois-tu la brûlure?
 Oûi, jamais on ne vit
 Coquin plus petit.

Thieriot pauvre hère,
 Adieu, Juré crieur,
 Tu fus en Angleterre
 Mon digne Ambassadeur: (g)
 Prône plutôt la Serre,
 Que les vers de tes deux fats
 Et de ton Midas.

Pour quelque rime fade,
 Bernard, (h) que tu forgeas,
 Tu crois que l'Iliade

(f) Il s'agit du jugement qu'il a subi pour le discours mordant qu'il a fait au nom de l'abbé Seguy.

(g) Thieriot a été quelque-tems chargé des affaires de Voltaire à Londres; c'est son ami intime, & est dans la confidence de tous ses ouvrages, c'est ce qui le fait appeller. (Auteur consultant.)

(h) Bernard, Secrétaire du Maréchal de Coigny, a fait une Epître à la Sallé, qui est une Tri-bade, dont il est le Céladon, c'est-à-dire, l'Amoureux Virtuoso.

Te doit céder le pas;
 Céladon de Tribade,
 Dis, Monsieur l'Ecrivain,
 Qui te rend si vain?

Si je quitte la Prusse
 Chassé par le bâton,
 Je fuirai chez le Russe
 Prêcher Lock & Newton,
 Ou porter mon prépuce
 Au Révérend Mufty
 Comme Macarty. (i)

Adieu, belle Emilie,
 Objet de mes plaisirs,
 Par la Philosophie
 Amuse des désirs,
 Ou bien suis-moi, ma mie,
 Un Milord de mon nom
 Vaut bien un Kinston. (k)

(i) L'Abbé Macarty, fils d'un Irlandois, passa, il y a quatre ans, en Turquie avec le Chevalier de Mornaye & de Ramfay : ils avoient emprunté chacun 6000. livres à Samuel Bernard, sous prétexte d'acheter une Lieutenance aux Gardes.

(k) Voltaire avoit pris le nom de Milord, étant logé à Rouen chez Jo re, Libraire, qui a imprimé les Lettres Philosophiques.

Maupertuis ce Carême (1)
 Doit revenir, dit-on;
 Il me dicta le thème
 Que j'ai fait sur Newton,
 Tu sauras le système.
 Des meules de moulin
 De ce Calotin.

Ne crains pas qu'on le drape;
 Pour voir le Cavalier,
 Sa mine est une attrape,
 Le brave à Montpellier
 De ce qui fait le Pape,
 Autrefois a voulu
 Etre rasibu. (m)

Adieu, chere Emilie,
 Parce que je m'en vas;
 N'abrège point ta vie
 Avec la mort aux rats; (n)

(1) Maupertuis, de l'Académie des Sciences, est un homme de mérite; mais admirateur outré des Anglois. Il a imprimé que les astres étoient semblables à des meules de moulin.

(m) Maupertuis ayant une indisposition galante, alla à Montpellier. où il voulut engager les Chirurgiens à le mutiler.

(n) Allusion à ce que Madame du Châtelet a pris autrefois de l'opium dans un désespoir amoureux.

Console-toi, ma mie,
Aux petites Maisons
Nous nous reverrons.

AUTRE PIECE.

On dit que l'Abbé Terrasson,
De Law & de la Mothe apôtre,
Va du Bordel à l'Hélicon,
N'étant fait pour l'un ni pour l'autre.
Pour avoir un léger prurit,
Il se fait chatoûiller la fesse,
Manon fofuëtre, il la caresse;
Mais il bande comme il écrit.
Un jour dans la cérémonie,
On Pétrilloir, il frétilloit,
Notre Putain se travailloit
Dessus sa fesse racornie:
Entre Monsieur l'Abbé Dubos,
Qui voyant fesser son Confrere,
Dit tout haut, approuvant l'affaire,
Frappez fort, il a fait *Sethos*.



LE DEBAUCHE CONVERTI,

Par Mr. Robbé de Beauveset.

PUISSANT Mediateur entre nous & la
femme,
Qui du plaisir secret nous ourdissiez la
trame,
Des feux de Prométhée ardent dispensateur,
Et de la gent humaine éternel Créateur;
Portassiez-vous encore un plus superbe
titre
Du bonheur de mes jours vous n'êtes
plus l'arbitre:
Ce plaisir violent, dont je fus enchanté,
D'un tourment de six mois est trop cher
acheté.
Qu'un autre que moi coure après ce vain
fantôme,
J'en connois le néant, grace à Monsieur
saint Côme;
Et ses sacrés rechaux font l'utile creuset
Où l'or faux du plaisir m'a paru tel qu'il est.
J'ai ruminé ces maux que sur son lit endure
Un pauvre putacier tout frotté de mercure;
Des conduits saliviers, quand les pores
ouverts

Du virus repoussé filtrent les globes verts;
Quand sa langue nageant dans les flots de
salive,

Semble un canal impur qui coule une
lèscive.

Ah! que sur son grabat se voyant enchaîné,
Un Ribaud voudroit bien n'avoir pas de
gaine;

Qu'il déteste l'instant où sa pompe aspirante
Tira le suc mortel de sa cruelle amante.

L'œil cave, le front ceint du fatal chapelet,
Le teint pâle & plombé, le visage défait,
Les membres décharnés, une joue allongée,
Sa planette atteignant son plus bas péricée;
Alors avec David il prononce ces mots :
La vérole, mon Dieu, m'a criblé jus-
qu'aux os.

Car par *malum*, David entend l'humeur
impure

Qu'il prit d'Abigaïl, comme je conjecture,
D'autant que cette femme, épouse de
Nabal,

De son mari pouvoit avoir gagné ce mal.
Ce Nabal, en effet, est peint au saint Volume
Tel qu'un compagnon propre au poil com-
me à la plume;

Et qui, quand il trouvoit fille de bonne
humeur,

De ses bubons enflés méprisant la tumeur,
 Lui faisoit sur le dos faire la caracole,
 Eût-il été certain de gagner la vérole.
 Aussi je suis surpris que David ce grand
 clerc,

Au fait d'Abigaïl, ait pû voir si peu clair:
 Certes besoin n'étoit d'être si grand
 Prophète

Ni d'avoir sur son nez la divine lunette,
 Pour voir que de Nabal tout le sang
 corrompu,

Ayant poivré le flanc qui s'en étoit repu,
 C'étoit nécessité que son hardi Priape
 Eût la dent agacée en mordant à la grappe.
 Mais, quoi! vit-on jamais raisonner un
 paillard?

Il prit, les yeux fermés, ce petit mal
 gaillard,
 Dont quelque-tems après sa flamberge
 en furie

Enticha le vagin de la femme d'Urie.

De mes ébats aussi j'ai tiré l'usufruit;
 Mais grace au vif argent mon virus est
 détruit;

Mon sang purifié coule libre en mes veines,
 Et deux globes malins ne gonflent plus
 mes aînes;

Du trône du plaisir les parois resserrés,

Ne laissent plus couler mille sucs égarés;
 Et ce moine vêlu que le prépuce en froque,
 De trois rubis rongeurs voit dérougir sa
 roque.

Triste & funeste coup ! pouvois-je le
 prévoir,

Qu'une fille si jeune eût pû me décevoir?
 Deux lustres & demi, qu'un an à peine
 augmente,

Voyoient bondir les monts de sa gorge
 naissante;

Un cuir blanc & poli, mais élastique
 & dur,

Tapissoit le contour de son jeune fémur;
 A peine un noir duvet de sa mousse légère,
 Couvroit l'autre sacré que tout mortel
 révére;

Les couleurs de l'aurore éclatoient sur son
 tein,

Elle auroit fait hennir le vieux Mouffi
 Latin;

Un front, dont la douceur à la fierté s'allie,
 La firent à mes yeux plus vierge qu'Eulalie:
 Aussi combien d'assauts fallut-il soutenir,
 Avant que d'en pouvoir à mon honneur
 venir?

A mon honneur ! je faux, disons mieux,
 à ma honte :

Après

Après deux mois d'égards, de soupirs,
je la monte.

Dieu! quelle volupté, quand sur elle
étendu

Je pressurois le jus de ce fruit défendu!
Sa gaine assez profonde, en revanche peu
large,

Entre elle & mon acier ne laissoit point
de marge;

Le piston à la main, trois fois mon Jean
choüard

Dans ses canaux ouverts feringua son
nectar,

Et trois fois la pucelle avec reconnoissance
Voitura dans mon sang sa vérolique es-
sence.

Mais, quoi! ma passion s'enflamme à ce
récir;

De me tendons moteurs le tissu s'étrécit;
Mes esprits dans mes nerfs précipitent
leur course,

Et de la volupté courent ouvrir la source.
Quoi donc! iroi - je en proie à de vils
intestins

De mes os ébranlés empirer les destins?
Irois-je sur ces mers fameuses en naufrages,
Nautonnier imprudent affronter les ora-
ges?

Moi qui, comme Jonas qu'un serpent en-
glourit,

Ai servi de pâture à l'avide Petit.

Non, de la chasteté j'atteins enfin la cime,

Là je rirai de voir cette pâle victime,

Que la fourbe Vénus place sur ses autels,

Trainer les os rongés de ses poisons mor-
rels.

Que le Ciel, si jamais je vogue sur ce goufre,
Fasse pleuvoir sur moi le bitume & le
soufre;

Que l'infamant rasoir qui tondit Abaillard,

Me fasse de l'Eunuque arborer l'étendart,

Si jamais enivré, fut-ce d'une pucelle,

Mon frocard étourdi saute dans sa nacelle.

Tout visage de femme à bon droit m'est
suspect;

Quiconque a salivé, doit fuir son à aspect.

Oui! m'offrit-on le choix des onze mille
Vierges,

Jamais leurs feux sacrés n'allumeroient
mes cierges :

Le jaloux Ottoman m'ouvrit-il son sérail,

Quand j'y verrois à nud l'albâtre & le co-
rail

Briller sur ces beaux corps qu'embellit
la nature,

Mon Priape seroit un Priape en peinture.

Je dis plus; quand le Ciel exprès de
mon côté

Tireroit la plus rare & plus saine beauté,
Dieu fait si la chaleur de cette nouvelle Eve
Dans mon muscle alongé feroit monter la
sève.

Beau sexe, c'en est fait, vos ébats séducteurs
Ne me porteront plus vos esprits destruc-
teurs ;

Je fuirai désormais votre espèce gentille,
Ainsi qu'au bord du Nil on fuit le Croco-
dile;

Il est tems de penser à faire mon salut;
L'ame se porte mal quand le corps est
en rut.

Lorsque l'affreuse mort au sec & froid
squelette.

M'aura devant le Juge assis sur la sélette,
Cent mille coups de cul ne me sauve-
ront pas

Du foudroyant arrêt de l'éternel trépas:
C'est vous qui le premier avez fait tomber
l'homme,

Par l'attrait séducteur de la fatale pomme;
Mais vos culs dans l'abîme en ont plus
descendus

Que ne feroient jamais tous les fruits dé-
fendus.

C ij

C'est avec vos filets que Satan nous at-
trape,

C'est vous qui nous poussez sur l'infemale
trape;

Vous séduiriez, morbleu, je crois, tous
les Elûs.

Adieu, beau sexe, adieu, vous ne me te-
nez plus.

M A R S I A S,

ALLÉGORIE CONTRE RAMEAU,

Par Roy. Août 1737.

Lully jouïssoit de toute sa répu-
tation, lorsqu'un certain Cari-
zelly vint d'Italie, pour insulter au
bon goût, & pour démentir les ap-
plaudissemens de toute la France.
Sa musique étoit aussi barbare que
celle de Lully étoit naturelle. Cet
extravagant débuta un système ba-
roque, & tel que ses chants : aussi
fut-il traité selon son mérite. Il fut
condamné de tous les honnêtes

gens; mais ce n'étoit point assez :
 le Public trouvoit bon que les Au-
 teurs justifiaient eux-mêmes ses dé-
 cisions. Carizelly fut donc joué sous
 son propre nom, & immolé à la ri-
 sée sur le théâtre de l'Opera dans un
 Divertissement qui subsiste encore.
 Quinault, plus modéré, & habile à
 manier la fable, se contente de l'Al-
 légorie suivante, qu'on a depuis re-
 couvrée.

Le téméraire violon
 Qui s'escrima contre Apollon,
 Et qui paya son équipée,
 De sa peau par lambeaux coupée,
 Fut un échappé des forêts,
 Un composé d'homme & de brute,
 Un de ces êtres imparfaits,
 Que même, en y mêlant leurs traits,
 L'une & l'autre espèce rebute ;
 Une carcasse rembrunie,
 Fut l'étui de son dur génie.
 Du lion les rugiffemens,
 Et des serpens les sifflemens,
 Etoient l'école d'harmonie,
 Qu'enfant il se plût d'écouter,

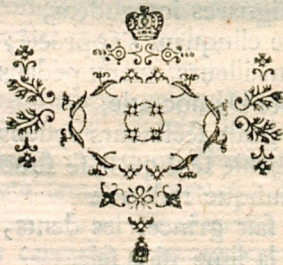
C iij

Et que vieux il fut imiter.
 L'étude augmente son délire ;
 Son cerveau vient à s'échauffer
 Jusqu'au point de croire étouffer
 Les sons de la divine lire.
 Phébus vengea l'honneur des chants,
 Il vengea la tendre musique,
 Présent des Dieux, qui dans nos sens
 Répand un baume sympathique.
 Heureux ! si le sang du brutal
 Eût éteint la source du mal.
 Mégère, du monstre nourrice,
 Prévoyant de loin le supplice,
 Avoit de tout tems arrêté
 Qu'il laisseroit postérité.
 Mégère de ses sœurs suivie,
 En hiver par un jour affreux,
 Par un broüillard sale & nitreux
 Guida Marfias chez l'envie,
 Femelle qui ronge l'ennui,
 Qu'amaigrit l'embonpoint d'autrui,
 Au regard louche, au teint livide,
 Telle qu'on la voit dans Ovide.
 On dit qu'à leur premier aspect,
 Effrayés tous deux reculèrent ;
 Puis leurs carcasses s'accouplèrent,
 L'un & l'autre hurlant bec à-bec.
 Un vaste monceau de couleuvres

Fut le lit dressé pour leurs œuvres.
 Tandis qu'ils filtroient leur poison,
 Courage, s'écria Mégère,
 Il naîtra de vous un garçon,
 Il vivra pour venger son pere,
 Pour contrecarrer la raison,
 Et faire aux Muses double outrage,
 Car outre sa rauque chanson,
 D'écrire il lui prendra la rage.
 Pentens , je vois l'antropophage,
 Col d'autruche , sourcil froncé,
 Air jaune & le poil hérissé,
 Nez creux, vrai masque de satire,
 Bouche pour mordre , & non pour rire,
 Tête pointuë & court menton,
 Jambes sèches comme Erycton.
 Le frénétique s'associe
 Tous les ignares imprudens,
 Par qui le clinquant s'apprécie;
 Jeunes rimailleurs, vieux pédans
 Turbulente Démocratie,
 Du faux goût sectateurs ardens;
 C'est du bruit seul qu'il se soucie,
 Toute musique radoucie
 A ce fou fait grincer les dents,
 Plus que la lime ni la scie.
 Si dans les concerts discordans,
 Il réclame en vain l'Eufonie,

C iiii

Qui le condamne ou le renie,
 Il voit venir à son secours
 Les compatriotes des ours.
 Vive le Marfias moderne,
 Et les Iroquois qu'il gouverne.
 Tremblez, Quinault, tremblez Lully,
 Il va vous plonger dans l'oubli;
 Et si son mérite apocriphe
 Tombe par un juste revers,
 Nous l'occuperons aux enfers:
 La lire jurant sous sa griffe,
 L'aigreur de ses barbares airs
 Comblera les tourmens divers
 Et de Tantale & de Syfiphe.



DISCOURS

Prononcé à la Réception des Frée-
Maçons.

*Par Mr. De Ramsay, Grand - Orateur
de l'Ordre.*

LA noble ardeur que vous montrez, Messieurs, pour entrer dans le très - ancien & très - illustre Ordre des *Franc - Maçons*, est une preuve certaine que vous possédez déjà toutes les qualités nécessaires pour en devenir les membres. Ces qualités sont la Philantropie sage la morale pure, le secret inviolable & le goût des beaux Arts.

Lycurge, Solon, Numa & tous les autres Législateurs politiques n'ont pû rendre leurs établissemens durables; quelques sages qu'ayent été leurs loix, elles n'ont pû s'étendre dans tous les Pays & dans tous les

siècles. Comme elles n'avoient en vûe que les victoires & les conquêtes, la violence militaire & l'élévation d'un peuple au-dessus d'un autre, elles n'ont pû devenir universelles ni convenir au goût, au génie, aux intérêts de toutes les Nations. La Philantropie n'étoit pas leur base. L'amour de la Patrie mal entendu & poussé à l'excès, détruisoit souvent dans ces Républiques guerrières l'amour de l'humanité en général. Les hommes ne sont pas distingués essentiellement par la différence des langues qu'ils parlent, des habits qu'ils portent, des Pays qu'ils occupent, ni des dignités dont ils sont revêtus. Le monde entier n'est qu'une grande République, dont chaque nation est une famille, & chaque particulier un enfant. C'est pour faire revivre & répandre ces anciennes maximes, prises dans la nature de l'homme, que notre Société fut établie. Nous voulon réti-

nir tous les hommes d'un esprit éclairé & d'une humeur agréable, non - seulement par l'amour des beaux Arts, mais encore plus par les grands principes de vertu, où l'intérêt de la confraternité devient celui du genre humain entier, où toutes les nations peuvent puiser des connoissances solides, & où tous les sujets des differens Royaumes peuvent conspirer sans jalousie, vivre sans discorde & se chérir mutuellement sans renoncer à leur Patrie. Nos Ancêtres, les Croisés, rassemblés de toutes les parties de la Chrétienté dans la Terre sainte, voulurent rétinir ainsi dans une seule confraternité les sujets de toutes les nations. Quelle obligation n'a-t-on pas à ces hommes supérieurs, qui sans intérêt grossier, sans écouter l'envie naturelle de dominer, ont imaginé un établissement, dont le but unique est la rétinion des esprits & des cœurs, pour le rendre meil-

leurs, & former dans la suite des tems
une nation spirituelle, où sans déro-
 ger aux divers devoirs que la diffé-
 rence des états exige, on créera un
 peuple nouveau, qui en tenant de plu-
 sieurs nations, les cimentera toutes en
 quelque sorte par les liens de la vertu &
 de la science.

La saine morale est la seconde dispo-
 sition requise dans notre Société. Les
 Ordres Religieux furent établis pour ren-
 dre les hommes Chrétiens parfaits; les
 ordres militaires, pour inspirer l'amour
 de la belle gloire; l'Ordre des Frée-Ma-
 çons fuit institué pour former des hom-
 mes & des hommes aimables, de bons
 citoyens & de bons sujets, inviolables dans
 leurs promesses, fidèles adorateurs du
 Dieu de l'amitié, plus amateurs de la
 vertu que des récompenses.

*Polliciti servare fidem, sanctumque vereri
 Numen amicitiae, mores, non munus a-
 mare.*

Ce n'est pas cependant que nous

nous bornions aux vertus purement civiles. Nous avons parmi nous trois espèces de confreres', des Novices ou des Apprentis, des Compagnons ou des Profès, des Maîtres ou des Parfaits. Nous expliquons aux premiers les vertus morales & philanthropes; aux seconds, les vertus héroïques; aux derniers, les vertus surhumaines & divines. De sorte que notre Institut renferme toute la Philosophie des sentimens & toute la Théologie du cœur. C'est pourquoi un de nos vénérables Confreres dit dans une Ode, pleine d'un noble entousiasme:

Frée-Maçons, illustre grand Maître,
 Reverez mes premiers transports,
 Dans mon cœur l'ordre les fait naître;
 Heureux! si de nobles efforts
 Me font mériter votre estime,
 M'élèvent à ce vrai sublime.
 A la première vérité,
 A l'essence pure & divine,
 De l'ame céleste origine,
 Source de vie & de clarté.

Comme une Philosophie sévère, sauvage, triste & misantrope dégoûte les hommes de la vertu, nos Ancêtres, les Croisés, voulurent la rendre aimable par l'attrait des plaisirs innocens, d'une musique agréable, d'une joie pure & d'une gayeté raisonnable. Nos sentimens ne sont pas ce que le monde profane & l'ignorant vulgaire s'imaginent. Tous les vices du cœur & de l'esprit en sont bannis, & l'irréligion & le libertinage, l'incrédulité & la débauche. C'est dans cet esprit qu'un de nos Poètes dit:

Nous suivons aujourd'hui des sentiers peu battus,

Nous cherchons à bâtir, & tous nos édifices

Sont ou des cachots pour les vices

Ou des temples pour les vertus.

Nos repas rassemblent à ces vertueux soupers d'Horace, où l'on s'entretenoit de tout ce qui pouvoit éclairer l'esprit, perfectionner le

cœur, & inspirer le goût du vrai, du bon
& du beau.

O! noctes, canaque Deûm

Sermo oritur non de regnis, domibusve alienis:

. sed quod magis ad nos

Pertinet, & nescire malum, & agitamus, utrûmne

Divitiis homines, an sint virtute beati;

Quidve amicitias, usus, rectumve trahat nos,

Et quæ sit natura boni, summumque quid ejus.

Ici l'amour de tous les désirs se fortifie. Nous bannissons de nos Loges toute dispute, qui pourroit altérer la tranquillité de l'esprit, la douceur des mœurs, les sentimens d'amitié, & cette harmonie parfaite qui ne se trouve que dans le retranchement de tous les excès indécens & de toutes les passions discordantes.

Les obligations donc que l'ordre vous impose, sont de protéger vos confreres par votre autorité, de les éclairer par vos lumières, de les édifier par vos vertus, de les secourir

dans leurs besoins, de sacrifier tout sentiment personnel, & de rechercher tout ce qui peut contribuer à la paix, à la concorde & à l'union de la Société.

Nous avons des secrets ; ce sont des signes figuratifs & des paroles sacrées, qui composent un langage tantôt muet & tantôt très - éloquent, pour se communiquer à la plus grande distance, & pour reconnoître nos confreres de quelque langue ou de quelque Pays qu'ils foyent. C'étoient, selon les apparences, des mots de guerre que les Croisés se donnoient les uns aux autres, pour se garantir des surprises des Sarasins, qui se glissoient souvent déguifés parmi eux pour les trahir & les assassiner. Ces signes & ces paroles rappellent le souvenir ou de quelque partie de notre science, ou de quelque vertu morale, ou de quelque misère de la Foi.

Il est arrivé chez nous ce qui n'est guères

guères arrivé dans aucune autre société. Nos Loges ont été établies & se répandent aujourd'hui dans toutes les nations policées ; & cependant dans une si nombreuse multitude d'hommes, jamais aucun confrere n'a trahi nos secrets. Les esprits les plus légers, les plus indiscrets & le moins instruits à se taire, apprennent cette grande science aussi-tôt qu'ils entrent dans notre Société : tant l'idée de l'union fraternelle a d'empire sur les esprits. Ce secret inviolable contribué puissamment à lier les sujets de toutes les nations, & à rendre la communication des bienfaits facile & mutuelle entre eux. Nous en avons plusieurs exemples dans les annales de notre Ordre : nos confreres qui voyageoient dans les differens Pays de l'Europe, s'étant trouvés dans le besoin, se sont fait connoître à nos Loges, & aussi-tôt ils ont été comblés de tous les secours néces-

D

saïres. Dans le tems même des guerres les plus sanglantes, des illustres prisonniers ont trouvé des freres ou ils ne croyoient trouver que des ennemis: si quelqu'un manquoit aux promesses solennelles qui nous lient, vous savez, Messieurs, que les plus grandes peines sont les remords de sa conscience, la honte de la perfidie & l'exclusion de notre Société, selon ces belles paroles d'Horace:

Est & fidei tuta silentio.

Mercès; vetabo qui Cereris sacrum

Vulgarit arcana, sub iisdem

Sit trabibus, fragilemque mecum

Solvat Phaselum

Où, Messieurs, les fameuses fêtes de Cères à Eleusis, dont parle Horace, aussi-bien que celles d'Isis en Egypte, de Minerve à Athènes, d'Uranie chez les Phéniciens & de Diane en Scythie, avoient quelque rapport à nos solemnités. On y célébroit des mystères où se trouvoient

plusieurs vestiges de l'ancienne religion de Noë & des Patriarches; (a) ensuite on finissoit par les repas & les libations; mais, sans les excès, les débauches & l'intempérance où les Payens tomberent peu à peu. La source de toutes ces infamies fut l'admission de personnes de l'un & de l'autre sexe aux assemblées nocturnes contre la primitive institution. C'est pour prévenir de semblables abus que les femmes sont exclues de notre Ordre. Ce n'est pas que nous soyons assez injustes pour regarder le sexe comme incapable de secret; mais c'est parce que sa présence pourroit altérer insensiblement la pureté de nos maximes & de nos mœurs.

Si le sexe est banni, qu'il n'en ait point d'allarmes,

Ce n'est point un outrage à sa fidélité;

(a) Voyez les mœurs des Sauvages du Pere Laffiteau, tom. 1. p. 221.

Mais on craint que l'Amour , entrant avec ses
charmes,
Ne produise l'oubli de la fraternité.
Noms de freres, d'amis seroient de foibles armes
Pour garantir les cœurs de la rivalité.

La quatrième qualité requise pour
entrer dans notre Ordre, est le goût des
sciences utiles & des arts libéraux de tou-
tes les espèces ainsi l'Orde exige de
chacun de vous , de contribuer par sa
protection, par sa libéralité, ou par son
travail à un vaste ouvrage , auquel nulle
Académie & nulle Université ne peuvent
suffire, parce que toutes les Sociétés par-
ticulières étant composées d'un très-pe-
tit nombre d'hommes , leur travail ne
peut pas embrasser un objet aussi im-
mense.

Tous les grands Maîtres en Alle-
magne , en Angleterre , en Italie &
par toute l'Europe , exhortent tous
les savans & tous les artistes de la
confraternité de s'unir , pour four-
nir les matériaux d'un Dictionnaire

universel de tous les arts libéraux & de toutes les sciences utiles, la Théologie & la Politique seules exceptées. On a déjà commencé l'ouvrage à Londres; mais par la réunion de nos confreres on pourra le porter à sa perfection en peu d'années. On y expliquera non-seulement le mot *technique* & son étimologie; mais on donnera encore l'histoire de la science & de l'art, ses grands principes & la manière d'y travailler. De cette façon on réunira les lumières de toutes les nations dans un seul ouvrage, qui sert comme un magasin général & une bibliothèque universelle de ce qu'il y a de beau, de grand, de lumineux, de solide & d'utile dans toutes les sciences naturelles & dans tous les arts nobles. Cet ouvrage augmentera dans chaque siècle, selon l'augmentation des lumières; c'est ainsi qu'on répandra une noble émulation avec le goût des belles Lettres & des

beaux Arts dans toute l'Europe.

Le nom de Frée - Maçons ne doit donc pas être pris dans un sens littéral, grossier & matériel, comme si nos Instituteurs avoient été de simples ouvriers en pierre & en marbre, ou des génies purement curieux, qui vouloient perfectionner les arts. Ils étoient non - seulement d'habiles architectes qui vouloient consacrer leur talens & leurs biens à la construction des temples extérieurs ; mais aussi des Princes religieux & guerriers qui vouloient éclairer, édifier & protéger les temples vivans du Tres - Haut. C'est ce que je vais démontrer, en vous développant l'origine & l'histoire de l'Ordre.

Chaque famille, chaque République & chaque Empire, dont l'origine est perdue dans une antiquité obscure, a sa fable & sa vérité, sa légende & son histoire, sa fiction & sa réalité. Quelques - uns font remon-

rer notre institution jusqu' au tems de Salomon, de Moïse, des Patriarches, de Noë même. Quelques - autres prétendent que notre Fondateur fut Enoch, le petit-fils du Protoplaste, qui bâtit la première ville, & l'appella de son nom. Je passe rapidement sur cette origine fabuleuse, pour venir à notre véritable histoire. Voici donc ce que j'ai pû recueillir dans les très - anciennes Annales de l'histoire de la Grande-Bretagne, dans les actes du Parlement d'Angleterre; qui parlent souvent de nos privilèges, & dans la tradition vivante de la Nation Britannique, qui a été le centre & le siège de notre confraternité depuis l'onzième siècle.

Du tems des guerres saintes dans la Palestine, plusieurs Princes, Seigneurs & Citoyens entrèrent en Société, firent vœu de rétablir les temples des Chrétiens dans la Terre sainte, & s'engagerent par ferment

D iiii

à employer leurs talens & leurs biens pour ramener l'architecture à sa primitive institution. Ils convinrent de plusieurs signes anciens, de mots symboliques tirés du fond de la Religion, pour se distinguer des Infidèles, & se reconnoître d'avec les Sarasins. On ne communiquoit ces signes & ces paroles qu'à ceux qui promettoient solennellement, & souvent même aux pieds des Autels, de ne les jamais révéler. Cette promesse sacrée n'étoit donc plus un serment exécrationnel, comme on le débite, mais un lien respectable pour unir les hommes de toutes les nations dans une même confraternité. Quelque tems après notre Ordre s'unit avec les Chevaliers de S. Jean de Jérusalem: dès-lors & depuis nos Loges porterent le nom de Loges de S. Jean dans tous les Pays. Cette union se fit en imitation des Israélites, lorsqu'ils rebâtirent le second temple; pendant qu'ils manioient

d'une main la truelle & le mortier, ils portoient de l'autre l'épée & le bouclier. (*Esdra's chap. 4. v. 16.*) Notre Ordre, par conséquent, ne doit pas être regardé comme un renouvellement de bacchanales, & une source de fole dissipation, de libertinage effréné & d'intempérance scandaleuse, mais comme un Ordre moral, institué par nos Ancêtres dans la Terre sainte, pour rappeler le souvenir des vérités les plus sublimes, au milieu des innocens plaisirs de la Société.

Les Rois, les Princes & les Seigneurs en revenant de la Palestine dans leurs Pays, y établirent des Loges différentes. Du tems des dernières Croisades on voit déjà plusieurs Loges érigées en Allemagne, en Italie, en Espagne, en France & de là en Ecosse, à cause de l'intime alliance qu'il y eut alors entre ces deux nations.

Jacques Lord Steward d'Ecosse,

fut Grand-Maître d'une Loge, établie à Kilwinnen dans l'Oüest d'Ecoffe, en l'an 1286. peu de tems après la mort d'Alexandre III. Roi d'Ecoffe, & un an avant que Jean Baliol montât sur le trône. Ce Seigneur Ecoffois reçut Frée-Maſſons dans ſa Loge les Comtes de Gloceſter & d'Ulſter, Seigneurs Anglois & Irlandois.

Peu à peu nos Loges nos fêtes & nos ſolemnités furent négligées dans la plûpart des Pays où elles avoient été établies. De-là vient le ſilence des Hiftoriens de preſque tous les Royaumes ſur notre Ordre, hors ceux de la Grande-Bretagne. Elles ſe conſerverent néanmoins dans toute leur ſplendeur parmi les Ecoſſois, à qui nos Rois confièrent, pendant pluſieurs ſiècles, la garde de leurs ſacrées Perſonnes.

Après les déplorables traverses des Croiſades, le dépériſſement des armées Chrétiennes & le triomphe

de Bendocdar , Soudan d' Egypte, pendant la huitième & dernière Croisade , le fils d' Henri III. Roi d' Angleterre , le grand Prince Edouard voyant qu'il n'y avoit plus de sûreté pour ses confreres dans la Terre sainte, quand les troupes Chrétiennes s'en retireroient, les ramena tous; & cette colonie de freres s'établit ainsi en Angleterre. Comme ce Prince étoit doté de toutes les qualités du cœur & de l'esprit qui forment les Héros , il aima les beaux arts , se déclara protecteur de notre Ordre , lui accorda plusieurs privilèges & franchises , & dès - lors les membres de cette confraternité prirent le nom de *Franc - Maçons*. Depuis ce tems la Grande - Bretagne devint le siège de notre science , conservatrice de nos loix , & la dépositaire de nos secrets. Les fatales discordes de Religion , qui embrasèrent & déchirèrent l'Europe dans le seizième siècle , firent dégénérer no-

tre Ordre de la grandeur & de la noblesse de son origine. On changea, on déguisa ou l'on retrancha plusieurs de nos rites & usages, qui étoient contraires aux préjugés du tems.

C'est ainsi que plusieurs de nos confreres oublièrent, comme les anciens Juifs, l'esprit de notre loi, & n'en conserverent que la lettre & l'écorce. Notre Grand-Maître, dont les qualités respectables surpassent encore la naissance distinguée, veut qu'on rapelle tout à sa première institution, dans un Pays où la Religion & l'Etat ne peuvent que favoriser nos loix.

Des Isles Britanniques, l'antique science commence à repasser dans la France sous le regne du plus aimable des Rois, dont l'humanité fait l'ame de toutes les vertus, sous le ministère d'un Mentor, qui a réalisé tout ce qu'on avoit imaginé de fabuleux. Dans ces tems heureux, où l'amour de la paix est devenu la vertu

des Héros, la nation la plus spirituelle de l'Europe deviendra le centre de l'Ordre ; elle répandra sur nos ouvrages, nos statuts & nos mœurs les graces, la délicatesse & le bon goût ; qualités essentielles dans un Ordre, dont la base est la *sagesse, la force & la beauté du génie*. C'est dans nos Loges à l'avenir, comme dans des Ecoles publiques, que les François verront, sans voyager, les caractères de toutes les nations ; & c'est dans ces mêmes Loges que les étrangers apprendront par expérience, que la France est la vraie Patrie de tous les peuples : *Patria gentis humanæ*.

STATUTS.

I.

Nul ne fera reçu dans l'Ordre, qu'il n'ait promis & juré un attachement inviolable pour la Religion, le Roi & les mœurs.

II.

Tout Brocanteur en incrédulité qui aura parlé ou écrit contre les anciens dogmes de l'ancienne Foi des Croisés, sera exclu à jamais de l'Ordre, à moins qu'il ne fasse abjuration de ses blasphêmes en pleine assemblée, & une réfutation de son ouvrage.

III.

Nul homme suspect de vices infâmes & dénaturés, ne sera admis qu'après avoir donné, pendant trois ans, des preuves éclatantes de sa pénitence, & de son amour pour le beau sexe.

IV.

Tout homme qui place la souveraine félicité à boire, manger & dormir; la perfection de l'esprit dans l'art de jouer, de jaser, de badiner, de savoir l'histoire des toilettes, de parler le file des ruelles, de ne lire que des contes bleus, est incapable d'entrer dans l'Ordre.

V.

Tout Petit-Maître idolâtre de sa figure, de son toupet, & de ses ajustemens, fera obligé, en entrant dans l'ordre, de s'habiller simplement sans galons, sans broderie, & sans parure femelle, pendant l'espace de trois ans.

VI.

Nul hipocrite en probité, en valeur, en dévotion, ni en morale sévère, ne sera reçu dans la sacrée confraternité.

VII.

Tout savant qu'on recevra dans l'Ordre, sera tenu de promettre qu'il préférera à l'avenir le plaisir de savoir à l'envie de briller; qu'il tâchera d'avoir le beau dans la tête & le bon dans le cœur, & qu'il ne montrera jamais l'un que pour faire aimer l'autre.

VIII.

Nul bel esprit qui aura médit, calomnié, satirisé en vers ou en prose,

& dépenfé ses talens en faux fraix , en fariboles, en fornettes immondes ou impies , ne fera reçû qu'après avoir fait un ouvrage contre fa propre impertinence.

L'ÉTONNEMENT.

Qu'un Cavalier fuive par tout les pas
Du'une beauté qui l'a charmée,
Que pour elle il quitte l'armée;

Cela ne me surprend pas:
Mais qu'un Abbé, d'une mine friponne,
A Philis , presque tout le jour,
Effrontément faffe sa cour,
Et lui marque sa vive amour;
C'est là ce qui m'étonne.

Qu'un Financier, abondant en ducats,
Risquant quelquefois sa fortune,
Perde au Lansquenet sa pécune;

Cela ne me surprend pas:
Mais que Damon qu'un Créancier talonne,
D'un seul coup risque un revenu,
Qui n'est pas encore venu,

Et

Et qui bientôt fera perdu;
C'est là ce qui m'étonne.

Que Lycoris, la fleur de nos climats,
Pour un charmant Berger soupire,
Qu'en ses beaux yeux elle se mire;
Cela ne me surprend pas:

Mais que la jeune & piquante Pomone
Ecoute les vœux d'un Ragor,
Et se plaise avec un Magor,
Qui jamais ne fut dire un mot;
C'est là ce qui m'étonne.

Que mon Iris vive & pleine d'appas,
A peine au printems de son âge
Soupire après le mariage;
Cela ne me surprend pas:

Mais qu'Alifon, déjà dans son autonne,
Sans vigueur & sans agrément,
Pense encore au doux Sacrement,
Sans qu'il se présente un Amant;
C'est là ce qui m'étonne.

Qu'un froid vieillard, pour prendre ses
ébars,

Avec ses amis sous la treille
Vuide quelquefois la bouteille;

E

Cela ne me surprend pas:
 Mais qu'un Barbon, d'une jeune Pouponne
 Veuille encoré éprouver les feux,
 Après trois veuvages affreux,
 Qui lui blanchissent les cheveux;
 C'est là ce qui m'étonne.
 Qu'Amarillis en amoureux combats,
 Par l'éclat brillant de ses charmes,
 Fasse au plus fier rendre les armes;
 Cela ne me surprend pas:
 Mais que Lisón, marchant à la dragonne,
 Pense captiver les Amans
 Avecque ses cheveux ardens,
 Et là jaunisse de ses dents;
 C'est là ce qui m'étonne.

LE POÈTE VENGÉ. *

AVORTON de neuf Sœurs, Grenouille
 du Parnasse,
 Qui que tu sois, réponds; quelle impu-
 dente audace.

* * Cette Pièce & celle qui la suit, ont été faites
 à l'occasion de quelques misérables couplets lâchés
 contre Mr. C * * *

T'a contraint d'attaquer un redouté Géant,
 Qui peut, d'un seul regard, te réduire au
 néant?

Mais ne crains point: jamais dans sa
 noble colére,
 Ce Héros n'attaqua qu'un illustre ad-
 versaire;

Il méprise les coups d'une trop foible main,
 Et t'honora toujours du plus parfait
 dédain:

Semblable à ce grand Roi qui força le Gra-
 nique,

Malgré les boulevarts de l'Empire Per-
 sique,

Il ne veut, comme lui, dans les combats
 d'honneur,

Que des Rois, dont il puisse éprouver la
 valeur;

Il craindrait de ternir son éclatante gloire,
 S'il t'osoit disputer une foible victoire,

Il s'en est expliqué, j'en atteste les Cieux:
 Je ne veux, m'a-t'il dit, qu'un ennemi fa-
 meux,

Je méprise un faquin que tout le monde
 ignore;

Il croupit dans l'oubli, qu'il y croupisse
 encore.

Il dit; & je ne pûs, en entendant ces mots,

E ij

Qu'admirer la grandeur & l'ame d'un
Héros ;

Quelle noble fierté ! me disois - je à moi-
même,

Que ce mépris est grand ! que ma joie est
extrême !

S'il paroît quelqu'esprit & savant & ja-
loux,

Le siècle de César revivra parmi nous.

Mais quoi ! je vois déjà mon Baudet
qui s'admire,

Charmé des aigres sons de sa fade Satire,
Il croit que ce mépris à propos concerté
Marque ou trop de foiblesse ou trop de
lâcheté :

Eh bien, prenons en main du Héros la
vengeance,

Et du plat rimailleur dévoilons l'igno-
rance.

Dis - moi ; prétendois - tu dans tes foles
fureurs,

Eterniser ton nom par de sales horreurs ?

Croyois - tu qu'Apollon, secondant ton
audace,

Te placeroit au rang ou de Persé ou
d'Horace ?

Insensé ! tu voulus croire ta passion.

L'infamie est le prix de ton ambition ;

Tu ne peux l'éviter, & je vois *Melpomène*
 Qui grave sur ton front le nom d'*Ener-*
gumène.

Quel Démon furieux fait joier les ressorts
 De ton esprit rampant & de ton foible
 corps,

Sans respect, sans pudeur tu répands dans
 la Ville

Le noirâtre poison que ta plume distille,
 La probité, l'honneur, l'esprit & le savoir,
 De tout satiriser tu te fais un devoir;

Il n'est pas aucun jour, où du fruit de tes
 veilles,

Tu n'oses empester nos yeux & nos
 oreilles:

Encor, si tu savois manier un écrit,
 Si l'on trouvoit en toi ce qu'on appelle
 esprit,

Peut-être l'on pourroit, charmé de ton
 genie,

Te passer un bon mot ou plaindre ta
 manie:

Mais non; tous tes écrits sales & dé-
 goûtans

Semblent être formés en dépit du bon sens
 La rime & la raison, dans les vers si vantés,
 De l'un à l'autre bout sont chez toi mal-
 traités;

En un mot, tes Ecrits sont des monstres
hideux,
La nature en fremit, j'en détourne les yeux.
Mais ne crois pas pourtant éviter ma
colère,
Je prétends t'écraser, ou bien te faire taire;
Ecoute donc ces mots par où je vais finir,
Peut-être ils te rendront plus sage à l'avenir,
Du moins tu ne pourras meconnoître en
ma Fable
Dans l'Ane maltraité ton portrait véritable.

^A
L'ANE ET LE ROSSIGNOL,
FABLE NOUVELLE.

Un rendre Rossignol, favori d'Apollon;
Dans les bois du sacré Valon,
Chantoit un jour l'objet, dont la vive jeu-
nesse
Avoit su captiver son cœur & sa tendresse:
Tout étoit attentif aux accens de sa voix;
Un silence profond regnoit au fond des
bois;
Les vents retenoient leur haleine;
Les ruisseaux ne couloient qu'à
peine;
Les oiseaux d'alentour, charmés de ses
doux sons,

Prenoient, en l'écoutant, de savantes leçons.
 Phébus alors couché sous un épais feuillage,
 De son cher Rossignol entendit le ramage;
 C'est lui-même, dit-il, avançons, hâtons-nous,

Ne perdons rien d'un chant si doux.

Il dit; & suivi de sa troupe,
 Il vint s'asseoir sur la prochaine croupe.
 Là, près de lui l'on vit ces Poètes fameux,
 Qui seront révéérés chez nos derniers neveux;

Là, tendrement couchés sur la molle verdure,

On vit le doux Racan & le badin Voiture,
 Le naïf Lafontaine & le gêné Godeau,
 Le sublime Corneille & le mordant Rouffeau.

Là parurent aussi Malherbe le Lyrique,
 Ronfard, qui tient encore son chalumeau rustique;

Benferade qui sait peindre amoureusement,
 Et les yeux d'une belle & les feux d'un amant:

Regnier qui nous charma par sa vive Satire,
 Scaron qui n'écrivit que pour nous faire rire.

E iiij

Là brilloient la Chapelle, & Lafare, &
 Chaulieu,
 Racine & Despréaux l'ornement de ce
 lieu.

Vous y fûtes aussi, Marot, & vous Mo-
 lière,

Avec l'aimable Deshoulière.

Tout s'y trouva; Menard, Desmarest &
 Villons,

Et mille autres encor, dont je passe les
 noms.

Le Dieu des Vers à peine eût fait faire
 silence,

Que l'Oiseau favori ressentant sa présence,
 Se remit à chanter avec plus de douceur
 La vive & tendre amour qui consumoit
 son cœur.

Sa voix devint plus animée;

Toute la troupe en fut charmée;

Le gosier de l'Oiseau ne parut point lassé,
 Et Phébus avoua qu'il s'étoit surpassé.

Mais tandis que sa douce & divine har-
 monie

Enchantoit la troupe ravie,

Un Baudet près de-là, qui broutoit des
 chardons,

Crut pouvoir imiter de si tendres fre-
 dons;

Il vous dresse à l'instant ses deux longues
oreilles,

Et croyant faire des merveilles,
De son large gosier, il pousse avec vigueur,
Un aigre son, suivi d'un ton qui fit horreur;
Il redouble; & Phébus, indigné de colére,
L'impertinent! dit-il, allez le faire taire,
Prenez, mes fils, prenez de gros & forts
tricots,

Qu'à ce sot animal on brise tous les os.

Alors vous eussiez vû cette troupe sa-
vante

S'armer de gros bâtons & d'une main pé-
fante

Etriller de bonne façon
Le Baudet, qui pouffoit un lamentable son.
Chacun, à qui mieux mieux, fit pleuvoir
sur sa tête

Une grêle de coups semblable à la tempête;

On dit qu'entr'autres Desmarest,
D'un coup fort à propos, lui rompit un
jarrêt;

Ainsi moulu de coups, l'Animal d'Arcadie
Fut chassé du Parnasse avec ignominie.

Alors réfléchissant sur son malheureux sort,
Il blâma son audace, & reconnut son tort:
Je mérite, dit-il, tous les maux que j'en-
dure,

Mon orgueil est puni; mais par ma foi
 j'en jure,
 Jamais mes aigres sons, pouffés à contre-
 tems,
 Du tendre Rossignol ne troubleront les
 chants.

ÉPILOGUE.

Le sens de' cette Fable est facile à com-
 prendre;

On veut par là nous faire entendre,
 Que jamais il ne faut se mêler ici bas

D'un métier que l'on n'entend pas;
 Sans cela, des experts on devint la risée,
 Témoin ce Rimailler, dont la Muse forcée
 N'enfante, & ne sème en ces lieux,

Qu'une façon de verts dégoûtans, en-
 nuyeux,

Où l'on ne reconnoît qu'une extrême im-
 pudence,

Et des règles de l'art une crasse ignorance.

Ils sont bien faits, dit-on, ils sont
 beaux, ils sont grands;

Ils sont beaux, qui le dit? De parfaits
 ignorans,

Qui n'eurent en naissant qu'un corps
pour tout partage;

Muse, tu les connois, n'en dis pas davan-
tage.

Ah! que des tels Grimauds méprisent mes
écrits?

Je consens d'écrire à ce prix.

ÉPÎTRE A URANIE,

Par Mr. de Voltaire.

Tu veux donc, charmante Uranie,
Qu'érigé, par ton ordre, en Lucrèce
nouveau,

Devant toi d'une main hardie,
A la Religion j'arrache le bandeau,
Que j'expose à tes yeux le dangereux ta-
bleau

Des mensonges sacrés, dont la terre est
remplie,

Et qu'enfin ma Philosophie
T'apprenne à mépriser les horreurs du
tombeau.

Et les terreurs de l'autre vie.

Ne crois pas qu'enivré de l'erreur de mes
 sens,
 De ma Religion blasphémateur profane,
 Je veuille avec dépit dans mes égare-
 mens,
 Détruire en libertin la loi qui les con-
 damne;
 Examineur scrupuleux
 Du plus redoutable mystère,
 Je prétends pénétrer d'un pas respectueux
 Au plus profond du sanctuaire
 D'un Dieu, mort sur la Croix, que l'Eu-
 rope révère;
 L'horreur d'une éternel nuit
 Semble cacher ce Temple à mon œil té-
 méraire;
 Mais la raison qui m'y conduit
 Fait marcher devant moi son flambeau
 qui m'éclaire.
 Les Prêtres de ce Temple, avec un front
 sévère
 M'offrent d'abord un Dieu que je devrois
 haïr;
 Un Dieu qui nous forma pour être misé-
 rables,
 Qui nous donna des cœurs cou-
 pables
 Pour avoir droit de nous punir,

Nous fit à lui-même semblables,
 Afin de nous mieux avilir,
 Et nous faire à jamais sentir
 Les maux les plus insupportables.
 Il forme à peine un homme à son image,
 Qu'on l'en voit soudain repentir;
 Comme si l'Ouvrier n'avoit pas dû sentir
 Les défauts de son propre ou-
 vrage
 Et sagement les prévenir.
 Bientôt sa fureur meurtrière
 Du monde épouvanté s'ape les fonde-
 mens,
 Dans un déluge d'eau détruit en mê-
 me-tems
 Les sacrilèges habitans
 Qui remplissoient la terre entière
 De leurs honteux dérèglemens.
 Sans doute on le verra par d'heureux
 changemens
 Sous un ciel épuré redonner la lumière
 A de nouveaux humains, à des cœurs in-
 nocens,
 De sa haute sagesse aimables monumens,
 Non, il tire de la poussière
 Un nouveau peuple de tirans;
 Une race livrée à ses emportemens,
 Plus coupable que la première:

Que fera-t'il ? Quels foudres écla-
 rans
 Va sur ces malheureux lancer sa main fé-
 vere !
 Va-t'il dans le cahos plonger les Elémens ?
 O prodige ! ô tendresse ! ô mystère !
 Il venoit de néyer les peres,
 Il va mourir pour les enfans.
 Il est un peuple obscur, imbécile & volage,
 Amateur insensé des superstitions,
 Vaincu par ses voisins, rampant dans l'es-
 clavage
 Et l'éternel mépris des autres Nations :
 Le Fils de Dieu, Dieu même oubliant sa
 puissance,
 Se fait concitoyen de ce peuple odieux ;
 Dans les flancs d'une Juive il vient pren-
 dre naissance,
 Il rampe sous sa mere, il souffre sous ses yeux
 Les infirmités de l'enfance.
 Longs-tems vil ouvrier, le rabet à la main,
 Ses beaux jours sont perdus dans un lâche
 exercice ;
 Il prêche enfin trois ans le Peuple Idu-
 mén,
 Et périr du dernier supplice.
 Son sang, du moins le sang d'un Dieu
 mourant pour nous,

N'étoit-il pas d'un prix assez noble, assez rare,

Pour suffire à parer les coups

Que l'enfer jaloux nous prépare.

Quoi! Dieu voulut mourir pour le salut de tous,

Et son trépas m'est inutile!

Quoi! l'on me vantera sa clemence futile!

Quand, remontant au Ciel, il reprend son courroux,

Quand sa main nous replonge aux éternels abîmes,

Et quand par sa fureur effaçant ses bienfaits,

Ayant versé son sang pour expier nos crimes;

Il nous punit de ceux que nous n'avons pas faits,

Ce Dieu poursuit encore, aveugle en sa colère,

Sur ses derniers enfans l'erreur du premier Pere,

Il en demande compte à cent peuples divers

Affis dans la nuit du mensonge

Et dans l'obscurité, où lui-même les plonge,

Lui qui vient, nous dit-on, éclairer l'Univers.

Amérique, vastes contrées,
Peuples que Dieu fit naître aux portes du
soleil,

Vous, Nations hiperborées,
Que l'erreur entretient dans un profond
sommeil,

Vous ferez donc un jour à sa fureur li-
vrées,

Pour n'avoir pas sù qu'autrefois,
Sous un autre Hemisphère, aux plaines
Idumées,

Le Fils d'un Charpentier expira sur la
Croix.

Je ne reconnois point à ces fausses images

Le Dieu que je dois adorer;

Je croirois le deshonor

Par un si criminel hommage.

Entends, Dieu que j'implore, entends
du haut des Cieux

Une voix plaintive & sincère,
Mon incrédulité ne doit pas te déplaire;

Mon cœur est ouvert à tes yeux;

On te fait un tiran, en toi je cherche
un Pere;

Je ne suis pas Chrétien, mais c'est pour
t'aimer mieux.

Ciel! ô Ciel! quel objet vient de fraper
ma vûë!

Je

Je reconnois le Christ puissant & glorieux;
 Auprès de lui dans une nuë
 Sa Croix se présente à mes yeux.
 Sous ses pieds triomphans la mort est
 abatuë;
 Des portes de l'enfer il sort victorieux,
 Son regne est annoncé par la voix des
 oracles.
 Son Trône est cimenté par le sang des
 Martirs.
 Tous les pas de ces Saints sont autant de
 miracles;
 Il leur promet des biens plus grands que
 leurs désirs;
 Ses exemples sont saints, sa morale est
 Divine;
 Il console en secret les cœurs qu'il illu-
 mine,
 Dans les plus grands malheurs il leur of-
 fre un appui;
 Et si sur l'imposture il fonde sa doctrine,
 C'est un bonheur encor d'être trompé par
 lui.
 Entre ces deux portraits, incertaine Ura-
 nie,
 C'est à toi de chercher l'obscur vérité,
 A toi que la nature embellit d'un génie
 Qui seul égale ta beauté.

Songe que du Très - Haut la sagesse
éternelle

A gravé de sa main dans le fond de ton
cœur

La Religion naturelle;

Crois que ta beauté, ta douceur
Ne font point les objets de sa haine im-
mortelle ;

Crois que devant son Trône en tout tems,
en tous lieux,

Le cœur d'un juste est précieux;
Crois qu'un Bonze modeste, un Dervis
charitable,

Trouvent plutôt grace à ses yeux,

Qu'un Janseniste impitoyable,

Où qu'un Pontife ambitieux.

Et qu'importe, en effet, sous quel titre
on l'implore?

Tout hommage est reçu; mais aucun ne
l'honore;

Un Dieu n'a pas besoin de nos soins
assidus;

Si on peut l'offenser, c'est par des in-
justices;

Il nous juge sur nos vertus,

Et non pas sur nos sacrifices.



O D E

A M^R. DE VOLTAIRE.

PLEIN d'une sainte vengeance
 Je t'invoque, Dieu des Dieux,
 Pour confondre l'arrogance
 D'un impie ingénieux.
 Ah! toujours fougueux Voltaire,
 Par un essor téméraire
 Attaqueras-tu le Ciel?
 Ingrat! le Dieu, que tu blesses,
 T'a comblé de ses largesses
 Plus qu'aucun autre mortel.

*

*

*

Déjà je me fais entendre;
 Tes remords parlent pour moi:
 Réponds, tâche de m'apprendre
 Pourquoi tu détruis ma foi.
 Dans la Divine parole
 Que trouves-tu de frivole?
 Quel bandeau peut t'aveugler?
 Sois mon Oedipe toi-même;

F ij

Est-ce ton cœur qui blasphème?
Ton esprit veut-il briller?

* * *

Du sentiment populaire,
Adversaire trop outré,
Avec le nombreux vulgaire,
Tu rougis de penser vrai.
Que je vois d'esprits sublimes
Suivre, en enfans, les maximes
Que me dicta Jesus-Christ!
Maximes vraiment Divines,
Les Corneilles, les Racines
Vous ont soumis leur esprit.

* * *

Qu'à ton exemple, plus sage,
Un peuple d'Adorateurs
Cesse enfin de rendre hommage
A tes talens enchanteurs
Que t'importent, des Théâtres
Les loüanges idolâtres?
Tu n'en es point honoré: *
C'est combattre ton système,

* Voltaire, dans son Epître à Uranie, dit que
Dieu n'est point honoré par nos hommages.

Tu connois un Dieu suprême,
L'as-tu jamais adoré?

* * *

On te croiroit, à t'entendre,
Le fléau du préjugé;
C'en est un de le prétendre,
Tu n'en es point dégagé.
Se fuir, se vouloir seduire,
Juger, sans oser s'instruire,
Te voilà; tu le sens bien:
Peut-être encor plus étrange,
Qu'aujourd'hui le culte change,
Demain tu feras Chrétien.

* * *

Voltaire, rends-toi justice,
Je de peins par ce seul trait;
Tu reconnois ton caprice
A ce fidèle portrait.
Orgueilleux de ton génie
Tu n'aveugles Uranie,
Que pour de distinguer mieux.
Nouvel Ange de lumière,
Tu retraces sur la terre
L'orgueil qu'il eût dans le Cieux,
F iij

Tu prétends, nouveau Lucrèce,
 Et tu le prétends en vain,
 Du culte que je professe
 Rompre le bandeau Divin.
 Ah! consulte mieux ta gloire;
 Tu difames ta mémoire
 Par tes systèmes Anglois.
 De Pekin, Bisance & Rome
 Penses tu détourner l'homme
 Pour le fixer sous tes loix?

*

*

*

Par certain tours énergiques,
 Dont on aime le beautés,
 Chez toi des erreurs antiques
 Ont un air de vérité.
 Tu fais, séducteur insigne,
 Ne nous laisser aucun signe
 Que tes Docteurs ont écrit.
 Ton art fait tout ton solide;
 Ton Désisme est insipide
 Sans le sel qu'y met l'esprit.

*

*

*

A tes qualités sublimes,
 J'éleverois des Autels;

Mais tes sacrilèges rimes
 Le rendroient trop criminels.
 Par quelle bizarrerie
 De ta brillante Patrie
 Es-tu l'opprobre & l'honneur?
 Des vertueux & des sages
 Pascal a tous les suffrages;
 Est-il moins illustre Auteur?

* * *

Plus un rare esprit pénètre,
 Je le confesse avec toi,
 Plus il a peine à soumettre
 Ses sentimens à la Foi;
 Mais sans elle il ne lui reste
 Que la ressource funeste
 De demeurer incertain.
 Sous la Sagesse infinie,
 D'où part son rare génie,
 S'il pense, il plira soudain.

* * *

J'apperçois sous le tonnerre,
 Si j'y jette un œil savant,
 Tous les cultes de la terre
 Se former, changer souvent.

F iiiij

Tout-à-coup, sous son empire,
 J'en vois un seul les réduire;
 Il est stable, c'est le mien.
 Numa, ta loi politique,
 Cède au dogme évangélique,
 Et l'univers est Chrétien.

*

*

*

Tout prouve que mon hommage
 N'est point l'œuvre d'un humain;
 J'en croirai le témoignage
 De tout l'Empire Romain.
 Dois-je à mon culte, infidèle,
 En croire Socin & Baile,
 Qui me laissent dans la nuit?
 Que ton Roi te soit, Voltaire,
 Un exemple salutaire;
 La mort vient, le remords suit.

L'ART D'AIMER.

A MADAME ***.

L'AMOUR veut un culte suprême,
 Il veut dominer seul sur ses adorateurs:
 Les autres passions l'énervent à l'extrême:

Il faut n'obéir qu'à lui même,
Si l'on veut ressentir les plus vives faveurs.
Que d'amans sont souvent vain-
queurs,
Sans jouir comme il faut, sans savoir com-
me on aime!

Hélas! l'amour, dans plus d'un cœur,
Est moins sentiment que fureur!

En vain l'aimable & tendre Ovide,
Instruit par les amours, a fait un art
d'aimer:

De ce Livre charmant tout le monde est
avide;

Mais c'est moins pour trouver
un guide

Que pour voir des portraits qui peuvent
enflammer.

Ses leçons sur l'art de charmer
Au commun des humains n'offrent rien
de solide.

Hélas! l'amour, dans plus d'un cœur,
Est moins sentiment que fureur!

* * *

Souvent l'amant le plus vulgaire
Attrape le maintien d'un amant délicat;
Langage, ardeurs, soupirs, il fait tout
contrefaire

Beau sexe, il veut se satisfaire :
 Craignez de succomber , vous feriez un
 ingrat.

Des sermens faites peu d'état ;
 Etudiez long-tems l'amant qui veut vous
 plaire

Hélas ! l'amour, dans plus d'un cœur,
 Est moins sentiment que fureur !

Vous le savez, belle Silvie,
 Tout respire dans moi l'aimable volupté :
 D'une constante ardeur , ma tendresse est
 suivie ;

J'aime uniquement dans la vie
 Les sentimens , l'esprit , les graces , la
 beauté.

Puissai-je enfin être imité !
 Mon ame à découvert feroit peut-être
 envie.

Hélas ! l'amour, dans plus d'un cœur,
 Est moins sentiment que fureur !

ÉPIGRAMME.

UN Moine à barbe , exploitant bonne
 Sœur,
 Réitéroit souvent ce doux labeur.

Ah! c'est assez, finissons, lui dit-elle,
On sonne au Chœur; je vais où Dieu
m'appelle.

Eh quoi, si vite? Encore un pauvre *Ave*,
Encor, ma Sœur, puis je me retire.
Qu'un *Ave*? Soit: voyons, je vais le
dire;

Ca faites donc, j'y joindrai le *Salve*.

LA COQUETTE

DANS vieux & modernes Grimoires
J'ai lû maintefois les histoires
Des amoureux infortunés,
De ces amans toûjours bernés
Par des attentes illusoires,
Et dont les soupirs surannés
N'ont jamais été méritoires.
J'en ai vû de mal-entendus,
Qui, de rage, se sont pendus;
D'autres (c'est pis que de se pendre)
Qui voyant leurs vœux assidus
Rejetés, mocqués, confondus,
Sans espoir, n'osant plus attendre
Qu'on aimât leurs individus,
Moines froqués se sont rendus.

Je vous plains sur-tout, fots tondus;
 Mais, ma foi, vos burlesques peines
 N'avoient point égalé les miennes.
 J'aime, que dis-je? Je suis fou,
 Mais fou jusqu'à perdre le cou,
 D'une comique créature,
 Jeu grotesque de la nature,
 Qui, du côté de la figure,
 Sans quelle a les yeux d'un matou,
 Tiendrait en tout du Sapajou.
 Très-épaisse est son encolure;
 Son corps massif en feroit trois:
 Parée, ainsi que sa parure,
 Sa taille égale son minois.
 (Mon bon goût brille dans ce choix.)
 Quant au reste de sa structure,
 Je n'en dis rien pour cette fois;
 Car aussi cruelle que laide,
 En vain, je la presse & l'excède;
 En vain, je meurs à ses genoux,
 Jamais la Coquine ne cède;
 Elle égratigne, entre en courroux,
 Et traite mes transports de fous.
 Elle a raison, oui, je l'avouë;
 Mais cette raison, que je louë,
 Parle bien foiblement au cœur,
 Quand l'amour en est le vainqueur.
 Convaincu que c'est une tache

D'idolâtrer pareil objet,
 Et d'en être fou sans sujet,
 Souvent je me plains, je me fâche
 De soupirer sans nul effet;
 Elle en rit: je la prens, je tâche
 De la réduire tout-a-fait;
 (Car sa résistance m'attache.)
 Pour empêcher mon sot projet,
 Elle appelle, on vient, & je lâche.
 (Dans ces quarts d'heure amoureux
 Un témoin est toujours fâcheux.)
 Je vois pourtant que ce manège
 Flate son petit esprit vain:
 Elle m'agace, elle m'assiège,
 Par fréquens baisers elle alège
 Le très-ridicule chagrin
 Que j'ai de voir son bras mutin
 Toujours me repousser la main.
 Son orgueil donne un privilège,
 Son cœur le refuse soudain.
 Le témoin fort, je recommence;
 Même appel, même résistance:
 Il lui vient encor du secours:
 Une stoïque contenance
 Succède à mes combats trop courts.
 Le ris la prend: ma patience,
 Quoique j'enrage à toute outrance,
 Est le remède où j'ai recours.

Que faire ? Il faut, par complaisance,
 L'écouter. Oh Dieux ! quels discours !
 Quels riens ! Quels torrens de paroles !
 Que ne suis-je au nombre des sourds !
 Jeu, bal, repas, ménage, atours,
 Sont les fatuités frivoles,
 Dont elle m'entretient toujours.
 Si du moins, stable en ses fornettes,
 Elle m'achevoit un récit,
 Fait au babil des femmelettes,
 J'écouterois ce qu'elle dit ;
 Mais, dans ses verves indiscrettes,
 Disant beaucoup, n'achevant rien,
 Elle surpasse ces Nonettes,
 Que le Ver-vert glosa si bien.
 L'histoire d'hier est la même,
 Dont elle m'assomme aujourd'hui.
 Je veux fuir ; un attrait suprême
 Me force à vaincre mon ennui.
 Pour rompre, je parle système.
 Amour, bel esprit, sentiment ;
 Je veux la fixer un moment.
 Elle rend vain tout stratagème,
 Je fixerois plutôt le vent.
 Assez bien la droline chante ;
 Mais toujours chanter . . . j'en suis las.
 Demandez-moi donc qui me tente
 Dans cet objet, dont je fais cas.

Son cœur est bon ; fans lui déplaire,
 Je lui dis maintes vérités ;
 Et ces vers, que je viens de faire
 Dans un quart d'heure de colére,
 Sans courroux seront ecoutés.

CHANSON.

APOLOGIE DU JANSENISME.

Sur l'Air : *Grands Philosophes, je vous blâme.*

Nargue du dogme Moliniste ;
 Sa nouveauté ne peut que m'allarmer.
 Vive le Parti Janseniste ;
 Il ne prescrit à mon cœur que d'aimer.
 Je reconnois, & je sens que les graces
 Sont toujours efficaces ;
 Car une beatué
 Agit avec liberté
 Sur ma volonté.



QUI-PRO-QUO,

Sur l'Air: *Des Folies d'Espagne.*

C'est bien à tort qu'à la Vierge on
m'égale,
Dit Sœur Agnès, d'un ton tout ingénu;
Je connois l'homme, & cette humble
vestale,
Plus pure encor, ne l'a jamais connu.

BOUQUET

Ca, ma Muse, réveillez-vous,
C'est trop long - tems être endor-
mie;
Manon veut de petits Vers doux,
Il faut en faire: allons, ma mie.
Vous savez tout ce que je dois
A cette aimable & tendre amie:
Si je n'obéis à sa loi,
Je vais m'en faire une ennemie.
Allons, vite secourez-moi.
Je l'aime; c'est demain sa fête,

Il lui faut un Bouquet . . . Eh quoi?
 Vous faites la sourde, je crois.
 Allons, ma plume est toute prête . . .
 Eh bien? . . . J'en enrage, morbleu.
 En vain, contre elle je tempête,
 Il ne sort de ma foible tête
 Que des Vers à jeter au feu.
 Pour un très-orgueilleux Poète,
 Voilà, sans doute, un triste aveu.
 Jamais de l'impuissant Ovide
 Le malheur n'égala le mien;
 Sa Corine étoit trop avide,
 Et Manon ne veut presque rien.
 Qu'Ovide eût bien fait mon affaire.
 Dans les Vers il étoit rompu;
 Il feroit ce que j'ai n'ai pû,
 Je ferois ce qu'il n'a pû faire.
 Voilà mon fort, voyez, Manon,
 Si cela vous convient ou non.
 Le Bouquet, que je vous propose,
 Vaut cent fois mieux que Vers & Prose.
 Dites si ce Bouquet vous plaît,
 J'irai l'offrir, il est tout prêt.



LETTRE

A MADAME DE * * *.

NON, je ne suis point satisfait,
Chere Maman, Belle entêtée,
De cette Epître, trop hâtée,
Qu'hier, sans loisir & distrait,
Je te barboüillaî, Dieu le fait.
Ne penses pas en être quitte;
De ma colére non petite,
Tu n'as encor vû qu'un extrait.

Comment? Je n'en reviens pas. Tu
m'offres du sirop; je te refuse opiniâtre-
ment, & plus opiniâtre que moi, tu me
l'envoies?

Je suis femme, me diras-tu,
L'opiniâtreté fait notre caractère;
Une Madame dégénère
Qui manque de cette vertu.

Et moi, qui suis homme, & très hom-
me, je croirois dégénérer, ne t'en dé-
plaîse, si j'acceptois ton sirop.

Du sirop à moi! quel présent!

En est-il de plus offensant?

Ma foi, si sur ce ton tu débutes, la Belle,

J'aurai bientôt de la dentelle,
 Une quenouille, des fuseaux,
 Et toute la vaine sequelle
 Des ragoûts femmelets, sucres, bon-bons,
 sirops.

C'étoit à quelques Damoiseaux
 Que convenoit pareille bagatelle;
 Par exemple: au Papa mignon,
 Ce douxereux panche-chignon,
 Dont les apparences dévotes
 Demandent que tu le firotes:
 A cet Abbé, Poupin fiéfé,
 Jeune & gentile Demoiselle,
 Qui de riens meubla sa cervelle

Pour aller plus de pair avec l'Etat coiffé.

Mais à moi qui me pique de faire un
 contraste parfait avec ces femmes man-
 quées, il ne falloit offrir que toi. C'est
 un présent digne d'un homme.

Tout ton aimable individu,
 Tout ton petit charmant toi-même
 Est un don friand & dodu,
 Qui vaut tous les sirops, qui vaut un
 diadème.



LE NEZ ET LES PINCETTES.

Conte par Piron.

Les Saints & les Diables ensemble
 Eurent toujourns maille à partir;
 Mais ce qui doit nous avertir
 Qu'il faut que chacun de nous tremble,
 C'est que le Serviteur de Dieu
 N'as pas toujourns avec le Diable
 Tiré son épingle hors du jeu,
 Ou la Légende est une fable.

Jadis un vieux Saint, existoit,
 Lequel Apoticaire étoit;
 Car en quelque état que l'on vive,
 Est saint qui veut, noble, vilain,
 Voire pis, témoins saint Crépin,
 Sainte Madelaine & saint Ives.
 Un jour que pour le bien public,
 Manipulant quelques recettes,
 Le Distillateur en lunettes,
 Dans un fourneau, sous l'alambic,
 Fourgonnoit avec des pincettes:
 Voici venir le Tentateur,
 En intention de distraire

Le vigilant Opérateur,
 Et d'être ainsi l'instigateur
 D'un qui-pro-quo d'Apoticaire,
 Devant le Saint Monsieur Satan
 Culbute, caracole & fringue;
 La fanatique Charlatan
 De mille façons se distingue;
 Entr'autres le corps du lutin
 Se tourne en cylindre d'étain,
 Représentant une feringue,
 Il fait de son nez le canon,
 Soupirlail exhalant la peste,
 De sa gueule un mortier bouffon,
 Et de sa langue un gros pilon,
 Dont le mouvement circulaire
 Faisoit un petit carillon,
 Tel qu'au Sabat on peut le faire.

Des ténèbres le Roi Falot
 Epouisa là tout son calor;
 Mais ce qu'il y gagna fut mince;
 Car le bon Saint, ne disant mot,
 Fait cependant rougir sa pince,
 Puis l'adressant au nez du Prince,
 Vous le lui ferre comme il faut.
 Le Diable fait un soubre-faut,
 Montre de longues dents qu'il grince,
 Veut avancer, veut reculer,

Tend les griffes, ferre la queue,
 Ruë & beugle à faire trembler
 Toute la terre & sa banlieue.
 Cependant en malin sounois,
 L'autre jouit de sa victoire,
 Et fait faire au Diable vingt fois
 Le tour de son laboratoire,
 Jusqu'à ce que, las de ce jeu,
 Il renvoya la bête au gîte;
 Et pour l'y faire aller plus vite,
 Il lui seringua pour adieu
 Quelques petits jets d'eau benite.

C'est s'en tirer avec honneur :
 Heureux le saint Pharmacopole,
 S'il eût d'une telle faveur
 Rapporté la gloire au Seigneur.
 Par malheur, en tournant l'épaule,
 Le Diable avoit trouvé moyen
 Pour se dépiquer de son rôle,
 De jeter au cœur du Chrétien
 Un grain de sa vanité fole,
 Dont à son tour le Tout-Puissant,
 Tres-mécontent avec justice,
 Châtia le Saint, en laissant
 Triompher un tems la malice
 Du maudit lion rugissant,
 Dont voici quel fut l'artifice.

Il s'enveloppa d'une peau
 De ces gens chargés de cuisine,
 Masse de chair faite en tonneau,
 Pésante, espèce de pourceau,
 Qui roule ici-bas sa machine,
 Et qui pliant sous le fardeau,
 Sur deux pieds quelquefois chemine
 A la Ville & dans le quartier,
 Où le Saint faisoit son métier.
 Le masque à figure massive,
 En Moine de Cîteaux arrive,
 Va descendre chez le Baigneur,
 Se met au lit, fait le malade,
 Et mande le premier Docteur
 Qui vient lui débiter par cœur
 Cent mille & une coïonade,
 Et termine le sot narré
 Par la formule régulière
 Du *clisterium donare*
 De la faculté de Molière.
 Là paroît l'humble Apoticaire,
 Tout prêt à donner de sa main
 Avec sa mine débonnaire
 Le remède chaud & benin.

Dieu des Vers & de la Peinture,
 Aidez-moi dans cette aventure.
 Voilà tout bien appareillé,

G iiij

Le Mousquetaire agenouillé,
 Et le malin corps en posture:
 Mais, quoique longue outre mesure,
 La canule n'arrivoit point
 A mi-chemin de l'embouchure;
 Pour que tout donc aille à son point,
 De deux valets l'effort s'y joint,
 Chacun d'eux du fessier difforme
 Prend une part, la tire à soi,
 Et de l'Ennemi de la Foi
 Présente le podex énorme.

Le Collateur un peu butor,
 Qui malgré cela craint encor
 De s'égarer dans la bruyère,
 Et qui pour ses péchés de plus
 Etoit un peu court de visiére,
 Met le nez si près du derrière,
 Qu'il est à deux doigts de l'anus.

C'est où mon drôle attend son homme;
 On ne peut trop admirer comme
 Droit au-devant la bague alla,
 Et d'elle-même s'enfila.
 Alors sur chaque jouë on laisse
 Retomber l'une & l'autre fesse:
 L'impitoyable Lucifer
 A cris, ni pleurs ne veut entendre,

Et change en tenailles d'enfer
 L'endroit où le nez s'est fait prendre.
 Ah ! vous avez beau trépigner,
 Vous voilà pris, l'homme aux pincettes,
 C'est à vous de vous résigner ;
 Car de la façon dont vous êtes,
 Vous ne pouvez pas vous signer.
 Il dit, & plus fier de sa proie
 Que ne le fut le beau Paris
 Rapportant la sienne de Troie,
 L'infame ravisseur déploie
 Ses aîles de chauve-souris,
 Et s'élève en l'air avec joie.
 Spectacle horrible & scandaleux
 Au cul du Démon cauteleux,
 Et de qui triomphe la fraude ;
 L'un d'entre les Prédestinés,
 Un Saint en l'air & par le nez
 Pendu comme une gringuentaude.
 Ainsi sur le saint homme Job
 Le Dieu d'Isaac & de Jacob,
 Jadis de la même puissance,
 Toléra l'affreuse licence,
 Et bientôt fut y mettre fin,
 Aussi mit-il ici la main.
 Le Saint reconnut son offense ;
 Dieu tonna ; le malin esprit
 Ouvrit la pincette maudite ;

Et de la foire qui lui prit,
 Aspergeant le nez du contrit,
 Adieu, lui dit-il, quitte-à-quitte.

LA MULE DU PAPE.

FRERE très-cher, on lit dans saint
 Matthieu,
 Qu'un jour le Diable emporta le bon
 Dieu
 Sur la Montagne, & là lui dit, beau Sire,
 Vois-tu ces mers, vois-tu ce vaste Em-
 pire,
 Ce nouveau monde inconnu jusqu'ici,
 Rome la grande & sa magnificence?
 Je te ferai maître de tout ceci,
 Si tu veux me faire la révérence.
 Notre Seigneur, ayant un peu rêvé,
 Dit au Démon, que quoiqu'en appa-
 rence,
 Avantageux le marché fût trouvé,
 Il ne pouvoit le faire en conscience,
 Ayant toujours ouï dire en son en-
 fance,
 Qu'étant si riche on fait mal son salut.

Un tems après notre ami Belzébut
 Alla dans Rome ; or c'étoit l'heureux
 âge

Cù Rome étoit fourmillière d'Elûs :

Le Pape étoit un pauvre personnage,
 Pasteur de gens , Evêque , & rien de
 plus.

L'esprit malin s'en va droit au Saint
 Pere,

Dans son taudis l'aborde , & lui dit,
 frere,

Si tu voulois tâter de la grandeur ;

Si j'en voulois , oûi par Dieu, Mon-
 seigneur ;

Marché fut fait , & voilà mon Pontife
 Aux pieds du Diable , & lui baïsant la
 griffe :

Le farfadet , d'un ton de Sénateur,

Lui met au chef une triple couronne ;

Prenez , dit-il , ceque Satan vous donne,

Servez-le bien , vous aurez sa faveur.

O ! vous Papes , voilà l'unique source

De tous vos biens , comme sâvez , &
 pour ce

Que le Saint Pere avoit en son tracas

Baisé l'ergot de Monsieur Satanas :

Ce fut depuis chose à Rome ordinaire,

Que l'on baïsa la Mule du Saint Pere

Que s'il advient jamais que ces Vers-ci
Tombent es mains de quelque galant
homme,
C'est bien raison qu'il ait quelque fouci
De les cacher, s'il fait voyage à Ro-
me.

LE NOUVEAU ROI

DES GRENOUILLES,

ou

LE P. J. DANS UN FOSSE.

STANCES LIBRES.

Vous, qu'on vit autrefois sur le haut
du Parnasse
Folâtrer avec du Cerceau, (a)

(a) Jésuite qui a composé des Vers sur des su-
jets assez plaisans.

Venez, badine Muse, animant mon audace,
Guider mon timide pinceau.

Souffrez aujourd'hui que je chante
Sur les bords du sacré valon
Une aventure assez plaisante,
Pour dérider les sourcils d'Apollon.

Près des lieux où périt Charles le Téméraire, (b)
S'élève une Maison, (c) dont l'aspect enchanté
Auroit sans doute de quoi plaire.
Si l'on pouvoit y vivre en toute liberté.

Mais un nombreux essain de folâtre jeunesse, (d)
Dont, sur ma foi, le meilleur n'en vaut rien,
A l'entour de ce lieu court, va, revient
sans cesse,

(b) Dernier Duc de Bourgogne tué devant Nancy, en assiégeant René dans sa Capitale.

(c) Maison de Campagne des J . . .

(d) Les Ecoliers rodent sans cesse autour de cette Maison.

Pour voir ce qui s'y fait, ou de mal,
ou de bien.

Encor, si l'on pouvoit de quelque épais
ombrage

Parer les traits malins qui partent de leurs
yeux ;

Mais, ô douleur ! ô désespoir ! ô
rage !

Il n'est point d'ombrage en ces lieux.

Pour furoit de malheur, une race mé-
chante

D'animaux, (e) dont la terre enferme les
foyers,

Vient ronger l'écorce naissante

De nos jeunes Poyriers.

Bien en prit au vieillard, (f) qui donna
des chausses

A nos tilleuls craintifs, à nos foibles or-
meaux ;

Moins pour les garantir des piquantes
froidures,

Que de la triste dent de ces vils animaux.

(e) On voit près de-là une garenne qui four-
mille de lapins.

(f) Le P. J. garnissoit le pied des arbres de
vieux lambeaux de soutanes.

Sans les soins empressés du Barbon chari-
table,

Ces lieux destinés aux plaisirs,
Ne feroient aujourd'hui qu'un désert ef-
froyable,

Séjour de pleurs & de soupirs.

Mais c'est trop exhaler la douleur qui
m'inspire:

Allons au fait, & sans détour;

Aujourd'hui, Muse, il nous faut rire,

Nous pleurerons un autre jour.

Décrivez-nous l'endroit où se passa la scène
Que je vais dans mes Vers transmettre à
nos neveux;

Venez, Muse, échauffer ma veine,

Point de trait qui ne soit heureux.

D'abord se présente à la vûë

Un large & vaste enclos qu'enferme un
grand conduit:

Une porte à demi rompuë

Sépare en deux un mur (g) que la terre
a produit.

A peine a-t'on franchi cette porte ad-
mirable,

(g) Une haie vive,

Qu'on voit un Pont, mais des plus
beaux;
Dédale (h) y travailla, si l'on en croit la
fable,
Au sortir des prisons du farouche Minos.

Divine fille de mémoire,
Décrivez-nous ce Pont, ce magnifique
Pont,

Rendez-le plus fameux, s'il se peut, dans
l'Histoire,

Que celui qu'un grand Roi (i) jeta sur
l'Hellespont.

Six aix cloués sur deux solives, |
Par tout du fable répandu;

Voilà ce qui, sur les deux rives,
Forme en peu le Pont prétendu.

A droite on voit un trou couvert d'une
fascine,

A gauche un plus petit, plus traître (k)
& plus trompeur,

Fait

(h) Architecte de l'antiquité, qui bâtit le fa-
meux Labyrinthe de Crète, dans lequel il fut en-
suite emprisonné par Minos, Roi de l'Isle, & dont
il s'envola avec des aîles de cire.

(i) Xerxès, Roi de Perse, couvrit l'Hellespont
de vaisseaux.

(k) C'est le trou qui fit tomber le P. J.

Fait que, sur toute la machine,
Le plus hardi Champion ne marche
qu'avec peur.

Au-dessous un fossé, large de six coudées,
Profond de cinq (si je puis bien juger)
Contient des eaux si fort consolidées,
Que jamais l'œil ne les a vû bouger.

C'est au fond de cette eau verdâtre &
croupissante,
(Comme on le dit en ces climats)
Que la Nation croissante
Tous les Jeudis (1) en pompe assemble
ses Etats.

Depuis mille ans, ce Peuple au vieux
fils de Cybele

A grands cris demandoit un Roi,
Qui pût par des Arrêts d'une forme
nouvelle

Corriger les abus, & rétablir la loi.

Sa demande long-tems fut inutile &
vaine;

Mais un jour il cria si fort,

(1) C'est ordinairement les Jeudis que les J. . .
vont à la campagne.

Que Jupin en laissa tomber sa coupe pleine,
Et que son aigle en prit l'effort.

Vertu-mort, s'écria le Dieu tout en colère
De quel front vient-on m'insulter?
Moi, le Maître des Dieux, l'arbitre du
tonnerre;
Et je pourrois y résister!

Qu'on m'apporte au plutôt ma foudre,
Je veux exterminer ces importuns maulrauds;

Oùi, je veux les réduire en poudre;
Vite ici, Mulciber, fournis-moi des
carreaux.

Eh, quoi? reprit Junon, quoi pour si
peu de chose,

Exterminer ainsi le peuple des Marais?
Pour un peu de Nectar? Voyez la belle
cause:

Hébé, verse-nous-en du meilleur, du
plus frais.

Que chacun (m) suive ici l'exemple que
je donne:

A votre santé, cher Gogo;

(m) Ce Vers est tiré de la Tragédie du Maximien.

Sachez qu'on n'est heureux (n) que lorsqu'on pardonne,
Et qu'on boit à tir-la-rigo.

A cette belle & pieuse Sentence
On vit trois fois tout l'Olimpe applaudir,

Comme on voit aujourd'hui sur la scène
de France

A de pareils discours le peuple s'ébaudir.

A l'instant le Dieu rentre au-dedans de
lui-même,

Et blâmant son courroux un peu précipité,

Voici, dit-il, chere Epouse que
j'aime,

Voici que le est ma stable volonté.

Qu'à ma parole on prête une oreille attentive;

Ecoutez-moi, peuple importun;
Vous demandez un Roi, quoiqu'il vous
en arrive,

Vous le voulez; eh bien, je vous en
promets un.

(n) C'est une des sentences de Constantin, qui ne parle que par apophtegmes dans cette Tragédie.

Mais gardez-vous, race maudite,
De le traiter ainsi que le Roi *Soliveau*,
Je punirois ce crime autant qu'il le mérite,
J'en jure, & vos Marais seroient votre
tombeau.

Il dit; & secouant sa noire chevelure,
Il fit trembler le firmament;
Il tonne, & toute la nature
Sentit que Jupiter avoit fait un serment.

Mais en attendant l'arrivée
Du nouveau Roi promis par le Maître
des Dieux,
Achevons, Muse, la corvée,
Montrez-nous ce qui reste à voir dans
ces beaux lieux.

Ne différons pas davantage,
Guidez mes pas vers la Maison;
Je l'apperçois, ô Ciel! quel heureux
avantage
D'entrer dans le séjour qu'habite la
Raison!

Tu te trompes; c'est là qu'habite la
Contrainte,
Et le froid Pédantisme, & la fausse Dou-
ceur;

Tous ces noirs habitans ne respirent
qu'en crainte,
Chacun, Censeur d'autrui, trouve aussi
son Censeur.

A deux Divinités propices
Ils font gloire d'offrir chaque jour des
présens;
Les vieux seuls font les sacrifices,
Les jeunes préparent l'encens.

Vois-tu l'Ambition avec sa tête altière?
Jusques sur l'Empirée elle fixe ses yeux,
Dominant sur la terre entière,
Elle voudroit encor dominer dans les
Cieux.

A ses côtés paroît la Politique habile
Au maintien décevant, au front tou-
jours couvert,
Elle prête à sa sœur une main trop facile,
Et feint de la blâmer, pour agir de concert.

Mais entrons, j'appерçois les deux sales
ouvertes;
Que de tables, bons Dieux! la belle
quantité!
De mêts les plus communs ces tables sont
couvertes;

H iij

Les mêts communs, dit-on, font bons
pour la santé.

Plus loin paroît une cuisine
Presqu'aussi blanche qu'un vieux
four;
C'est en ce bel endroit que Madame Lezine
A fixé pour jamais son bienheureux séjour.

O la laide figure! ô la vieille grand'mere!
Je n'y puis plus tenir, je vais la souffleter;
Sors d'ici, vilaine Mégère;
Non; moi, j'y veux toujours rester.

Que vois-je, on se leve de table,
L'un prend sa canne, & l'autre
son manteau,
Il n'en reste plus qu'un, qui jette un
verre en fable,
Et court comme un perdu rejoindre le
troupeau.

Trois font déjà partis où leur ardeur
les porte;
Il en reste encor cinq, deux jeunes &
trois vieux,
D'un pas grave & pédant ils marchent
vers la porte,

Ne sachant pas qu'un Roi se trouve au
milieu d'eux.

Apprenez-nous, Muse divine,
Vous, à qui l'avenir est comme le présent,
Apprenez-nous celui que Jupiter destine
A commander un jour au Peuple croas-
fant.

Il a les cheveux noirs, & les fourcils de
même,

Le nez long, les yeux grands, un front
de majesté;

Aussi-tôt qu'on le voit, on l'aime,
Tout prêche en lui la Royauté.

Ennemi de tout artifice,

Excellent cœur, & bon ami,

Il n'aime jamais par caprice

Il n'aime jamais à demi.

Ses discours sont remplis d'une noble
élégance,

Il a du tour, de l'ordre, & beaucoup
de bon sens;

Aussi depuis long-tems la divine Elo-
quence

L'a placé parmi ses enfans. (o)

(o) Le P. J. faisoit le métier de Prédicateur.

H iiij

Mais tandis que je veux vous le faire
connoître,

Il est déjà tombé dans ses nouveaux
Etats

Selon l'ordre de notre Maître,
Les pieds en l'air, la tête en bas.

Sa chute répand l'épouvante
Parmi le peuple des Marais,
Et cette nation tremblante
Crut être perduë à jamais.

Rassûrez-vous, peuple timide,
Accourez, & venez saluer votre Roi;
Son bras n'est pas armé d'un acier ho-
micide,

Il vient en paix faire observer sa loi.

Ce n'est plus cette hidre terrible
Qui croqua jadis vos ayeux,
C'est un homme doux & paisible,
C'est un Roi conforme à vos vœux.

Sa bouche n'est point meurtrière,
Sous sa langue jamais on ne trouva de fiel,
Il vous apporte un cœur de pere,
Un cœur confit dans le sucre & le miel.

Vous verrez sous ses loix la paix &
l'abondance

Regner de nouveau parmi vous;
 Du serpent venimeux la brutale insolence
 Tombera sous ses coups.

A ces mots j'apperçois la troupe épou-
 vantée

Quitter ses trous bourbeux, & paroître
 au grand jour;

Déjà sur la rive montée

Elle vient lui faire sa cour.

Autour de lui chacun s'attroupe,
 C'est à qui montrera le plus d'activité;
 Mais un seul, au nom de la troupe,
 Fait serment de fidélité.

Chacun se dit en son langage,

Qu'il est aimable, qu'il est beau!

Il fera désormais notre unique partage;

Il vaut mille fois mieux que le Roi

Soliveau.

ÉPIGRAMME.

Que pensez-vous de l'Auteur d'Ura-
 nie?

Vous l'avez vû Poëte, Historien,

Critique amer, hardi Pirronien,

Sur tous sujets exerçant son génie;

Vous le voyez Anti-Cartésien,
 Ami du vuide, Anglois à toute outrance,
 Est-ce tout ? Non. Grace à son in-
 constance;
 Je le prédis, vous le verrez Chrétien.

LES DEUX RATS.

Au bon vieux tems, lorsque Berthe
 filoit,
 Et que mainte Bête parloit,
 Mieux que ne font nos Docteurs de
 Sorbonne,
 On dit que certaine Mitronne,
 Un soir comme elle pétrissoit,
 Se sentit vivement mordre par une puce.
 Sur le bord d'un certain endroit,
 Par où l'Hermite Frere Luce
 Fit croire que d'Agnès un Pape sortiroit.
 Sur le champ la Mitronne adroite
 Surprit cette puce indiscrette,
 La pressant, le col lui tordit,
 Puis après sa besogne faite,
 Auprès de son Mitron elle se mit au lit.
 Or, quand la puce elle avoit dénichée,
 La pâte de ses doigts qui s'étoit attachée

Aux plumes de l'oiseau que je ne nom-
 me pas,
 Attira dans le lit deux Rats,
 Dont le nez fin l'avoit flairée;
 En tapinois venus pour en tâter,
 Ils commençoient à grignoter,
 Quand le Mitron sentant sa pâte bien
 levée,
 Se mit en devoir d'enfourner:
 Les Rats le voyant se tourner,
 L'un étourdi de peur, tremblant, tête
 baissée,
 Dans le plus prochain trou brusque-
 ment se jeta,
 Et l'autre auprès tapis resta.
 Le Mitron, besogne achevée,
 Se recoucha sur le côté;
 Les prisonniers en liberté
 S'enfuirent au grènier à leur gîte ordi-
 naire
 Les voilà se questionnant,
 L'un & l'autre se demandant
 Comme ils s'étoient tirés d'affaire:
 Moi, dit l'un, j'ai donné dedans le pot
 au noir,
 Je ne crois pas qu'on puisse avoir
 Une plus risible aventure;
 Je me suis fourré dans un trou

Où j'ai crû ma retraite sûre;
 Mais le maudit Mitron m'a bourré tout
 son saoul
 Avec je ne fais quoi qu'il pouffoit à
 mesure

Que pour sortir je voulois avancer,
 Il m'a coigné le nez, & m'a fait le tapage,
 Tant que lassé du badinage,
 Ce gros & long je ne fais quoi,
 Prenant enfin congé de moi,
 M'a craché par mépris au milieu du visage,
 Le vilain m'a presque aveuglé.
 Et moi, dit l'autre tout troublé,
 Dans l'encoignure d'une cuisse,
 Sans grouïiller, m'étant cantonné,
 Témoin impatient d'un si fort exercice,
 Pendant qu'il te coignoit le nez
 Avec sa cheville ouvrière,
 Qui te causoit tant de souci
 Deux boules qui pendoient à son chien
 de derrière,
 Sans cesse allant, venant, coignoient
 mon nez aussi.



L'Y GREC ou LA FOURCHE.

Monstres ne sont si rares que l'on croit :

Certain homme vrai monstre étoit,
Non de corps, de bras, de tête,
Mais par l'endroit chéri du sexe fémi-
nin,

Et qui sert à lui faire fête.

Double il étoit cet instrument malin,
Fourchu, de plus fait de telle manière,
Qu'une branche passant dans la route
ordinaire,

L'autre à l'instant prenoit l'autre chemin,
Et sourdement enfiloit le voisin.

Mainte belle, avec complaisance,
Avoit senti la double expérience

D'un tel prodige & gardoit le tacet
Sur le cas qui n'étoit pas net.

Or, il advint que notre personnage
D'une Veuve dévote & sage,
Fit emplette, & se maria.

A son devoir la première nuitée
La Veuve instruite se rangea ;

Mais aussi-tôt se sentant perforée
En certain lieu d'où le pauvre défunt
N'avoit jamais tiré son alumelle,
Traitant d'abomination

Cette double intromission,
Jura que désormais la perfide entre-
prise

N'auroit succès qu'après décision.

Exprès donnée en consultation

De notre Mere sainte Eglise.

Aussi-tôt Docteurs consultés,

Docteurs herminés & froqués;

Mais toute la Gent Sorbonique

Devint muette & sans replique;

Et les illustres ignorans

Renvoyèrent l'affaire au Pere des Cro-
yans.

Au Pape donc l'affaire fut portée.

Puis au Consistoire traitée;

On étala grande erudition,

On fouilla dans l'histoire & profane &
sacrée;

Camuse cependant sur la solution

Fut la sacro-sainte Assemblée:

Plus vivement encore on consulta San-
chès,

Escobard, Tambourin, Lenès.

Ces pieux & savans Dépôts

N'offrirent à leur ouverture

Que sottises hors de propos;

Rien de certain sur l'avanture,

Leur embarras détermina l'affaire

En faveur du monstre Mari,
 Et la Réponse du Saint Pere
 Fut, *Gaudeant benè nati,*

É N I G M E.

Je suis une plaisante chose,
 Qui peut avoir environ
 Six à sept pouces de long;
 Je ne sers point quand on repose,
 Quand je pens je suis hors d'emploi;
 Dès qu'on veut se servir de moi,
 Alors une main féminine
 Me prend, me secouë & badine;
 Puis après le jeu me conduit,
 Ainsi que mon fidèle guide,
 Dans une fente fort humide,
 Comme en mon naturell réduit;
 Là, j'entre autant que l'on me pousse:
 Après mainte & mainte secousse,
 Si l'on me retire dehors,
 Je suis tout motuillé quand je fors.
 C'est par ce plaisant exercice
 Qu'au genre humain je rends service;
 Mais si par malheur rebuté,
 Ou trop vainement excité,

On ne peut me mettre en usage;
 C'est alors grand bruit au ménage.
 Oh! vous tous, qui lisez ceci,
 Le détail de mon savoir faire,
 Si vous me devinez, vous pouvez sans
 misière
 Me nommer, car de moi vous vous
 êtes servi.

ÉPIGRAMME sur le C. de S. F. . . .

Je suis un animal d'équivoque nature,
 Comédien, escroc, dévot, plein de
 feveur;
 J'éleve un temple au Créateur,
 En filoutant la créature.

*ÉPITAPHE pour Jean César Roussau
 de la Parisière E. . . . de N. . . . décédé
 le 15. Novembre 1736.*

Ici gît un Prélat d'emprunteuse mémoire,
 Qui toujours prit, & jamais ne rendit:
 Seigneur! s'il est dans votre gloire,
 Il n'y peut être qu'à crédit.

LET-

LETTRE

De la Baronne de Roupillac à Madame des Etoiles, au sujet d'une Brochure intitulée; L'Ennui d'un Quart - d'heure de feu Mr. l'Abbé . . aujourd'hui Mr. de la Mare tout court.

Que de graces, Mademoiselle, j'ai à vous rendre! De quel service ne vous suis-je pas redevable! Oüi, ma reconnaissance sera toujours au-dessus du bienfait, je ne le sens que trop; mais du moins j'ai la consolation de vous devoir presque la vie: car, peut-on vivre sans dormir? Et avant le bienheureux paquet d'écrits modernes que vous m'avez fait tenir, je ne dormois pas plus qu'un vrai lutin. En ouvrant votre Lettre, j'ai trouvé une liste de sujets récréatifs: elle débute par *l'ennui d'un quart-d'heure*; & voilà justement mon Esculape. Afsûrement

vosre amitié toujours tendre & prévenante, a deviné qu'une cruelle insomnie me tourmentoît depuis bon nombre de jours, & une guérison aussi prompte, d'une migraine violente, ne pouvoit m'être procurée plus à propos par la personne du monde la plus précieuse à ma tendresse.

Que veut dire ce prélude embroïllé, direz-vous, peut-être, Mademoiselle? je ne comprends rien à ces propos ridicules: patience, voici le débrouillement du cahos.

Je lis ordinairement avant de me livrer aux douceurs du sommeil, qui me fuit bien souvent, & qui me vend bien cher ses douceurs; car j'ai soixante ans passés. Ah! qu'à votre âge, jeune & belle fouchette, il étoit d'instans ou Morphée me prodiguoit ses faveurs, après avoir goûté des plaisirs, dont les Dieux auroient même été jaloux. Ma jeunesse éclipse ne me laisse que le regret de

ne pouvoir rajeunir , & n'a point diminué la passion que j'ai toujours eue pour les amusemens d'une vie aimable. Les vieilles redisent toujours, je reviens.

Le soir donc , je me trouve dans des ouvrages ingénieux (pas si souvent que je le souhaiterois) la matière a des songes agréables , dont la douce imposture charme le tems délicieux de la nuit. Rendue , suivant ma coutume , à mes livres le jour même de votre envoi reçu , je saisis avec empressement *l'ennui d'un quart d'heure* ; je me mets en situation commode pour repaître moins mes yeux que mon esprit & mon cœur des nouveautés contenues dans la brochure que j'ai à la main : je touffe , je crache , je recueille toute mon attention , j'ouvre & je lis , je continue , j'acheve . . . Mais , ô vertu divine répandue dans cette merveilleuse feuille ! j'ai baillé , & le sommeil m'a surpris sans être invoqué,

Depuis dix ans fortune pareille ne m'étoit arrivée.

Je le soutiens , Apollon a inspiré le pere de ces Poësies , & il a prouvé par ses rimes ennuyeuses , qu'il étoit autant le Dieu de la médecine que de l'harmonie. Tout l'opium & la thériaque de la docte Faculté des Pharmacopoles n'auroient pas opéré aussi sûrement que *l'ennui d'un quart-d'heure*, dont le titre, aussi modeste que l'Auteur; ne me dispense pas de lui dire qu'il m'a fourni de *l'ennui* pour plus d'un siècle; si je pouvois vivre autant, je consentirois à partager ce soporatif avec nos neveux les plus reculés car ne trouver-on pas dans le monde les *ennuis* immortels, & la joie trop courte?

Ce *la peste me tue*, que l'Observateur du Parnasse a relevé judicieusement, est une expression du bel air, n'est-il pas vrai, Mademoiselle? Monsieur de la Mare fréquente les cercles où regnent la galanterie & les pe-

rits Maîtres d'une espèce transcen-
dante.

Vous me mandez, Mademoiselle, que
l'Auteur publie, avec complaisance, les
éloges qu'il prétend lui être dûs; j'y souf-
fris, & ne le regarde point du tout com-
me un Habitant de la Garonne, quoiqu'il
en ait le mérite & la vivacité, je dirai
avec vous que . . .

Ennemi du mensonge & de la jalousie,
On ne le vit jamais blesser la vérité;
Organe de la modestie.
Son Apollon est la sincérité;
Pour lui Pégase oublia sa fierté,
Clio devint plus sage, & moins coquette,
Melpomène à sa sœur cadette
Fit part de ses talens & de sa gravité;
Thalie à son tour plus sévère,
Lui donna ces attrails, ce vif, cet enjouement,
Ces yeux fripons qui savent plaire,
Et regner à leur gré sur le cœur d'un Amant,
La Mare fut vaincre les plus cruelles,
Et les neuf sœurs, ces divines pucelles,
A la virginité préférèrent l'amour :
Nouvel Endimion, de ces tendres Déeses,

Il reçût maints baisers , faveurs, bon - bons , ca-
resses.

Apollon, obligé de lui faire la cour,

Quitta les rives du Permesse,

La Mare pour jamais, sans espoir de retour,

Fut le Dieu qu'encensa Cypris & la molesse.

La fortune, Mademoiselle, rougit des fautes du destin ; est-elle prospérée ? l'on oublie les loix de la nature, & l'on déroge aux degrés du sang le plus proche : le Poète des *ennuis* en est une preuve vivante. Je vois que ce petit ingrat, en grimpant à la double cime, a changé son véritable nom : je l'ai connu à Paris ; on l'appelloit Mr. l'Abbé *Croque chenille*, & Mr. *d' Hosier* lui-même n'auroit pas été plus heureux dans la découverte d'aucune généalogie.

Je vous envoie un extrait authentique d'un parchemin que je possède, il est unique ; Mr. *Chroque-chenille* m'a sollicité plus d'une fois de m'en défaire en sa faveur, pour être fondé en raison en cas des successions à ré-

cüeillir. Je conçois que le dépit & la gloire l'ont dégoûté de sa vraie naissance. Je lui pardonnerai cette boutade, s'il veut passer le reste de l'automne à ma campagne, & je lui rendrai l'original timbré, dont je fais pour vous une copie, en attendant le plaisir de le voir.

*Admirable & incomparable Transition de
l'Abbé de la Mare en Escargot, &
ce qui advint d'icelle.*

Oyez, grands & petits,
Ce dont vous ferez ébahis.
Entre le Franc & l'illustre Voltaire,
Cruels débats survinrent l'autre jour;
L'un vouloit, à son ordinaire,
Nous ennuyer d'un fade amour,
L'autre, plus docte & moins ignare,
Soutenoit que l'amour énerroit les esprits,
Et qu'il ne vouloit point d'éloges à ce prix.

Le Franc s'irrite, en appelle à la Mare;
Or qu'advint-il? Notre nouveau Midas
Se leve, & bientôt vous décide,

I i i i j

En faveur de la Zoraïde.
 Voltair pour cela les armes ne mit bas :
 Il vole au Temple de Mémoire,
 A Melpomène explique net le cas :
 Phébus , instruit de cette histoire ;
 Résolut de punir notre Juge ignorant.

Par subite métamorphose
 La Mare, hélas ! comment dire la chose ?
 D'homme devint un insecte rampant ;
 Le nouvel Escargot court sans retardement
 Dépeupler parterres, charmillles
 De papillons & de chenilles,
 Pour récompenser son ardeur,
 On le nomma Croque - chenille,
 Et sur le Pinde avec honneur
 Des Escargots il orna la famille.

Une preuve nouvelle de cette origine, Mademoiselle, que j'ajoute par surcroit d'évidence, est que je ne vois pas pourquoi ce petit ingrat a changé de dénomination. Il a beau se déguiser, on connoît-
 tratoûjours Mr. *Croque - chenille* à une bosse qui lui est restée au front. C'est un accident qui lui est arrivé le jour d'un grand vent, qui le jetta à terre dans

le potager du Parnasse. La nature qui lui a donné autant d'esprit qu'à Esope, a chargé l'art de suppléer à son défaut. L'art moins habile que la nature, n'a pû lui donner double bosse, mais il a fait une éminence sur le front de notre Poète, qui, bien loin de changer un ancien nom; auroit dû en prendre un nouveau le jour de cette aventure, qui, suivant quelques malins trop véridiques, a une origine du cinquième étage.

Cette addition devoit les tenter, Mademoiselle, sur-tout quand on est friand de gloire, & qu'on cherche à briller par les *ennuis*. Scipion n'a-t'il pas été surnommé l'Africain, Fabius le Temporisateur? & une foule de Conquérans, que je pourrois citer, n'ont-ils pas brigué des noms qui passassent à l'immortalité.

Je propose à Mr. *Croque-chenille* le surnom de *Dufront*: je me regarderois bienheureuse, s'il vouloit adopter un intrus qui demande un quar-

tier dans l'écusson de sa gloire. Bon
soir, mes belles amours, je les aime
trop, pour ne pas supprimer les façons,
je vous embrasse cent mille fois pour une,
votre, &c.

DE ROUPILLAC.

A Frêne ce 19. Oct. 1736.

LETTRE

*Pastorale du Révérendissime Pancrace
Bellegrin, Patriarche de l'Opéra:
A tous les Fidèles de son Diocèse
salut, &c.*

Pancrace, Prêtre, & cætera,
Patriarche de l'Opéra,
Relevant en plein de Cythère:
A nos Oüailles les Acteurs,
Actrices, Danseuses, Danseurs,
Salut Indulgence plénière.
Très-chers Freres, très-cheres Sœurs,
Un grand scandale vient de naître

Dans les Temples de Voluptés;
 On attente à nos libertés,
 Un Appellant, que dis - je ? un traître,

Puis-je autrement le qualifier,
 Cet Evêque de Montpellier, (a)
 Qui rit des saints foudres de Rome,
 Qui vit, & prétend mourir comme
 Un Augustin, un Cyprien,
 Et, quoique Prélat, ne doit rien :
 Quoi ! parce qu'il sort d'un grand homme,

De Colbert, Ministre immortel,
 A qui l'Etat doit un Autel,
 Pour les beaux Arts dont il fut pere.
 Ce Mécréant, ce Réfractaire,
 Cet Evêque de Montpellier,
 Ose dans sa fureur brutale
 Sans respect excommunier
 Sœur Petirpas, digne Vestale;
 Donc parce que Seigneur Bonnier,
 Aux yeux d'une troupe animale,
 Couche avec elle sans scandale,
 Comme Arbricelle fit jadis,
 Il faut crier, allez, maudits :
 Est - ce donc un Marquis de balle

(a) Feu Mr. de Colbert.

Que Monseigneur de la Moisson ?
 Je veux apprendre la leçon
 A ce petit porteur de mitre,
 Et lui demander à quel titre
 Il s'insinuë en mon bercail :
 Qu'il apprenne par cette Epître,
 Que seul en suis Pasteur arbitre.
 En quelque lieu que le bétail
 Soit traduit & mis au travail,
 En vertu d'un Bref de Cythère,
 Signé par l'Amour & sa Mere,
 Et scellé du sceau du Serrail.
 Vit-on Monseigneur Vintimille,
 Prélat sachant vivre tranquille,
 Faire le moindre carillon,
 Quand l'an mil sept cens deux fois seize,
 Au Magasin de saint Nicaïse,
 En plein midi sans cotillon,
 Sans robe, même sans chemise,
 Sœur Camargo, Sœur Pelissier
 Firent danser leur noir fessier
 Aux yeux de la Ville surprise;
 Vit-on ce bon Prélat crier,
 Malheur à qui nous scandalise ?
 Mais l'Evêque de Montpellier
 Pour un rien anathématisé.
 Sait-il, si Monseigneur n'est pas
 Mari de la Sœur Petitpas ?

Qu'il le demande au vieux *Destouches*,
 Qui pour les mettre chaque soir
 Dedans la nuptiale couche,
 Fit l'office d'Eunuque noir.
 Ils sont époux, je le proteste;
 Car c'est moi qui les ai conjoints,
 Et l'extract en est manifeste,
 Arlequin & Tribou témoins.
 Au commencement de leur flammes
 Rodillardus de Paradis (b)
 Miaula leur Epithalame,
 En galant fêra telle Dame;
 Et le Jettonnier de Genlis, (c)
 Autre Automate Académique,
 Au dîner pour quatre loüis,
 Vint lire son panégirique,
 Ainsi que souloit s'Embrion:
 Si je n'ai pas, dans mon *Mercure*
 Visé par Martin *Hardion*,
 Enregistré cette union,
 Qu'on n'en tire mauvais augure;
 Le Marquis tient ses nœuds secrets,
 Par la peur que les Cadenets (d)
 N'aillent dans leur humeur revêche
 Lâcher sur lui leur Pigrièche.

(b) De Moncrif.

(c) L'Abbé Seguy.

(d) Mrs. de Luyues étoient trois freres,

Très-chers Freres, très-cheres Sœurs,
 Quand donc quelque Prélat sévère
 Troublera la paix de vos cœurs,
 Riez de sa morale austère;
 Vous avez le *Committimus*,
 Appelez-en, comme d'abus,
 Au grand Pontife de Cythère.
 Donné dans notre cul - de - sac,
 L'an que le matin *Desfontaine*,
 Pour avoir lancé le Micmac
 D'un des Chefs de la Quarantaine,
 Courut long-tems là prétontaine
 La nuit comme un vrai loup-garou,
 Pour faire enteriner sa grace,
 Le jour tapi comme un hibou:
 Sous notre scel, signé *Pancrace*,
 Plus bas, *la Roque*, Délateur
 Du pauvre *Ribou*, le Libraire,
 Du Mercure postiche Auteur,
 Imbécile & très-digne frere
 Du grand *la Roque*, l'Antiquaire. (e)

(e) On a vû & su le détail de cette aventure. Le Sr. Bonnier vivoit publiquement avec sa Catin sous les yeux de l'Evêque, qui les excommunia tous deux. Ils s'enfuirent de Montpellier, & allerent promenant leur scandale de terre en terre.

LA BOUGIE DE NOËL.

A Pise, Ville d'Italie,
Habitoit un certain Joseph d'Alcantaris,
Jaloux de sa moitié jusqu'à la frénésie;
Le fait n'est étonnant, Italiens maris
Sont sujets, comme on fait, à visions
cornuës.

Celui-ci galant autrefois,
Savoit sur le bout de ses doigts
Les rubriques d'amour, même les moins
connuës,

Pour mettre donc en sûreté
Son honneur, ou plutôt celui de son
Epouse,

Ceintures de virginité
Vinrent s'offrir d'abord à son ame ja-
louë;

Mais c'étoit peu pour lui, les plus forts
cadenars,

Pour garder ce trésor, font en vain ré-
sistance;

Le drôle le favoit & par experience:
Voici donc ce qu'il fit pour éviter le cas.

Il joignit à cette ceinture,
Vers l'endroit dangereux deux lames de
rasoir,

Deux ressorts les faisoient mou-
voir.

Qui dès qu'on les lâchoit refermoient
l'ouverture.

La femme à peine eût reçu ce pré-
sent,

Qu'un billet de sa part en avertit l'A-
mant:

L'Amant arrive, il court dans les bras
de sa Belle

Par des baisers on prélude un mo-
ment;

Mais las de ces faveurs qui croissent son
tourment,

Il en cherche une plus réelle.

Il découvre à son gré la porre des
plaisirs,

Et l'obstacle ne fait qu'irriter ses desirs.

Le serpent, qui tenta notre commune
Mere,

Se réveille d'abord à ces objets char-
mans,

Et

Et leur fait inventer, dans ces heureux
momens,

Les moyens de se satisfaire.

Des deux ressorts la Belle tenoit un,
L'Amant retenoit l'autre, & dans cette
avanture,

Le serpent sans trembler saisit la con-
joncture,

Et se plonge à l'instant avec vivacité

Dans le sein de la volupté :

A cette douce approche on s'emporte,
s'oublie,

On est prêt à perdre la vie,

On ne pense plus, mais on sent,

Et dans cet effort si puissant

Le serpent se trouva la funeste victime

Des rasoirs échapés , & cet endroit si
beau,

Trône de ses plaisirs, en devient le tom-
beau.

Au cri de l'homme accourt la Soubret-
te tremblante,

Elle enneme l'Amant , tandis que son
Amante,

Ignorant du serpent les cruels déplaisirs,

Jouit confusément de ses derniers soupirs.

Il fallut tirer le serpent,

Et l'embarras étoit comment.

K

Un tireboure en fit heureusement l'affaire.
 L'animal encor furieux,
 Ne sortit qu'avec peine écumant de co-
 lère,

Quoiqu'il eût les larmes aux yeux,
 Sur le lieu de sa sépulture
 Il fut question d'opiner.

La Dame paroïssoit incline à le garder,
 La servante disoit, que ce seroit folie,
 Et que besoin n'étoit de l'embaumer,
 Tels animaux étant communs en Italie;
 Par la fenêtre enfin elle le fit passer.
 Une vieille dévote, en allant à l'Eglise;
 Car c'étoit, m'a-ton dit, Noël le len-
 demain;

Trébuche & laisse échaper de sa main
 La lanterne qu'elle avoit prise.

La nuit étoit obscure, autour elle tâ-
 tonne;

Sa main tombe sur le serpent,
 Pour sa chandelle elle le prend,
 Le met dans sa lanterne; ainsi Dieu n'a-
 bandonne

Ses serviteurs, dit-elle, & fait les secourir.
 Elle arrive à l'Eglise & dit les premières

Ce que par cœur elle fait de prières;
 Mais bientôt à son Livre il lui faut re-
 courir:

Eile met sa chandelle es mains de sa voisine,

Jusqu'en celle du Clerc elle parvient enfin;

Il souffle sur la mèche, il se tourmente en vain,

Pour l'allumer, tant plus il l'examine
Plus ce qu'il tient lui paroît surprenant;

Mais à la fin comprenant le mystère,
A d'autres, cria-t'il, d'un ton plein de courroux,

Cette chandelle est faite à s'allumer chez vous:

Mesdames, que chacun fasse son ministère.

L'ANTI-MONDAIN,

Par Piron.

O Jours heureux! qui purs & sans nuages

Avez du monde éclairé le berceau,
Dont vainement un odieux pinceau
Vient à nos yeux défigurer l'image:
Jours fortunés! quoiqu'en publie encor
Un maître-fou dans sa vervn indiscrete,
Age à bon droit appelé siècle d'or.

K ij

O bon vieux tems! c'est moi qui vous
 regrette;
 Mais, ô regrets en effet superflus!
 A notre dam, hélas! vous n'êtes plus!
 Tranquille au sein d'une heureuse abon-
 dance,
 Exempt de peine, affranchi de tous
 soins,
 L'homme vivoit, la sage providence
 Pour son bonheur lui cachoit ses besoins.
 Il étoit libre, & la seule nature
 Dictoit ses loix, régissoit ses devoirs;
 La trahison, le meurtre, l'imposture,
 Les attentats, les forfaits les plus noirs,
 Sous des climats où regnoit la droiture,
 De son cœur simple ignorés & bannis,
 N'avoient alors besoin d'être punis;
 Nul préjugé n'affervissoit son ame,
 Heureux de vivre ainsi qu'il étoit né;
 Ni bien, ni mal, gloire, honte, ni
 blâme,
 N'étoient connus de son esprit borné.
 O douce erreur! favorable ignorance!
 Fille du Ciel, mere de l'assurance;
 Point de remords qui gênât ses desirs;
 Né pour jouir, fait pour le bien su-
 prême,
 Il le trouvoit dans un autre lui-même;

Rien ne troubloit leurs innocens plaisirs:
 Eh quels plaisirs! A leur douceur ex-
 trême

Le monde entier doit ses accroissemens!
 Tendres états! divins embrassemens!
 Fréquens sur-tout plus qu'au siècle où
 nous sommes,
 Et c'est raison, car le destin des hommes
 En dépendoit dans ses commencemens,
 Plaisirs exempts de tous les vains fantô-
 mes;

Dont un bizarre & chimérique honneur
 Séduit des cœurs susceptibles d'alarmes,
 Ce fier tiran d'un sexe plein de charmes,
 Ne mettoit point d'obstacle à son bon-
 heur;

Un esprit simple, une aimable innocence,
 Un cœur naïf, de candeur revêtu,
 Neuf encore même après la jouissance,
 Tenoient alors lieu de toute vertu.

De nos Ayeux, sous le regne d'Astrée,
 Telle étoit donc la race bienheuree,
 D'un siècle à l'autre & vigoureux & sain,
 L'homme vivoit; alors un Médecin,
 Coupable engeance en ce tems ignorée,
 De ces beaux ans n'abrégeot la durée.

Or maintenant, notre ami du bel air,
 Qui vous moquez impunément du monde,

Vantez-nous bien votre siècle de fer;
 Vantez sur-tout votre cœur très-im-
 monde,

Osez fronder l'illustre Fénélon,
 Déprisez-nous les accords de sa Lire,
 Ce beau Roman, le seul utile à lire,
 Vous toutefois, vous, ce rare Apollon,
 Dont les écrits ne vont point au talon
 De ce Prêlat, vous, dont le chaud de-
 lire,

Pis qu'une fièvre en ses accès pressans,
 Vous fait choquer la raison, le bon sens,
 Vous dis-je encor, qui placez dans un
 Temple

D'un bout à l'autre ouvrage original,
 Fille de joie auprès d'un Cardinal;
 Vous, dis-je enfin, qui, pour dernier
 exemple,

Venez de faire assemblage nouveau,
 Et, comme on dit, une galimafrée
 D'Eve, d'Adam, de Saturne & de Rhée.
 Assortimens dignes d'un tel cerveau,
 Plaçant le bien de la nature humaine
 Dans un bouchon qui frappe au foliveau,
 Ou bien à voir une tête de veau,
 Qui mollement dans un char se promène;
 Or maintenant le séjour enchanté,
 Ce Paradis terrestre si vanté:

Cher Calotin de la première classe,
De bonne foi convenez entre nous,
Que pour savoir où peut être sa place,
On auroit tort de s'adresser à vous.

L' H A B I T NE FAIT PAS LE MOINE.

Conte par le même.

Muse de grace, au fait & point
d'exorde.

Des Ecumeurs, gens sans miséricorde,
Firent descente à je ne fais quel port,
Et tout de suite y descendit la mort;
L'affreux dégât, le viol, l'équivoque,
Qu'Agnes redoute, & dont Barbe se
moque;

L'ardente soif du sang & du butin,
Tant d'autres maux, le sacrilège enfin,
Péché mignon, d'aisance scélérate.

Ce dernier-ci conduisit les Pirates
Dans un Couvent des Peres Cordé-
liers;

Châsse, encensoir, croix, soleil, chan-
delliers,

K iiij

Vases sacrés, tout fut de bonne prise,
 Burettes, draps, le cellier & l'Eglise,
 Tout fut pillé; voyez que les Vauriens
 En qui, peut-être, eût agi le scrupule,
 S'ils n'avoient pas dans plus d'une cellule
 Trouvé de quoi se dire; eh, ventrebleu,
 N'en ayons point, puisqu'ils en ont si peu.
 Tout bien cherché, de gentilles commères
 Gagnent la Nef, pour avec les Corsaires
 Gayement passer leurs jours dorénavant,
 Eux à ramer, elles comme au Couvent.
 Pere Guichard, bilieuse péclore
 Prêche & fulmine en pieux

Pere Guichard est traité d'étourneau,
 Et pour réponse on le jette dans l'eau,
 D'autres encor de prêcher ont la rage;
 Ils prêchoient donc, mais sur un ton
 plus sage,
 Quand le plus fier de tous les ouragans,
 Mieux qu'un Sermon, convertit nos bri-
 gans.

Les voilà tous devenus des Panurges,
 Se fiant moins à Dieu qu'au Taumaturge,
 Et promettant chandelle à tous les Saints
 Du Paradis & lieux circonvoisins:
 L'équipage est au pied de la chiourme;
 On crie, on pleure, & sanglots on re-
 gourme;

Meâ culpa, mon pere, mon mignon,
Ce n'est pas moi, c'étoit mon compa-
gnon;

Moine de dire en faisant guise mine,
Punition & vengeance divine;
Le bon Larron contrit comme à la Croix,
De se voier à Monsieur saint François,
S'il en échape: à l'instant le tems change,
Vous auriez dit que sur l'aîle d'un Ange
Le Séraphique avoit dit, *quos ego*,
Le Ciel reprend l'azur & l'indigo;
L'eau reverdit, & sa claire surface
S'applanissant redevient une glace.

Tout rentre enfin dans son premier état,
Tout y compris, le cœur du scélérat,
Il rit du vœu formé pendant l'orage,
Le Capitaine absoud tout l'équipage,
Réunissant tout le pouvoir en soi,
Et sur son bord étant Pontife & Roi.
Bûvons, chantons, rions, dit le Cor-
faire,

Frappons, f. & vogue la galère.
Let pénaillons disoient, vous avez tort,
On fait la figue ainsi plus près du port,
De Pharaon tel étoit le vestige,
Moïse aussi coup sur coup le fustige;
Le Chef répond qu'on ait tort ou raison,
Ramez, Faquins, belle comparaison,

De fouïet à fouïet la verge de Moïse
Et le cordon de saint François d'Assise.
Trois jours avoient coulé sans acci-
dens;

Le quatrième, ainsi qu'entre leurs dents,
Les gris vêtus prioient leur Patriarche
De se venger en purifiant l'Arche:
L'un de Frocards s'écrie, ah! le voilà,
Qui? saint François. Où? Sur l'eau,
là bas, là,

Tenez, voyez, vis-à-vis de la poupe,
Sur le tillac; aussi-tôt l'on s'attroupe:
Où, c'est, dit-on, vrayement un Cor-
déliér,

C'en est bien un, le fait est singulier.
En pleine mer un homme, & n'en dé-
plaïse;

Qui paroît même être là fort à l'aise;
C'est, s'écrioit un Moinillon servent,
C'est ce grand Saint qu'à la merci du
vent,

Dans le péril, ingrats, vous reclamâtes;
Mon œil d'ici distingue les stigmates:
Je vois, je vois l'Ange exterminateur,
Les bras levés sur le profanateur;
Tremblez, méchans. Le frocail en tu-
multe,

Passoit déjà de l'espoir à l'insulte.

La soldatesque incertaine & tout bas,
 Se demandoit, l'est-ce, ou ne l'est-ce pas?
 La nuit laissa leur âme en grande transe
 Et du soleil attendit le retour.
 Il reparoit, l'on revoit tout le jour
 Le même objet à pareille distance.
 Lors, les relaps enclins à pénitence,
 C'est saint François, qui pourroit-ce être
 donc?

Voilà des gens pénauts, s'il en fut onc.
 Le Commandant, dont la visière est nette,
 Pour le plus sûr mit l'œil à la lunette,
 Et dit, ma foi, vous ne vous trompez
 point:

Je vois capuche & froc, c'est de tout point
 Un Cordelier promptement à la nage,
 Voulant venir peut-être à l'abordage:
 Il faut l'attendre, hola, ho! le Grapin,
 Chacun se ligue au cri du turlupin;
 D'horreur le poil en dresse à tout son
 monde;

L'objet s'enfonce, & disparoit sous l'onde.
 A l'instant souffle un vent des plus gail-
 lards,

Et fut-ce un coup du Ciel ou du ha-
 zard,

Vous en allez savoir le pour & contre;
 Tout au plus près le nageur se remontre;

Le Grapin tombe, accroche & tire; eh,
qui?

Etoit-ce bien un Cordélier? Nenni.

Là, de par Dieu, sa mere & saint An-
toine,

Jamais l'habit ne fit si peu le Moine;
C'étoit au vrai l'habit d'un Franciscain,
Mais sous lequel ne gissoit qu'un Requin,
Poisson goulû, vorace, antropophage,
Poisson hideux, poisson pour tout po-
tage,

Mais un poisson froqué; par quel hazard?

Vous avez vû nager Pere Guichard;

Figurez-vous le Requin qui le gobe,

Non pas avec, mais par-dessous sa robe;

Des pieds au col tantôt il fut grugé,

Et de ce tronc la tête prit congé:

Le froc alors présentant l'ouverture,

Avoit d'un monstre embeguiné la hure,

Et de ce jour quêteux, humble & gour-
mand,

Frere Requin suivoit le Bâtiment.

CONTE PAR LE MEME.

Un pauvre haire, enfant de l'Hélicon,
Gissoit mourant à peu près sur la paille,

Et pour payer cassé & catholicon,
 Dans son coffret n'avoit dernier ni maille;
 Un gros Banquier regorgeant de mi-
 traile,

En même tems étoit malade aussi;
 Guérissez-moi, s'écrioit celui-ci,
 Voilà de l'or; chers enfans d'Esculape,
 S'écrioit l'autre, en cas que j'en rechape,
 Je vous destine au Pinde un beau loyer.

La Faculté vers ce lieu ne galope,
 En autre part elle aime à giboyer.
 Si que bientôt du Vernage à Procope,
 Ce dit l'histoire, & d'Astruc à Boyer,
 Depuis le Cédre enfin jusqu'à l'Hisope,
 Après de lui notre veau d'or eut tout;
 Au pauvre diable il resta la nature.
 Conclusion: le pauvre est debout,
 Et le richard est dans la sépulture.

*EXCUSE de Mr. Piron à Procope sur les
 Vers précédens.*

Parfumé de l'encens du Pinde,
 Au sommet duquel on te guinde;
 Procope, ne rougis-tu pas
 De revendiquer l'aromate,

Dont notre sottise ici-bas
 Suffumige un fils d'Hipocrate?

Mais quelque juste que puisse être
 Le chagrin que tu fais paroître,
 Ne m'en veux pourtant point de mal;
 Chasse mon tort de ta mémoire;
 A Sylva je te crois égal,
 Si de l'égaliser tu fais gloire.

Dans son audace illégitime,
 Un autre diroit que la rime
 L'auroit induit à ce faux pas;
 Qu'elle en fait faire au plus habile;
 Que Boileau même en pareil cas
 Bronche entre Quinault & Virgile.

Mais la rime est-elle une excuse
 Que doive alléguer une Muse,
 Pour qui l'honneur a des appas?
 Non. Fut-elle encore plus stérile,
 Cent Richelets ne valent pas
 La civilité puérile.

Je n'ai voulu, je te déclare,
 Marquer le savant ni l'ignare.
 Eh, qu'importe? Ignare ou savant,
 A qui se rit de l'art funeste,
 Où le plus versé très-souvent
 Est le plus semblable à la peste.

Des trois Filandières finistres
 Je voulois nommer les Ministres,
 Sans toucher au point décisif,
 Et seulement dans l'Apologue
 Citer d'entr'eux le plus oisif,
 Pour l'opposer au plus en vogue.

Oh! je te fais l'ami des belles,
 Le favori des neuf pucelles,
 Le charme de tes Auditeurs,
 Un Catulle, un Alcibiade;
 Je te fais mille admirateurs,
 Et ne te fais pas un malade.

L'honneur du Pinde & de Cythère,
 J'ai crû que tu ne songeois guère
 A l'emploi de docte assassin,
 Que tu te piquois peu de l'être.
 Enfin, je t'ai cru Médecin,
 Comme plus d'un Evêque est Prêtre.

Voilà l'esprit de l'antithèse;
 Et pour peu qu'elle te déplaise,
 Publie à tous mon repentir;
 Je publierai mon témoignage,
 Et ne craindrai plus de mentir,
 En te comparant à Vernage.

Même outre la Palinodie,

En cas de grande maladie,
 Dont on ne sauroit qu'augurer;
 Le coupable avec diligence
 T'appellera pour asûrer
 Ou son salut ou sa vengeance.

*La Réconciliation de Rousseau avec
 ses Ennemis.*

Oui, pour mourir dans ma Patrie,
 Je chante la Palinodie:
 Vous, à qui j'ai porté les traits les plus
 sanglans
 Pour des écrits trop vrais, mais pour-
 tant ressemblans,
 Avec vous désormais je me réconcilie.
 Venez, Chrisologue (a) & Mi-
 das, (b)
 Venez, grands Officiers & Goujats du
 Parnasse,
 Approchez que je vous embrasse;
 Mais j'oubliois le Poète Autereau,
 Lui, dont la misère & la crasse,
 Sans

(a) L'Abbé Bignon.

(b) Le Maréchal de Noailles.

Sans le secours de son pinceau,
D'un gueux au naturel font un parfait
tableau.

Pardon, ami, je croyois ta carcasse
Depuis long-tems gisante au mo-
nument

Ou, pour parler plus poëtiquement.
Je te croyois reclus dans le sombre Tartare

Avec le feu petit Abbé de Pont,
Maître la Faye, & le glacé Pindare. (c)

Oh! (d) Créateur du monde, Dieu
vous gard,

Je suis charmé de vous revoir ici,

Ma foi, je vous croyois aussi

Bien & dûement cloûé, respirant à Cla-
mard.

Quel est donc ce Fumeur (e) qui s'of-
fre à mes regards?

Il paroît à ses yeux hagards,

Ne respirer que le meurtre & l'inceste;

Vraiment je le remets, c'est l'Auteur de
Thieste,

Qui vous promet Catilina,

Et qui long-tems le promettra.

(c) La Mothe,

(d) Fontenelle,

(e) Crebillon.

L

Viens , frere en Apollon , viens à l'esta-
minette,

Nous fumerons & nous boirons
canette;

Nous trinquerons , si tu le veux,
A ce bel esprit billieux, (f)

De qui le cerveau frénétique,
Contre les règles du bon sens,
A fait éclore les cinq sens
Et la grace mélancolique.

Hé! bon jour, Pere Niteris, (g)

Qu'as-tu fait de Déidamie,
Et du vaillant fils de Thetis?

Réponds; la cabale ennemie

Les auroit-elle, en sa mauvaise hu-
meur,

Envoyé paître avec notre Rimeur?

Oùi, sur ta phisionomie

Je lis leur condamnation;

Console-toi , cette infamie

Fait voir la dépravation

Du goût de Notre Nation.

A propos, de bon goût, qu'est devenu
le Sire? (h)

(f) Le Poëte Roy.

(g) Danchet.

(h) Voltaire.

Qui dans le fort de son délire,
 Des Auteurs les plus excellens
 Voulut apprécier à son gré les talens,
 Et s'érigeant en maître du Parnasse,
 A chacun assigner sa place.
 Belle demande ! il court le loup-garou,
 Et maintenant il est je ne sais où.
 Dieu lui fasse miséricorde,
 Et lui donne avec le bon sens,
 Ainsi qu'à vous, mes chers enfans,
 Repos, santé, joie & concorde.

APOTHÉOSE de Mademoiselle le
 Couvreur, Actrice, morte le 2. Mars
 1730.

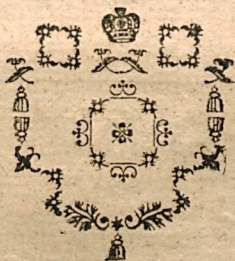
Par Mr. de Voltaire.

Quel contraste frappe mes yeux ?
 Melpomène ici désolée,
 Eleve avec l'aveu des Dieux
 Un magnifique Mausolée.
 Si la superstition,
 Distinguant jusqu'à la poussière,
 Fait un point de Religion

L ij

D'en couvrir une ombre légère :
 Ombre illustre , console - toi ,
 En tous lieux la terre est égale ;
 Et lorsque la Parque fatale
 Nous fait subir sa triste loi ,
 Peu nous importe où notre cendre
 Doive reposer , pour attendre
 Ce tems où tous les préjugés
 Seront à la fin abrogés.
 Ces lieux cessent d'être profanes ;
 En contenant d'illustres mânes ,
 Ton tombeau sera respecté.
 S'il n'est pas souvent fréquenté
 Par les diseurs de Patenôtres ,
 Sans doute il le sera par d'autres ,
 Dont l'hommage plus naturel
 Rendra ton mérite immortel.
 Au lieu d'ennuyeuses Matines ,
 Les graces , en habit de deuil ,
 Chanteront des hymnes divines :
 Tous les matins , sur ton cercueil ,
 Sophocle , Corneille , Racine
 Sans cesse y répandront des fleurs ,
 Tandis que Jocaste ou Pauline
 Verseront des torrens de pleurs.
 Enfin pour ton Apothéose
 On doit te faire une Ode en prose ;
 Le chef-d'œuvre d'un bel esprit

Vaudra bien du moins un obit,
 Méprise donc cette injustice,
 Qui fait refuser à ton corps
 Ce que par un plus grand caprice
 Obtiendra *Pelletier des Forts*.
 Cette ombre impie & criminelle,
 La honte du nom François,
 Quelque jour dans une Chapelle
 Brillera sous l'appui des Loix,
 Ainsi par un destin bizarre
 Ce Ministre dur & barbare
 Doit reposer avec splendeur,
 Tandis qu'avec ignominie,
 A l'Emule de Cornélie
 On refuse le même honneur.



ÉPIGRAMME.

*De quelqu'un, qui, sans doute, a tro-
qué son encensoir contre des verges, &
qui soüette sa coquine, après avoir ado-
ré sa Déesse.*

Sur la *Sallé* la critique est perplexe:
L'un va disant qu'elle a fait maints
heureux;
L'autre répond qu'elle en veut à son sexe;
Un tiers prétend qu'elle en veut à tous
deux.

Mais c'est à tort que chacun la dégrade,
De sa vertu pour moi je suis certain:
Resnel soûtient qu'elle n'est pas Tribade,
La Grognet dit qu'elle n'est pas Putain.

ODE

*A un Prélat, que son zèle pour la défense
de la vérité expose a des persécutions.*

Prélat, dont les travaux fameux
Ont répandu par-tout la gloire,
Dont les combats victorieux

Immortalisent la mémoire,
 Quels cris s'élevont contre toi?
 Eh! quelle est cette hidre cruelle,
 Qui ne peut te voir sans effroi?
 La vengeance marche près d'elle,
 La noire envie arme ses mains.
 Ciel! de leurs complots inhumains
 Sauvez une tête si chere;
 L'intérêt de vos dogmes saints
 Vous rend son salut nécessaire.
 Mais pourquoi trembler pour ses jours?
 Continuez, troupes iniques;
 Oüi, j'y consens, à ses recours.
 A mille odieuses pratiques,
 Ne montrez que dans de faux jours
 Ses démarches les moins critiques;
 Tâchez par d'indignes détours
 D'ôter aux éloges publiques
 Ses œuvres les plus canoniques.
 Inutile, impuissant courroux!
 L'Etat, dont il prend la défense,
 Contre la fureur de vos coups;
 Les Oüailles que sa vigilance
 Dérobe à vos efforts jaloux;
 La foi qu'il maintient contre vous;
 Voilà l'éctüeil insurmontable
 Où se briseront tous vos traits.
 Et toi, Prélat, donc à jamais

L iij

Le nom doit être respectable,
 Ne cesse par d'illustres faits
 De mériter toute la haine
 De ceux dont l'audace hautaine,
 Sous le joug d'une juste loi,
 Prétend faire plier la foi.

É P Î T R E

*Qu'un Auteur écrit à un de ses Amis dans
 un besoin d'argent, pour lui en demander.*

De ma triste déconvenue
 Apprends , ami , l'aventure impré-
 vue.

Le Diable quittant son caveau,
 Et voulant sur notre hémisphère
 Avoir un auspice nouveau,
 Qui fut & moins sale & moins chaud
 Que son domicile ordinaire,
 Vient, par je ne fais quel travers,
 De prendre son gîte en ma bourse;
 C'est-là que pour toute ressource
 Il s'offre à mes besoins divers.
 Depuis cet accident funeste,

Pour moi tout change en l'univers;
 Chacun me fuit & me déteste,
 Hôte, Boulanger, Rôtisseur,
 Ne peuvent me voir sans frayeur;
 Le Marchand ferme sa boutique,
 Le pâle Banquier son comptoir,
 Et c'est un fâcheux pronostique
 Seulement de m'appercevoir.
 Pour expulser si méchant hôte,
 Signe de croix de parénôte,
 Et tout ce que la piété
 Met d'armes aux mains des Fidèles,
 Pour chasser les esprits répelles,
 J'ai tout essayé, tout tenté;
 Mais le fripon n'a fait que rire,
 Et en vain je prétends lui dire,
 Que l'Eglise m'a mis en main
 Sur les puissances souterraines
 Un despotisme souverain;
 Qu'à tort il faisoit le mutin,
 Qu'il en augmenteroit ses peines:
 Le perfide tient toujours bon,
 Se raille de mon catéchisme,
 Qu'il traite de pure chanson.
 Cher ami, si ton exorcisme
 Ne vient bientôt à mon secours,
 Tu vois le dernier de mes jours,

ÉPIGRAMME.

*Contre un jeune Prédicateur ignorant,
qui avoit donné, comme de lui, une
Pièce éloquente & pleine d'érudition.*

Jeune Damis, dans tout ce beau dis-
cours,
Où le savoir, les graces du langage,
L'esprit, les mœurs, la nouveauté des
tours

De l'Auditeur ravissent le suffrage,
Rien n'est de toi, si j'en crois le lardon;
Mais par trop loin va cette médifance,
Le son de voix, certaine dissonance,
Je ne fais quoi d'Ardénois dans le ton,
Contre ces traits vient prendre ta dé-
fense,

Et semble dire, arrêtez, médifans,
De ce discours si rempli d'éloquence
Le bon Damis a du moins les accens.



AUTRE ÉPIGRAMME,

*Sur la rencontre imprévue que l'Auteur fit
d'une Demoiselle, avec laquelle il avoit
vécu quelques années auparavant d'une
manière très-particulière, & qui fit
semblant de ne pas le reconnoître.*

A M A D A M E * * *.

Seroit-ce vous, adorable Clarice,
Qu'offrit hier à mes regards surpris
Du fort l'agréable caprice?
Mes sens charmés, mon cœur épris,
Mon ame jusqu'au fond émûë,
Livrée aux transports les plus doux,
A votre rencontre imprévue,
Me persuade que c'est vous.
J'ai reconnu cette taille charmante
Et cette gorge ravissante,
Où l'on voit folâtrer les ris & les amours.
J'ai reconnu cette bouche touchante
Dont autrefois tous les discours
Flatoient mon oreille étonnée,
Eclairoient mon esprit, attendrissoient
mon cœur,

Et qui, par un pouvoir vainqueur,
 Reteroient mon ame enchaînée.
 Mais, ô portrait! ô plaisir imposteur!
 Dans une muette langueur,
 Vos yeux venant à s'offrir à ma vûë.
 Au même instant je vous ai méconnuë.

LE CHAPITRE GÉNÉRAL DES CORDELIERS.

Déjà la Renommée avoit passé, les mers,
 Pour aller annoncer à cent Peuples
 divers,
 Que l'invincible Chef de la Gent Cordelière
 Venoit de terminer son illustre carrière.
 Déjà pour faire choix d'un digne Succes-
 seur,
 De chaque Monastère on assemble la fleur,
 Et Tolède est choisi pour tenir l'assemblée,
 Où doit se réunir l'élite députée.
 Le Chapitre commence, il se tient à huit
 clos;
 Un Moine, beau parleur, l'ouvre par ce
 propos.
 O vous! dignes soutiens de toute gueuserie,
 Vous, qui faites valoir la sainte momerie,

Qui n'avez pour tout bien & pour tout
revenu

Que le droit casuel & du con & du cul;
Vous, qui de toute part venez ici vous
rendre,

Au saint Généralat, vous qui voulez pré-
tendre,

Vous vous flatez en vain, que la Brigue
en ces lieux

Favorise jamais des vœux ambitieux.

Quiconque ose aspirer à cette grande place.
Ne doit sur ses talens attendre aucune
grace.

Plus humbles, plus savans fussiez - vous
mille fois,

Plus ardens à gueuser que le grand
saint François;

Si vous n'avez des vits d'une énorme
mesure,

Vous devez de ce rang vous - mêmes
vous exclure;

Le mieux muni de nous doit être Général;
C'est là pour notre choix le point fonda-
mental:

A notre Ordre aujourd'hui donnons un
nouveau lustre,

Choisissons parmi nous le vit le plus illustre:
Peres, préparez-vous, voici l'instant fatal,

Qu'il faut mettre au grand jour le Sceptre
 monacal;
 De vos roides engins montrez la révère-
 rence,
 Et voyons qui de vous aura la préférence.
 Alors montrant le sien, voici, dit-il,
 mes droits,
 Et le signe assuré de mes fameux exploits;
 Quoiqu'on en ait tranché par un malheur
 funeste,
 Pour être Général, voyez ce qui me reste:
 Révérends, c'est, je pense, un assez bel
 hochet,
 A son aspect, on croit voir un vit de
 mulet.
 Saisi d'un saint transport, un vieillard en
 lunette
 S'approche, & pour le voir fait une hum-
 ble courbette;
 De près il l'examine, & dit, par saint
 François,
 Voilà, je crois, de l'Ordre un des plus
 beaux anchoix.
 Mais d'un air dédaigneux, saisissant la
 parole,
 Pere Tapeux soutient que c'est une hiper-
 bole;
 Prétendant qu'il n'a pas suffisante grosseur,

Défie, à son égard, le plus rude censeur,
Et levant d'une main sa longue robe
brune,

De l'autre il sort un vit propre à faire
fortune.

A peine le peut-on empoigner d'une
main,

Long à proportion, quarré sec & mutin:
Voilà, dit-il, un vit rougissant de colère,
Et non pas ce que vient de nous montrer
le Pere:

Avec cet outil là, je peux, sans me gêner,
Fourbir mes douze coups, dont six sans
déconner.

Le Chapitre sourit, & prend cette bravade
Pour un discours en l'air, pour une gas-
connade;

Mais le Moine piqué de cet affront
nouveau,

Frappe de son outil vingt fois sur le bureau;
Cet effort vigoureux fait trembler le
Chapitre:

L'on admire, l'on rend justice à votre titre;
Vous méritez beaucoup, lui dit le Président,
Pere Tapeux, calmez ce noble empor-
tement,

C'est assez, Révérend, contenez ce ton-
nerre,

Vous avez effrayé tout notre Monastère,
 Votre engin, à son tour, doit être mesuré,
 Et s'il est le plus long, il sera préféré.

Pere Examineur, commencez votre
 ronde,

Que chacun fasse voir sur quel titre il se
 fonde;

Qu'on enregistre tout, la taille & la
 grosseur,

Qu'on fasse mention exacte de longueur,
 Et du tour du Breteur, sur-tout qu'on
 examine

Les cotûilles & les vits jusques à leur
 racine;

Enfin ce que chacun montrera de vi-
 gueur,

Soit dans votre examen produit en sa
 faveur.

L'examen achevé, il faut que l'on opine;
 Mais pour l'élection, nul ne se déter-
 mine.

Le Pere Brise-morte & Pere l'Enfonceur
 Ont leurs engins égaux en longueur, en
 grosseur,

Egalement bandant, ils ont des reins de
 diable,

Les cotûillons sont égaux, enfin tout est
 semblable;

Mais

Mais comment faire un choix, où tout
 paroît égal,

Il faut pourtant que l'un des deux soit
 Général?

Pour nous tirer, dit l'un, de cette in-
 certitude,

Mettons-les tous les deux à quelque
 épreuve rude:

Pour choisir, sans scrupule & sans pré-
 vention,

Faisons venir ici jeune fille & garçon;

Sur l'un & l'autre sexe exerçons leur
 courage,

Nous verrons qui des deux prend mieux
 un pucelage,

Lequel en fouterie est meilleur ouvrier,

En un mot, qui des deux est meilleur
 Cordelier.

Bientôt après ces mots on présente à la Sale

Un jeune Ganimède, une jeune Vestale

Environ de quinze ans, plus belle que
 le jour,

Teint de rose & de lis, ouvrage de
 l'amour.

Chaque Pere, en voyant cette jeune
 filette,

Sent son bide tout prêt à rompre sa
 gourmette.

M

Le Président fait signe au Pere l'Enfonceur
De commencer l'épreuve, & grimper
sur la Sœur.

Si-tôt dit, si-tôt fait, dessus une couchette,
Mise en ces lieux exprès, mon Frocard
vous la jette,

Il la trouffe, & se met en devoir d'obtenir
Des plaisirs que l'amour ne sauroit définir.
Le Pere, avec transport, acheve sa victoire,
Et tirant du conin son vit couvert de
gloire,

Si-tôt il le renfonce, & pour dignes exploits
De l'aveu du Tendron il déchargea six fois,
Six fois sans déconner, & puis levant
sa cotte

Il fait voir au grand jour la plus char-
mante motte;

Une cuisse plus blanche, & le plus beau
conin,

Qui se trouva jamais sous jupe de Nonain.
Le vit du Moine alors montrant sa rou-
ge tête,

S'échappe furieux de la sainte braïette,
Ecumant de luxure, il remonte à l'instant,
Jean chouard cette fois entre plus aisément.
Ce jeune petit con, quoique con de poupée,
Au moine vigoureux laisse une libre
entrée:

Dans ce second assaut, sans plainte &
 sans douleur,
 De l'enfroqué Jean-f. . . . elle remplit
 l'ardeur
 Tant & si bien, qu'enfin ne pouvant
 passer outre,
 Il lui laisse le con tout barboüillé de foutre.
 Le Pere l'Enfonceur, illustre candidat,
 Ainsi fut éprouvé pour le Généralat.
 Le Pere Brise-motte, à son tour, sur
 la scène
 Entre, & dit, qu'il foutra dix coups
 tout d'une haleine:
 Il essuie le con de cette jeune Sœur,
 Et dans trois coups de cul lui cause
 une douleur,
 Qui fait jetter des pleurs à la jeune in-
 nocente:
 Le Moine sans pitié, dans son ardeur
 brûlante,
 La serre entre ses bras, saisi d'un doux
 transport;
 Sentant son vit pressé, comme par un
 ressort,
 Change en tendres soupirs les pleurs
 de sa conquête,
 Et régale ce con d'un si belle fête,
 Que le cul de la None en sauta de fureur:
 M ij

Le paillard darde au fond la benigne li-
queur,

Et suivant sans repos l'amoureux exercice,
Douze coups, tous portans, son vit lui
fut propice.

La douzaine finie, on crut qu'à cette fois
LeMoine borneroit le cours de ses exploits:
On alloit opiner, quand ce nouvel Hercule,
Retournant le Tendron, du premier coup
l'encule,

Sodomise deux coups, & deux fois dé-
chargeant,

Il retire du cul deux fois son vit bandant.

Jusques-là Brise-motte avoit eu l'avantage.

Et le Chapitre alloit lui donner son suffrage;

Le mien n'est pas pour lui, répond
Frere Frapart,

Au choix en question je prétends avoir
part,

Et sur lui remporter une pleine victoire;

Mon vit n'est pas si long, Peres, je veux
le croire,

Mais pour foutre je veux lui damer le pion,

Je vais vous le montrer sur ce jeune garçon.

Il dit, & sur le champ déculotant le Frere,

Aux yeux des Papelards paroît le beau
derrière.

Il pousse vivement son vit sans le mouïller,

Sans effort & sans peine encule l'Ecolier.
 Chacun frappe des mains à ce char-
 mant spectacle,
 Et l'on tient que le coup approche du
 miracle;
 Quand le bougre, charmé de l'applau-
 dissement,
 Leur dit, sans déculer, je foutrois tout
 un an:
 Le saint homme, en effet, de toute la
 journée
 Ne cessa de tenir la mazette enculée.
 Le Président se leve, & recueille les voix,
 Tout est en sa faveur, le Chapitre en fait
 choix :
 Quand un Moine étourdi se saisit de la porte,
 Et dit qu'il ne veut pas qu'aucun Corde-
 lier forte,
 Sans avoir déclaré qu'il faut pour être
 élu,
 Foutre quarante coups, soit en con,
 soit en cul,
 Appellant de leur choix au plus prochain
 Concile,
 Prétendant dy montrer qu'il n'est pas
 moins habile,
 Qu'il offre de montrer sa proposition,
 Mise dans le moment en exécution:

M iij

Il fort, ferme après lui, le Chapitre en
murmure.

Je veux vous foutre tous, dit-il, par
la serrure:

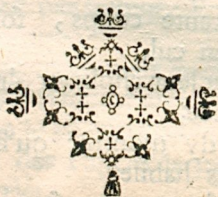
Pied ferme & vit en main, il les prend
au guichet.

Les Moines se voyant surpris au trébuchet,
Délibèrent enfin, & la sainte Assemblée,
Qui se voit au passage à coup sûr enfilée,
Veut bien qu'à ce mutin on présente le cul:
Tout autant qu'il en fort, tout autant de
foutu.

Pas un n'en est exempt, pas même la
vieillesse;

Le bougre encule tous d'une même vitesse,
Chaque Moine convient qu'il n'a rien
vû d'égal,

Et qu'on ne peut choisir un plus grand
Général.



LE DESAGRÉMENT DE LA JOUISSANCE.

Enfin après six mois de peine & de soupirs
 Climène s'est renduë à mes pressans désirs.
 D'un moment tendre & doux j'ai saisi l'avantage ;
 Mais, hélas ! qui l'eût cru ? cette prude sauvage,
 Qui tant & tant de fois a refusé mes vœux,
 A plus foutu de coups que je n'ai de cheveux.
 Son con vaste & son cul font une même fente.
 Mon vit en fut frappé d'horreur & d'épouvante
 Et parcourant au loin cet abîme profond,
 En même-tems foutit & le cul & le con.
 O vous ! qui recherchez l'honneur d'un pucelage,
 Amans, ne jugez pas du con par le visage.
 Les dévotes Beautés qui vont baissant les yeux,
 Sont celles, plus souvent, qui chevauchent le
 mieux ;
 Telle, d'un air bigot, vous affronte & vous dupe
 Qui pour un malheureux vingt fois leve sa jupe,
 Et seignant de prier, en fermant son volet,
 Pour un Godemichi quitte son Chapelet.



M iiii

LE POINT D'AIGUILLE,

C O N T E

Certain Tendron qu'Isabeau l'on nom-
 moit,
 Après quinze ans, ayant son pucelage,
 Cas singulier, dans un Bal se trouvoit:
 Chacun illec de danser faisoit rage,
 Fors Isabeau, la pauvre fille étoit
 Seule en un coin faisant triste figure,
 Les yeux baissés, & tenant sa ceinture
 De ses deux mains que point ne remuoit,
 Si qu'eussiez dit que c'étoit une Idole.
 Un sien ami, que j'appelle Damon,
 Vient l'acoster, lui fait cette leçon;
 Tandis qu'ici l'on rit l'on cabriole,
 Etre ainsi triste, à vous n'est pas fort beau,
 Chacun s'en moque; allons, belle Isabeau,
 Venez danser, souffrez que je vous mene,
 Là votre main Non, ce n'est pas la
 peine,
 Dit Isabeau, Monsieur, laissez ma main,
 Bien grand merci, pourtant ne croyez
 mie
 Que tel refus provienne de dédain;
 De danser j'aurois grande envie:

Mais on m'a dit, que quand je danserois,
 Mon pucelage aussi-tôt je perdrois,
 Qu'il tomberoit devant les gens, eh Dame!
 Maman après me chanteroit sa gamme,
 Bien la connois, elle m'affoleroit:
 Ah! dit Damon, qui sous cappe rioit,
 Je vois que c'est; or qu'à ce point ne tienne
 Que ne preniez votre part du plaisir,
 Dans ce moment tout à votre loisir
 Pourrez danser, sans crainte qu'il advienne
 Ce que si fort me semblez redouter:
 Il faut sans plus à votre pucelage
 Trois points d'aiguille, & vais, sans
 différer,

Si le voulez, vaquer à cet ouvrage;
 Je ne ferois, pour toute autre que vous,
 Besogne telle; or ça dépêchons-nous,
 Puis danserons après tout à notre aise.
 Aussi-tôt dit, notre belle niaise,
 Suit le galant, & tout alla si bien,
 Que de leur fuite on ne soupçonna rien.
 Voilà Damon qui prend en main l'aiguille,
 Vous fait un point, puis un autre; la fille
 De prendre goût & de dire, ah! vraiment,
 Je couds fort mal, à ce que dit Maman,
 Elle me gronde, oh bien! qu'elle m'achete
 Pareille aiguille, elle verra beau jeu:
 Les vend-on cher? cousez encor un peu:

On coud un point, puis Damon fait retraite,
 Belle, dit-il, c'est bien assez cousu
 Pour cette fois, & votre pucelage
 N'a désormais à craindre aucun dommage,
 Venez danser : la friponne eût voulu
 Ne point si-tôt abandonner l'ouvrage,
 Elle allégouit bien des *si*, bien des *mais*,
 Rien que trois points, il ne tiendra jamais,
 Oncque ne fut robe trop bien cousüe;
 Mais le galant s'éloignant à sa vûë,
 Elle rentra dans le Bal à l'instant.
 Quelqu'un la prend pour danser, elle
 danse,

On admira sa noble contenance,
 Son air, ses traits, son teint vif & brillant,
 Le tout étoit l'ouvrage d'un moment.
 Un seul moment d'Isabeau l'imbécille,
 Avoit sù faire Isabeau la gentille:
 Comment cela, demandez-le aux Do-
 cteurs,
 Docteurs en Loix ou bien en Médecine:
 Nenni dà, non, au diable leur doctrine;
 Ce sont Pédans que Dieu fit; c'est ailleurs
 Que trouverez solution certaine,
 De cettui cas, chez Jean le Florentin,
 Chez mon Patron, le gentil la Fontaine,
 Gens, qui d'amour tiennent tout leur
 latin;

Or reprenons notre Conte. La Belle
 Ayant dansé pendant assez long-tems,
 Vint à Damon, je crains fort, lui dit-elle,
 Qu'après maints sauts & maints tremouf-
 femens,

Ce qu'avéz fait ne soit peine perduë;
 Partant allons coudre tout de nouveau
 Mon pucelage, il ne seroit pas beau
 Que tout à coup il tombât à la vûë
 De tout le monde, & pouvant l'em-
 pêcher,

Vous en auriez autant que moi de blâme,
 Venez donc, soit: Damon répond, oh
 Dame!

Plus n'ai de fil, d'un autre couturier
 Pourvoyez-vous: c'est méchanceté pure,
 Dit Isabeau, de fil vous n'avez plus?
 Eh! dites-moi, que sont donc devenus
 Deux pelotons qu'aviez à la ceinture?

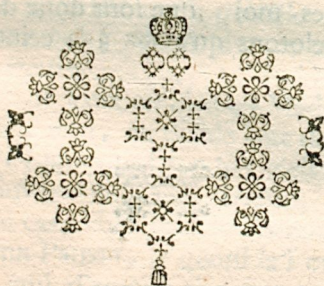


QUATRAIN DU COMTE DE GUICHE

A MR. D'OLONNE.

Comte, jaloux de la Comtesse,
Crois-moi, ne me reproche rien,
Mon fort est moins doux que le
tien;

Je ne fous que ta Femme, & tu fous
ma Maîtresse.



LA
COMTESSE
D'OLONNE
COMÉDIE

DE MR. DE BUSSI RABUTIN.

ACTEURS ET ACTRICES
de la Pièce.

ARGENIE, *la Comtesse d'Olonne.*

BIGDORE, *le Comte de Guiche.*

GELONIDE, *la Comtesse de Fiesque.*

L'ABBÉ, *l'Abbé de Roye.*

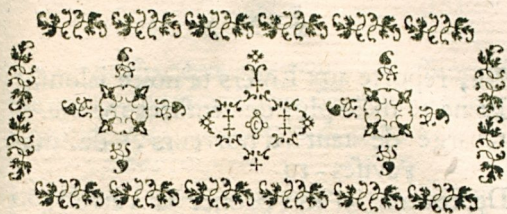
MARCELIN, *Marsillac.*

LIZE, *Femme de Chambre de la Com-
tesse d'Olonne.*

CASTELLOR, *le Duc de Castre.*

MANICAMP, *le Giron du Comte de
Guiche.*

GANDALIN, *le Duc de Candale, &
autres.*



LA COMTESSE D'OLONNE,

COMÉDIE.

Le Théâtre représente, à l'ouverture de la Pièce, la Comtesse d'Olonne couchée sur un lit de repos, sa Femme de Chambre assise dans un fauteuil à côté de son oreiller. La Comtesse s'éveille en sursaut, épouvantée d'un rêve qu'elle vient de faire, & dit sous le nom d'Argenie.

SCÈNE PREMIÈRE.
ARGENIE & LIZE.

ARGENIE, *croyant voir l'ombre du Duc de Candale son premier Amant.*

Fantôme impérieux, qui viens mal à propos

Condamner mes plaisirs & troubler mon repos,

Va, reporte aux Enfers ta noire jalousie
 Et ne te mêle plus de censurer ma vie.
 Chargé de tant d'horreurs, de quoi
 r'avises - tu

De revenir ici me prôner la vertu?
 Ne te souvient-il plus que je suis une
 femme,

De qui le conbrûlant sent la plus vive
 flâme,

Et que de ton vivant, loin de me soulager,
 Cruel, tu débandois à me faire enrager?

Non, je ne te crains plus, tes menaces
 sont vaines,

Par ton heureux trépas la mort brisa
 mes chaînes:

Depuis ce doux moment, prodiguant
 mes faveurs,

J'ai dans mes intérêts réuni tous les cœurs;
 Il faut foutre ou mourir.

L I Z E.

Il faut mourir ou foutre!

Est-ce donc la colére, ou l'amour qui
 vous outre,

Madame, qu'avez-vous?

A R G E N I E.

Ah! Lize, quel réveil!

Et que n'ai-je point vû dans mon triste
 sommeil!

Au

Au sortir du repas me trouvant assoupie,
 Sur ce lit de repos je me suis endormie;
 Lorsque me remplissant & d'horreur &
 d'effroi,

Le jaloux Gandalin a paru devant moi.
 Infame, m'a-t'il dit, d'une voix effroyable,
 Je viens te reprocher ta vie abominable;
 Ingrate, as-tu si-tôt perdu le souvenir
 De l'estime où mon feu pouvoit te main-
 tenir?

Dans le nombre des morts je n'étois pas
 encore,

Quand tu m'associas Marcelin & Big-
 dore,

Crisante, Castellor, l'Avanturier, l'Ab-
 bé,

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être
 nommé.

Que tu m'as fait souffrir! mais mon plus
 grand supplice

Fut de voir quels Amans étoient à ton
 service,

Que sans discrétion & sans cacher ton feu,
 Tu fis de plus en plus à tous venans beau
 jeu.

Va, ton abaissement fait honte à ma
 mémoire,

Ma passion à part, il y va de ma gloire.

N

Les Dieux pour t'accabler de malheurs in-
 finis,
 Vont t'élargir le con & racourcir les vits;
 Les plus jeunes fouteurs auront mille
 foiblesses,
 Toûjours à contre - tems tu leveras les
 fesses,
 Et tes Amans contraints par une dure
 loi,
 Au milieu du coït s'endormiront sur toi.
 Pour un gueux impuissant l'amour te ren-
 dra fole,
 Tes moindres maux seront chaude - pisse
 ou vérole;
 Enfin, Bougresse, enfin pour avoir trop
 foutu,
 Un chancre confondra ton con avec
 ton cul.
 L'ombre à peine eût fini ces mots épou-
 vantables,
 Qu'il disparut.

L I Z E.

O Ciel! quel malheurs effroyables
 Menacent vos beaux jours! & quel af-
 freux tableau!
 N'appréhendez-vous pas de tomber en
 lambeaux?

A R G E N I E.

On ne peut de frayeur être plus agitée.

L I Z E.

Vous êtes dans l'Amour aussi trop em-
portée.

Madame, Gandalin peut bien vous gour-
mander :

Pour vous foutre, il ne faut que vous
le demander.

A R G E N I E.

Que veux-tu, ma Lizon, je n'ai que cer-
te envie,

Et c'est le plus grand bien qu'on goûte
dans la vie.

L I Z E.

Je lis dans votre cœur, je connois vo-
tre goût,

Il n'est aucun plaisir pour vous, si l'on
ne f . . .

Abandonnez-vous donc à votre hu-
meur lubrique,

Et mêlant l'Etranger avec le Domesti-
que,

Le Prince, le Bourgeois & les pre-
miers venus,

Foutez, foutez, Madame, à couillons
rabatrus.

SCÈNE II.

*La Comtesse d'Olonne devient amoureuse du
Comte de Guiche, & consulte la Com-
tesse de Fiesque.*

ARGENIE & GELONIDE.

A R G E N I E.

Vous ne croiriez jamais, aimable Gelo-
nide,

Que pour prendre un Amant je fusse en-
cor timide;

Cependant je balance à recevoir le cœur
D'un garçon de vingt ans, d'un aimable
vainquer,

Qui me dit chaque jour qu'il m'aime &
qu'il m'adore;

Vous le connoissez bien, c'est le char-
mant Bigdore,

Qui véritablement en ressentant vos
coups,

N'a pas eu de sujet de se plaindre de vous.
Le croyez-vous mon fait, est-il hom-
me solide?

Vous m'entendez fort bien, ma chere
Gelonide.

G E L O N I D E.

Madame, à tout ceci, d'honneur je n'entends rien.

A R G E N I E.

Je parlerai plus clair, ce garçon fout-il bien?

G E L O N I D E.

Que dites-vous, Madame, ah l'horrible langage!

A R G E N I E.

Ne le parles-vous plus depuis votre veuvage?

G E L O N I D E.

Moi, je dis, tout au plus, des mots à double sens.

A R G E N I E.

Comment nommez-vous donc un vit en mots décens?

G E L O N I D E.

Si je nommois cela, je dirois une pine.

A R G E N I E.

Ayant le vit au con, vous m'avez bien la mine

De l'y laisser plutôt jusqu'à demain matin,
Que d'oser, pour l'ôter, le toucher de la main.

N iij

Mais quittons ce propos, chacun foute
à sa guise,
Bannissons les façons, parlons avec fran-
chise;
Que me conseillez vous sur ce nouveau
fouteur?

G E L O N I D E.

On ne prend là-dessus avis que de son
cœur :

Pour moi j'ai cru le mien, croyez - en
donc le vôtre,
Il vous conseillera beaucoup mieux que
tout autre.

A R G E N I E.

Le mien sur ce fouteur ne me dit rien
de bon,
Et mille gens m'ont dit qu'il n'aimoit
pas le con;
Au contraire, on m'a dit qu'il est de
la manchette.
Et que faisant semblant de le mettre en
levrette,
Le drôle en vous parlant toujours du
grand chemin,
Comme s'il se trompoit, enfiloit le
voisin
Par inclination, c'est un branleur de
Pique

GELONIDE.

Et qui cherche le con par pure politique.

ARGENIE.

Que dites-vous, Madame, & comment
parlez-vous?

GELONIDE.

On apprend à hurler aux bois avec les
loups.

ARGENIE.

Je suis de votre avis, Madame, je l'ap-
prouve;

Mais je suis la Brebis pour foutre, &
vous la Louve.

SCÈNE III.

*La Comtesse d'Olonne, amoureuse du Comte
de Guiche, l'appelle.*

Parodie du Ciel.

ARGENIE & BIGDORE.

ARGENIE.

A Moi, Comte, deux mots.

BIGDORE.

Parle.

N iiiij

A R G E N I E.

Ore-moi d'un doute;
Connois-tu bien le con?

B I G D O R E.

Oüi.

A R G E N I E.

Parlons bas, écoute:
Sais-tu bien qu'il vaut mieux mille fois
que le cul,
Qu'en tous lieux on t'appelle un Bou-
gre, le fais-tu?

B I G D O R E.

Tels discours sont tenus par Dames mé-
prisées.

A R G E N I E.

Non, non, nous savons bien tes histo-
res passées.

B I G D O R E.

A quatre pas d'ici je t'en éclaircirai.

A R G E N I E.

Jeune présomptueux.

B I G D O R E.

Je suis jeune, il est vrai,
A peine a-je vingt ans; mais aux cotiil-
les bien nées,

La valeur n'attend pas le nombre des
années.

A R G E N I E.

De t'attaquer à moi, qui t'a rendu si
vain,

Toi qu'on ne vît jamais le vit roide à
la main.

B I G D O R E.

Je n'ai, jusqu'à présent, jamais trompé
de Belles,

Et ton con, si tu veux, en fera des
nouvelles.

A R G E N I E.

Sais tu bien qui je suis?

B I G D O R E.

Oùi, tout autre que moi,
Au seul bruit de ton nom pourroit trem-
bler d'effroi:

Mille & mille fouteurs crevés à ton ser-
vice,

Semblent me présager un semblable sup-
plice.

J'attaque en téméraire un con toujours
vainqueur;

Mais j'aurai trop de force, ayant assez
de cœur:

A qui fout Argenie il n'est rien d'im-
possible,

Ton con est vaincu , mains non pas
invincible.

A R G E N I E.

La grandeur qui paroît aux discours
que tu tiens,

Par tes yeux chaque jour se découvroit
aux miens,

Et croyant voir en toi l'honneur de la
jeunesse,

Mon cœur te destinoit en secret sa ten-
dresse;

Il est vrai que le bruit de ton peu de
vigueur

Avoit , non sans raison , ralenti mon
ardeur;

Mais puisqu'il est certain , & qu'enfin
tu m'assûre

Que tout ce qu'on a dit est autant d'im-
posture,

Je viens t'offrir mon con , m'abandon-
ner à toi,

Et me faire un plaisir de recevoir ta foi.



C È N E IV.

*Le Comte de Guiche en veut jouir , il
se trouve impuissant, & veut s'ex-
cuser, en disant.*

B I G D O R E.

Madame, pardonnez à ce triste acci-
dent,
Il vient de trop d'amour.

A R G E N I E.

Ah! ne m'aimez pas tant;
Si votre trop d'amour cause votre im-
puissance,
Honorez-moi, Seigneur, de votre indif-
férence;
Mais puisque le destin vous a fait pour
les culs,
Pourquoi Diable songer à faire des co-
cus?
Apprenez, apprenez enfin à vous con-
noître,
Sortez, ou je vous fais jetter par la
fenêtre.

SCÈNE V.

*Le Comte de Guiche, après avoir raconté
son aventure à Manicamp son Gi-
ton, il lui dit.*

BIGDORE.

Saifi du plus juste dépit,
Je voulois me couper le vit,
Ma résolution fut vaine;
Le cruel auteur de ma peine,
Que la peur avoit tout glacé,
Tout malotru, tout replicé,
Etoit allé chercher son centre,
Et s'éroit sauvé dans mon ventre:
Ne pouvant donc rien faire à ce bou-
gre de vit,
Voilà ce qu'à peu près ma colére lui dit:
Toi, qui fais le vaillant quand tu ne vois
personne,
Et sur la foi duquel est fou qui s'aban-
donne,
Infame traître, à qui je peux donner
le nom
D'une partie honteuse, avec juste raison,
Toi, qui ne pris jamais les gens que
par derrière,

Et par qui je ressemble au Maréchal
mon pere,
Dis - moi pourquoi la peur t'a si fort
racourci,
Que t'ai - je fait, ingrat, pour me trai-
ter ainsi?
Mais le lâche, l'œil morne & la tête baif-
fée,
Sembloit se conformer à ma triste pensée,
C'étoit du tems perdu que lui rien re-
procher,
Il étoit à ma voix aussi sourd qu'un rocher.

S C È N E VI.

*Le Comte de Guiche retourne à la Com-
tessè d'Olonne, & s'en aquite à son
honneur, elle lui dit.*

A R G E N I E.

Je reconnois, Seigneur, que j'étois dans
l'abus;
Or, qu'aimez-vous le mieux, ou des
cons ou des culs?
A présent vous avez de rous deux con-
noissance.

BIGDORE.

Je fais des cons aux culs beaucoup de
différence,
Et si, jusqu'à présent, j'ai mieux aimé
les culs,
Reine, c'est que les cons ne m'étoient
pas connus.
Si faut-il convenir qu'on n'en peut voir
un autre
Plus haut, ni plus brûlant, plus char-
mant que le vôtre,
N'est-il pas vrai, mon cœur?

ARGENIE.

Je crois, sans vanité,
Qu'il n'en est pas beaucoup de cette
qualité;
Les enfans n'en ont pas fort ouvert le
passage,
Et tout le monde y trouve un air de
pucelage.



ODE
A P R I A P E,

Par. Mr. Piron

Foutre des neuf Graces du Pinde,
Foutre de l'Amant de Daphné,
Dont le flasque vit ne se guinde
Qu'à force d'être patiné.
C'est toi que j'invoque à mon aide,
Toi, qui dans les cons d'un vit roide
Lance le foutre à gros bouillons;
Priape, soutiens mon haleine,
Et pour un moment dans ma veine
Porte le feu de tes couillons.

* * *

Que tout bande, que tout s'embrase,
Accourez Putains & Ribauds.
Que vois-je! où suis-je! ô douce extase!
Les Cieux n'ont point d'objets si beaux:
Des couilles en blocs arrondies,
Des cuisses fermes & bondies.

Des bataillons de vits bandés,
Des culs ronds sans poil & sans crotes,
Des cons, des tetons & des mottes,
D'un torrent de foutre inondés.

* * *

Restez, adorables Images,
Restez à jamais sous mes yeux ;
Soyez l'objet de mes hommages,
Mes Législateurs & mes Dieux.
Qu'à Priape on élève un Temple,
Où jour & nuit l'on vous contemple,
Au gré des vigoureux fouteurs :
Le fourre y servira d'offrande,
Les poils & coüilles de guirlande,
Les vits de Sacrificateurs.

* * *

Aigle, Baleine, Dromadaire,
Insecte, Animal, Homme, tout
Dans les Cieux, sous les eaux, sur la
terre,
Tout nous annonce que l'on fout.
Le foutre tombe comme grêle,
Raisonnable ou non, tout s'en mêle ;
Le con met tous les vits en rut,

Le

Le con du bonheur est la voie,
 Dans le con gît toute la joie,
 Mais hors du con point de salut.

* * *

Que l'or , que l'honneur vous cha-
 toïlle,

Sots avarés , vains conquérans,
 Vivent les plaisirs de la coïlle,
 Et foutre des biens & des rangs.
 Achille aux rives du Scamandre
 Pille , détruit mer tout en cendre;
 Ce n'est que feu , que sang , qu'horreur;
 Un con paroît , passe-t'il outre?
 Non , je vois bander mon Jean-foutre,
 Ce Héros n'est plus qu'un fouteur.

* * *

Quoique plus gueux qu'un rat d'Eglise,
 Pourvû que mes coïillons soyent chauds,
 Et que le poil de mon cul frise,
 Je me fous du reste en repos.
 Grands de la terre , l'on se trompe,
 Si l'on croit que de votre pompe
 Jamais je puisse être jaloux;
 Faites grand bruit , vivez au large,

O

Quand j'enconne & que je décharge,
Ai-je moins de plaisir que vous?

* * *

De fouteurs la fable fourmille.
Le Soleil fout Leucothoé,
Cynire fout sa propre Fille,
Un Taureau fout Paliphaé,
Pygmalion fout sa Statuë,
Le brave Ixion fout la Nuë,
On ne voit que foutre couler;
Le beau Narcisse pâle & blême,
Brûlant de se fourre lui-même,
Meurt en tâchant de s'enculer.

* * *

Socrates, direz-vous, ce Sage,
Dont on vante l'esprit divin,
A vomi peste & a fait rage
Contre le sexe féminin;
Et pour cela le bon Apôtre
N'en a pas moins foutu qu'un autre.
Interpretons mieux ses leçons:
Contre le sexe il persuade,
Mais sans le cul d'Alcibiade,
Il n'eût pas tant médit des cons.

Mais voyons ce brave Cynique,
 Qu'un Bougre a mis au rang des chiens,
 Se branler gravement la pique,
 A la barbe des Athéniens.
 Rien ne l'émeut, rien ne l'étonne,
 L'éclair brille, Jupiter donne,
 Son vit n'en est point démonté;
 Contre le Ciel sa tête altière,
 Au bout d'une courte carrière,
 Décharge avec tranquillité.

* * *

Cependant Jupin dans l'Olympe,
 Perce des culs, bourre des cons;
 Neptune au fond des eaux y grimpe,
 Nymphes, Sirènes & Tritons.
 L'ardent fouteur de Proserpine
 Semble dans sa cotuille divine
 Avoir tout le feu des Enfers.
 Ami, jouïons les mêmes farces,
 Foutons tant que le con des Garces
 Nous foute enfin l'ame à l'envers.

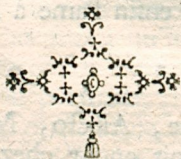
* * *

Tysiphone, Alecto, Mégère,
 Si l'on foutoit encor chez vous,
 O ij

Vous, Parques, Caron & Cerbère,
 De mon vit vous tâteriez tous.
 Mais puisque par un sort barbare,
 On ne bande plus au Tartare,
 Je veux y descendre en foutant:
 Là, mon plus grand tourment, fans
 doute,
 Sera de voir que Pluton foute,
 Et de n'en pouvoir faire autant.

* * *

Redouble donc tes infortunes,
 Foutu sort, fort plein de rigueur,
 Ce n'est qu'à des ames communes
 A qui tu peux foutre malheur;
 Mais la mienne que rien n'allarme,
 Plus ferme que le vit d'un Carme,
 Rit des maux présens & passés.
 Qu'on me méprise & me déteste,
 Que m'importe; mon vit me reste,
 Je bande, je fous, c'est assez.



COUPLET

Sur l'Air: *Quel caprice, quelle injustice, &c.*

Qu'on me baise,
Plut chaud que braise,
Mon con, Nicaise,
Se présente à toi:
Qu'on me baise,
Point de foutaise,
Viens, bande à l'ai'e,
Vite niets-le moi.
Avance donc, foutu colin,
Quoi, tu n'es pas encore en train?
Et dans ma main,
Qu'à te branler je lasse en vain,
Ton vit plus froid que glace
Reste molasse,
Il foutimasse,
Quel bougre d'engin!
Mais il dresse,
Par mon adresse
Le charme cesse,
Qu'il est gros & long!
Que sa flamme
Brûle mon ame.
Ah! je me pâme;
Que le foutre est bon!



O ii)

ÉTIMOLOGIE
DE L'AZE-TE-FOUTE.
C O N T E.

Un jour de Foire dans Châlons,
Colas s'en alloit à la Ville,
Monté sur le roi des ânon,
Animal soumis & docile
Contre l'usage des grifons.
N'étant qu'au milieu de sa route,
Il fit rencontre de Catin
Lasse, suant à grosse goutte,
Et faisant à pied le chemin.
La belle voyant son Voisin,
Qui s'en alloit le vent en poupe,
Le conjura par saint Martin,
De la laisser monter en croupe.
Un cœur aussi dur qu'un rocher
Se fût attendri pour la Belle;
Elle étoit fraîche, encor pucelle,
Et sa main pouvoit s'acrocher
Parfois au pommeau de la selle.
Mais ces menus dons des Amans,
Que nous autres, honnêtes gens,

Avons bâtifé *Petite Oie*,
 Sont nommés par certains manans,
 Viande creuse & fausse monnoie:
 De ces manans étoit Colas,
 Aussi n'en faisoit-il grand cas.
 Depuis long-tems de la Donzelle
 Il avoit pris ville & fauxbourgs,
 Mais elle défendoit toujours
 Avec vigueur la citadelle.
 Le Gars en plus de vingt assauts
 Fut repoussé sur la verdure,
 Non sans force coups de fuseaux,
 Sans mainte & mainte égratignure,
 Colas en avoit le cœur gros;
 Aussi tout sec piquant sa bête,
 Néant, dit-il, à la requête:
 Catin le flate tendrement,
 Le manant touffe fièrement;
 Si l'une presse, l'autre chante;
 Que faire en telle extrémité?
 Catin n'avoit point d'Atalante
 Les pieds, ni la légèreté:
 Puis c'étoit au cœur de l'Été,
 Peut-être dans la canicule;
 Colas gardoit son quant-à-moi,
 Nécessité n'a point de loi.
 Enfin la Belle capitule:
 Arrêté fut qu'à chaque per,

O iiiij

Que feroit messire baudet,
 Maître Colas & la Bergère
 Feroient un tour sur la fougère;
 Le tout pour le soulagement
 Et le repos de la monture;
 Que toutefois griffe, ni dent,
 Façon aucune, aucun murmure
 Ne feroient admis nullement,
 Sinon à pied & promptement.
 Le Traité fait, la Belle monte;
 Le drôle aussi-rôt du talon
 Frappe le flanc de son grison;
 Maître baudet pete & sans honte,
 Il savoit par cœur sa leçon.
 A cette espèce d'exercice
 Jadis l'avoit dressé Colas,
 Pour certaine Dame Thomas.
 Martin ayant fait son office,
 Colas descend, point de quartier;
 Elle eût beau cent fois le prier,
 Il l'emporte, il suë, il travaille,
 Et d'une sanglante bataille
 Revint tout couvert de laurier.
 Tous deux remontent : la Fillette
 Rajuste & mouchoir & cornette.
 Bientôt après le Villageois
 Tournant vers elle le minois,
 Fut surpris de la voir plus belle;

C'étoit l'effet d'un incarnat
 Qu'elle avoit aquis au combat.
 Tout aussi-tôt ardeur nouvelle,
 Coups dans les flancs & nouveau son,
 Pour descendre moins de façon.
 A la troisième pétarade
 Catin vous fait une gambade,
 Tire Colas par ses habits,
 Lui montrant un prochain raillis.
 Ce bois lui donna l'estrapade,
 Il en revint pâle & défait,
 Et jurant contre le baudet.
 Il n'étoit au but: la Filette
 Avoit découvert son secret:
 Elle talonne, l'ànon pete;
 Lors, dit Catin, n'entends tu pas?
 Quoi répond l'autre? l'Aze... écoute:
 Si l'Aze pete, dit Colas,
 Palsangué que l'Aze-te-foute.



LA POUCE.

C O N T E.

Le hazard feul, fans l'aide du génie.
Est quelquefois pere d'inventions,
Tel est vanté pour fes productions,
Qui n'y penfa, peut-être, de fa vie:
C'est ce qu'on voit tous les jours en
chimie.

Nature tient tous fes trésors ouverts
Aux ignorans auffi-bien qu'aux experts;
Le tout dépend d'en faire la rencontre;
Sans la chercher fouvent elle fe montre.
Nous le voyons par l'exemple d'Agnes,
Qui n'étoit fille à découverte aucune;
Mais qui pourtant un matin en fit une
Que cent Nonains vanteront à jamais.
Voici le fait. Suivante d'une Dame
Etoit Agnes, farouche elle avoit l'ame,
Non par vertu, mais par tempérament,
Ainsi qu'on voit qu'il arrive à la femme,
Lorsque le Ciel la traite durement.
La jeune Agnes passoit pour fille fage,
Elle étoit belle, & n'avoir que quinze
ans.

Auprès d'Agnes Laquais du voisinage
Ne rencontroient que griffes & que
dents;

Jeunes Marquis visitoient la Maîtresse
Pour voir Agnes; mais sans distinction,
Agnes pour tous implacable, tigresse
Egard n'avoit à la condition.

Amour, pour faire à son cœur quelques
brèches,

Avoit contr'elle épuisé maintes flèches
Sans nul effet: elle portoit un cœur
Bien cuirassé; si que dans sa fureur
Amour jura de venger cet outrage;
Mais ce courroux tomba sur son auteur,
Agnès tourna tout à son avantage.

Dans la saison de l'aimable Printems,
Un jour, dit-on, de Dimanche ou de
Fête,

Du tendre émail, dont Flore orne les
champs,

La jeune Agnes avoit paré sa tête.
Entre deux monts, formant un sein delis,
Etoit placée une rose naissante,
Qui relevoit leur blancheur ravissante,
Et recevoit un nouveau coloris.

Dans un corsét sa taille prisonnière
Pouvoit tenir, sans peine, entre dix
doigts.

Sous un jupon d'une étoffe légère
 Un bas de lin paroïssoit quelquefois,
 Tiré si bien & si blanc à la vûë,
 Qu'on auroit crû voir une jambe nuë;
 Bref dans l'enclos d'un foulier fait au
 tour,

Son petit pied inspiroit de l'amour.
 L'Enfant ailé, plus espiègle qu'un Pa-
 ge,

Comme j'ai dit, lui gardoit une dent.
 Voici le tems, dit-il, ça, faisons rage,
 Et dérangeons tout ce vain étalage
 Chez cet objet qui m'est indifférent.
 Aussi-tôt dit, il change de nature,
 Puce devient; d'abord lui saute au cou,
 Au front, au sein, à la main, fait le
 fou,

Laisant par-tout une vive piquûre.
 Notre Beauté, sensible à cet assaut,
 Cherche la Puce, en veut faire justice;
 Mais Cupidon esquivé par un saut,
 Et doucement sous son corset se glisse,
 Y fait carnage & n'en veut déloger.
 Fillertes sont bons morceaux à gruger,
 L'Amour en fait souvent son ordinaire:
 Si comme lui je savois me venger,
 De par saint Jean je ferois bonne chère.
 Agnes en feu déchire son corset,

Le jette au loin, arrache sa chemise,
Et montre au jour deux montagnes de
lait,

Où sur chacune une fraise est assise.
Elle visite & regarde en tous lieux
Où s'est caché l'ennemi qui l'assiège;
Mais il étoit déjà loin de ses yeux,
Et lui mordoit une cuisse de neige.
Ce dernier coup accroît ses déplaîsirs;
Elle défait sa jupe toute émûe:
Au même instant mille amoureux zé-
phirs

Vont caresser ce qui s'offre à leur vûë,
Et combattant en foule à ses côtés,
Pour une heureuse & douce préférence,
Sauvent l'Amour d'une prompte ven-
geance

Qui l'attendoit au sein des voluptés.
A la faveur d'un saut, d'une gambade
Le petit Dieu soutient sa mascarade;
Aux barres jouë & sans cesse fend l'air;
Il vint s'offrir de lui-même à la Belle,
Puis il échape aussi prompt qu'un éclair,
Et fait cent tours d'un vrai Polichinelle.
Pendant ce jeu, vers un jeune taillis,
L'Amour lorgnoit un portail de rubis,
Fief en tous lieux relevant de Cythère,
Mais que la Belle, injuste & téméraire,

Avec chaleur disputoit à Cypris.
 Plus mille fois que la nature humaine,
 Les immortels sont jaloux de leurs
 droits;

Puis il étoit question d'un domaine
 A faire seul l'ambition des Rois.
 Dans son enceinte, aux allarmes fermée,
 Regnoient en paix les délices des sens:
 Il y couloit une source enflammée
 De pamoisons & de ravissmens.
 Contre tels Forts besoin est de courage,
 L'Amour en a bonne provision:
 Il fait l'attaque, il force le passage,
 Et prend d'assaut ce charmant appanage,
 Malgré l'effort de la rébellion.

Calmez, Agnes, ce courroux qu'on
 voit naître,
 Ne craignez rien pour ce charmant sé-
 jour;

Si le premier l'Amour s'en rend le maître,
 C'est un tribut qui n'est dû qu'à l'Amour.
 Vaines raisons; on court à la vengeance;
 Un doigt de rose, à cet effet armé,
 Tient, lui tout seul, l'ennemi renfermé,
 Et le pressant, l'attaque à toute ou-
 trance;

Cupidon fuit par un étroit sentier;
 On le poursuit, l'attaque est redoublée;

Le doigt vengeur met l'allarme au quartier,

Et la demeure en est toute troublée.

Les citoyens de ce séjour heureux,

Les deux plaisirs, les charmantes yvresses,

Jusques alors oisifs & languoureux,

Par ce combat sortent de leurs moelles;

Chacun d'un vol badin & caressant,

S'empresse autour de son aimable mere,

Répand sur elle un charme ravissant,

Lui fait bientôt oublier sa colere.

Ce doigt vengeur, au meurtre destiné,

Fait sous ses coups naître mille délices;

L'Amour lui-même en est tout étonné,

Et se repent déjà de ses malices;

Il craint de voir son trône abandonné,

Et ses autels privés de sacrifices.

De son Palais enfin la volupté

Sur l'œil d'Agnes pousse une sombre nuë,

Elle se pâme, elle tombe éperdue:

L'Amour s'échape & court épouvanté

Remplir Vénus d'une allarme imprévue.

De son extase à peine revenuë,

L'aimable enfant recommença ce jeu;

Elle y prit goût, & par elle dans peu

Dans l'Univers la science en fut suë;

Mais nuit & jour chez le peuple No-
 nain,
 Il fut en vogue, où cette heureuse hi-
 stoire
 Fut aussi-tôt écrite sur l'airain,
 Pour en garder à jamais la mémoire,

JOUISSANCE.

L'Amoureux oiseau du matin
 Chantoit sa première victoire,
 Quand l'Amour m'éveillant soudain,
 Offre Doris à ma mémoire.
 Au réveil de l'astre du jour,
 Entre mes bras, sensible & tendre,
 La jeune Doris devoit rendre
 Son premier hommage à l'Amour.
 Déjà chez moi pour cette fête
 Sont tous les enfans de Cypris:
 Les uns pour couronner sa tête
 Préparent des mirthes fleuris;
 Ceux-ci des campagnes de Flore
 Portent un butin précieux,
 De ses dons qui viennent d'éclorre
 Font un autel délicieux;
 D'autres de leurs ailes légères

Provo-

Provoquent les tendres zéphirs;
 Plusieurs attendent le mystère,
 Folâtrant avec les plaisirs.
 J'animois leur troupe riante,
 Quand soudain j'entends un bruit sourd;
 J'ouvre & je vois Doris tremblante,
 A pas lents qui suivoit l'Amour.
 Ses yeux se troublent à ma vûë,
 Sur son front monte la pudeur,
 Et l'innocente retenue
 Combat encore dans son cœur.
 Sur sa main délicate & tendre
 Je me colle amoureuxment;
 Elle me fuit sans se défendre
 Dans mon heureux appartement.
 L'air de Paphos qu'on y respire
 Excite, enflamme nos desirs:
 Doris se trouble, je soupire,
 Aussi-tôt volent les plaisirs.
 Après mille baisers de flamme
 Pris sur sa bouche & sur ses yeux,
 Je romps un corset envieux,
 Et sur sa gorge je me pâme.
 Quels furent vos tendres transports,
 Zéphirs? Vos riantes haleines
 Jamais sur l'émail de nos plaines
 N'ont caressé tant de trésors.
 Cependant le Dieu qui préside

A ces mystères révévés,
 D'une fureur sainte & rapide,
 Agite mes sens égarés.
 Rempli du Dieu qui me transporte,
 J'embrasse Doris & la porte
 Sur l'autel sacré de l'Amour,
 Autel simple, mais plein de charmes,
 Où le sang coule sans allarmes,
 Où tout mortel reçoit le jour,
 O! toi, dont la flamme m'anime,
 Dieu d'Amatonte, dis-je alors,
 Tu vois à tes pieds ta victime,
 Rends-la docile à mes efforts!
 A ces mots la Cour de Cythère
 Forme un long applaudissement ;
 J'acheve un pénible mystère,
 Et Doris se plaint tendrement.

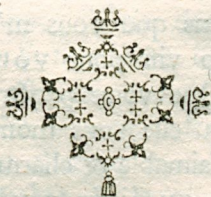


V E R S

A MADAME DE ***.

Sur un Passage de Pope.

Pope l'Anglois, ce Sage si vanté,
 Dans sa Morale au Parnasse embélie,
 Dit que les biens, les seuls biens de la vie,
 Sont le repos, l'aisance & la santé.
 Il s'est trompé. Quoi ! dans l'heureux
 partage
 Des dons du Ciel faits à l'humain fé-
 jour,
 Ce triste Anglois n'a pas compté l'amour ?
 Qu'il est à plaindre ! il n'est heureux,
 ni sage.



L E T T R E

De Mademoiselle à Monsieur

C her ami , j'ai reçu votre très - petite Lettre; mais toute petite qu'elle est, elle m'a occupée toute la nuit & m'a occasionné un volume de réflexions plus tendres les unes que les autres, & plus difficiles encore à vous exprimer. Que ne puis-je les tirer assez au clair pour en remplir cette lettre! que vous seriez content de moi! je vous désirerois de croire encore que votre amour l'emporte sur le mien. Les sentimens que vous m'avez inspirés sont trop vifs pour vous les bien peindre. Que votre pénétration m'interprète, qu'elle vous montre tel que vous êtes, aimable & charmant & avec toutes les qualités capables d'inspirer le plus tendre attachement, qu'elle vous voie par mes yeux . . .

J'ai un cœur, mon plus cher, & un cœur qui vous est tendrement attaché. Quelque vive que soit votre pénétration, quelque effor qu'elle prenne, elle ne l'interprétera jamais comme il faut. Hélas! je souffre plus que vous de ne pouvoir pas à loisir vous donner les preuves les plus sensibles de mon amour. Que cet aveu mette le sceau à nos tendres sentimens, en attendant le moment heureux de le couronner.

Il me semble, mon cher petit cœur, que je ne te dis que des mots & que je t'exprime bien mal à quel point je t'aime. Viens donc lire dans mes yeux l'assurance de ton bonheur, s'il est vrai que tu le fasses de ma conquête; viens, tout ce que j'ai de plus cher au monde, viens, le plus aimable & le plus aimé des hommes.

R É P O N S E

Je n'ai pas lû ta lettre, mon plus cher cœur, je l'ai dévorée, & cela cent fois depuis que je l'ai. Tu n'as rien laissé à ma pénétration Eh! que pourrois-je suppléer aux tendres aveux que tu me fais? Qu'ils se sont insinués aisément dans mon ame! Ah! quelle volupté ils y ont répandue! J'ai presque eû la présomption de penser que j'étois aimé de vous autant que je vous aime: pardonne, ma bonne amie; la différence de toi à moi, que j'ai senti à l'instant, a corrigé ma présomption: il n'appartient qu'à toi d'être aimée sans bornes, & voilà comme je t'aime. A chaque lecture que j'ai faite de ta lettre charmante, je n'ai existé que dans une partie où tout moi-même s'est concentré. Dieux! quel essor mon imagination prenoit dans ces heureux momens! elle

anéantissoit l'humanité, te réservoit seule, franchissoit tous les obstacles, voloit vers toi; je me précipitois dans tes bras Là, nos lèvres collées ensemble laissoient à peine de tems en tems un libre passage à nos langues amoureuses qui cherchoient à s'unir. Combien de fois tes jouës appétissantes, tes yeux touchans, ton front noble, ouvert, le trône des graces, furent-ils couverts de mes baisers brûlans? Ils le feroient encore; mais combien d'autres beautés plus faites pour l'Amour, quoique moins parlantes, demandoient mon hommage! C'étoit alors que, pressé par les plus vives ardeurs, je te prenois, avec transport, dans mes bras & te portois sur l'autel où je voulois consommer le sacrifice. Là, d'une main, secondée par l'Amour & par l'Amour le plus puissant, je te dépoüillois de tout ce qui n'étoit point toi-même: le voile dispa-roissoit Quel plus beau specta-

P iiij

cle! oh! que tes yeux brillans l'em-
 bélissoient! je restois immobile; ma
 vûë dévoroit toutes tes beautés à la
 fois, sans pouvoir se fixer sur aucune;
 j'admirois surprise de mon exta-
 se, tu me rappellois tendrement à moi,
 tu m'invitois à être heureux; tes yeux
 alors rencontroient les miens, ils leur
 parloient un langage si touchant
 Je sortois de mon ravissement, je n'ô-
 tois pas, j'arrachois mes vêtemens su-
 perflus, je fondois sur toi . . . ta gor-
 ge, ton sein, le parterre limité par
 le centre de la volupté, le centre de
 la volupté, les colonnes qu'il couron-
 ne, tout étoit en proie à mon amour
 & l'objet de mes plus tendres caresses.
 Mes mouvemens précipités change-
 oient ta situation; toutes ces bautés dis-
 paroissoient pour faire place à d'autres
 aussi dignes de mon culte; je le fé-
 tois avec un égal transport. Que tu
 te prètois amoureusement à toutes
 les attitudes que ma volupté deman-

doit de toi ! tes appas les plus cachés n'échapoient point à mes regards lascifs ; eh ! comment y eussent-ils échapés ? Tu me les indiquois , tu m'invitois à les découvrir , tu les offrois toi-même à mes regards & à mes baisers. Quand , pressé par les dernières fureurs de l'Amour , je les quittois pour m'unir à toi , tu m'y rappellois ; j'y retournois ; mes feux y prenoient encore un nouveau degré de vivacité : le remède pressoit , j'y courois. Attends , mon plus cher , me disois-tu , attends , changeons de personnage , ou plutôt apprends de moi à goûter , comme il faut , les avant-coureurs délectables d'un plaisir qui ne les égale point ; j'obéissais. Ah ! que tes caresses dévorantes ajoûtoient à ma flamme que je croyois à son terme ! Laisse-moi , te disois-je , je brûle , je n'en puis plus , souffre La violence de mes feux me donnoit des forces , je te remettois dans ta première posture , je

faïffois le scepte de l'Amour, je le guidois vers son centre, les efforts impétueux qu'il faisoit pour s'y plonger t'arracheroient des soupirs & des cris; tu me tenois cependant serré entre tes bras, tes jambes croisées sur moi; tes soupirs changeoient de ton, ma bouche les étouffoit la plupart, je la collois plus vivement sur la tienne, je te pressois avec plus de transport, tu me rendois coup pour coup, secousse pour secousse, tu pâmois, je ressentois dans toutes les parties de mon corps un plaisir, une volupté, un torrent de délices

A! . . . ah! . . . oh! . . mon plus cher cœur, viens . . . accours . . . Oüi, ma plus tendre amie, l'idée seule d'un plaisir que mon imagination m'a fait goûter cent fois, vient de m'en procurer un nouveau. Que fera ce, quand je le goûterai en réalité!

EPITRE à ATHENAIS.

Vous dont la main sage & severe,
 A, par un Effort genereux,
 Arraché de l'Erreur le Bandeau specieux,
 Et sçu briser les liens odieux
 Qu'elle fait adorer au stupide vulgaire;
 Athenais, vous que la Verité
 De ses secrets a pris le soin d'instruire;
 Et sortant devant vous de son obscurité,
 A vos yeux, à l'instant, avez vû se de-
 truire
 Les Prejugez trompeurs qui viennent
 nous seduire
 Dans ce sentier peu frequenté,
 Prennant la sagesse pour guide.
 Heureux qui, comme vous, d'une cour-
 se rapide,
 Peut voler vers ce vrai, ce vrai tant
 souhaité,
 Et rassurant sa demarche timide,
 Dans ce sentier negligé des Humains,
 Fixer ses pas trop longtems incertains.
 Mais, les Tenebres reverées,
 De l'ignorance & de l'Erreur,
 De la Credulité le Charme seducteur,

Ont fait prendre aux Mortels ces traces
égarées.

Cependant en naissant l'homme porte
en son cœur,

De la Raison les semences sacrées:
D'Elle depend son unique bonheur,
Mais loin de cultiver cette Plante divine,
Les funestes impressions
De cent fausses Opinions,
L'étoufferent bientôt jusques dans la Ra-
cine.

A la clarté du jour à peine ouvrant
les yeux,

L'homme commence ici bas sa carrière,
Qu'on le livre au joug rigoureux
Des Prejugez & de l'Erreur altière:
Tyrans cruels, Tyrans imperieux,
Dont il s'est fait lui même esclave vo-
lontaire

Nature cette tendre Mere
Lui donna, pour le rendre heureux.
Des Passions à satisfaire,
Mais aveugle artisan de son sort rigou-
reux,

L'homme mit follement sa gloire à les
abatre,

Et forgea, trop industrieux,
Des Prejugez pour les combattre.

Pour les plaisirs l'homme sans doute est
né,

Enfant chéri de la Nature,
Le sein de cette Mere est une source pure,
Des douceurs dont partout il est envi-
ronné

Sur l'univers entier que l'on jette la vuë,
Tous nos sens sont flattez des charmes
les plus doux:

Où trouver un Endroit dans sa vaste
étenduë,

Qui ne soit point marqué par ses bon-
tez pour nous.

Dans les Biens que la Terre enfante
Connoissons cette verité,
Son immense fécondité,
De nos Devoirs est la Leçon vivante.
Inepuisable en sa fertilité,

Voyons de toutes parts; prodigue en
ses largesses,

Nature à pleines mains repandre ses
Richesses,

Et sous ces noms par nous même in-
ventez

Faire naître & mûrir les Biens qu'elle
nous donne.

Les Présens de Cérés, de Bacchus, de
Pomone,

Sont des Présens de ses bontez.
 Dans nos Champs elle se pare
 Pour un tems des Epis croissans ;
 Et puis elle abandonne au Laboureur avare
 De ses Guerrets les Tresors jaunissans.
 Ici toujours plus favorable
 De nos délicieux côteaux,
 Elle fait couler à longs flots
 Cette Liqueur adorable,
 Dont l'enchantement aimable
 Sait au milieu des tranquiles festins,
 Faire nâître la joye & mourir les cha-
 grins.
 Dans ce Païs, l'arbre fertile
 Dont les Ramaux, honneur des nos
 Vergers,
 Courbent sous le poids utile
 Des fruits dont ils sont chargez,
 Semble nous annoncer par une voix tou-
 chante,
 Approchez, O mortels ! venez en ces
 beaux lieux,
 C'est pour vous que sont faits mes fruits
 délicieux :
 Cueillez, savourez en la douceur inno-
 cente ;
 Et benissez l'Auteur de ces Dons pre-
 cieux,

Ce n'est qu'à vous qu'il les presente.
Ces Richesses en sont ni pour Lui ni
pour moi,

Usez en, livrez vous à cette douce Loi;
Et rendez grace à sa main bienfaisante.
Nous entendons partout la même voix,
Tout ici bas au plaisir nous excite:

A jouir tout nous invite,
Les yeux sont ébloüis du vif email des
fleurs

Que Zephir dans nos champs au Matin
fait éclore,

Et qu'il fait embellir de plus belles cou-
leurs,

Pour en faire hommage à Flore.

Ici les doux oiseaux volant sur les Buif-
fons,

Gazouillent, à l'envi, mille & mille
Chançons:

Ce clair Ruisseau qui fuit dans la Prairie,
Et fait sans s'arrêter mille cercles divers,
Melant son doux murmure à leur tendre
harmonie,

Forme les plus charmants Concerts.
Partout brille l'éclat de sa Magnificence,
Chaque saison encor vous offre sa beauté,
Afin que vous goutiez, dans cette diffe-
rence,

Les agrémens de l'abondance
 Et ceux de la Variété.
 La Nature ainsi donc ne cherchant qu'à
 nous plaire,
 Prodigue ses Tresors ouverts de tous cotez;
 Et par tout nos sens enchantez
 Trouvent de quoi se satisfaire.
 Rien n'échape à ses tendres soins,
 Et ses bontez toujours propices,
 Nous font trouver des Delices
 Où nous cherchions nos Besoins.
 Nos actions indispensables
 Sont pleines de mille Agrémens:
 Necessaires en même tems,
 Elles sont toutes agréables;
 Et pour combler nôtre Felicité,
 Nos besoins sont inseparables
 Des attraits de la volupté.
 Mais que nous ont servi ces Dons in-
 estimables?
 Helas! les Mortels insensé
 Sont de l'aveuglement devenus les Vic-
 times
 Aux Biens qui les cherchoient ils se
 sont refusez,
 Dans des plaisirs si purs, ils ont placé
 des Crimes;
 Esclaves rampans & honteux;

De

De Fanatisme & d'ignorance.
 Ils ont interdit à leurs vœux
 Les doux Plaisirs , Enfans de l'innocence,
 Qui s'offrit partout devant eux.
 Mais regardez quelle est votre imprudence;
 Et rougissez, o Mortels trop soumis!
 Quoi! ce n'est que pour votre perte,
 Que ces biens ont été produits?
 Des fleurs le vif éclat & la douceur des fruits,
 Tous les Tresors dont la terre est couverte,
 Étalent à vos yeux leurs perfides faveurs,
 Pour verser sûrement le Poison dans vos cœurs?
 Quoi ces vifs sentimens dont nôtre ame est emüe,
 A l'aspect de la Beauté,
 Ces charmes attrayans qu'elle offre à notre vue,
 Ou son melez les traits de la Divinité,
 Ces agitations aimables,
 Ces Desirs, cet Transports quelle fait naître en nous,
 Sont-ils des mouvemens qui nous rendent coupables?

Q

Ne brille t'elle hélas ! des attraits les
plus doux,

Qu'afin de nous porter des coups,
Aussi cruels qu'inevitables ?

O vous, Etre supreme, auteur, de tous
les Biens

Dont vous offrez la jouïſſance,
Si ces riches Prefens , Ouvrage de vos
mains,

Sont des pieges tendus contre nôtre in-
nocence,

Retirez, retirez vos Bienfaits inhumains ;
Sauvez nous par pitié des Perils trop
certains

D'une ſi funeſte abondance :

Mais loin de nous de pareils ſentimens,
Etouffons ces injuſtes craintes ;

Et ne portons pas nos Plaintes

A qui ne nous devons que des remer-
cimens.

Jouïſſons, jouïſſons avec reconnoiſſance,
Des Bienfaits infinis de ſa magnificence ;

Mais Ennemis de leurs propre bonheur,
Les Hommes ont de la Nature

Etouffé la voix ſainte & pure,

Qui parloit ſans ceſſe à leur cœur,

Pour ſe ſoumettre à des Loix chimeriques,

A des Devoirs fantaſtiques

Qui remplissent leur jours d'épouvante
& d'horreurs,

Il n'est plus rien pour eux de legitime,
Un Regard, un Desir, un Penſer eſt un
crime:

Ils n'ont plus a cueillir parmi tant de
malheurs,

Que de tristes moisſons d'amertume &
de pleurs.

L'Homme ainſi ſ'eſt chargé de chaînes
trop peſantes,

Qui le font ſans ceſſe gemir:

Toujours elles ſe font trop vivement ſentir;
Mais que peuvent ſes mains foibles &
languiſſantes?

A peine rente t'il des Devoirs ſuperflûs.

Ces chaînes ſouleignées

Bientôt par leur chute aggravées,

Ne font que ſ'appesantir plus.

Vous qui voyez les Erreurs & les Peines

Du reſte des foibles humains,

Sage par leurs malheurs, libre de crain-
tes vaines,

Coulez, coulez des jours plus purs

Athenais, ſuivez l'infaillible lumiere

Du Flambeau de la verité:

Vers les Plaiſirs c'eſt lui qui vous éclaire:

Ne fermez pas les yeux à la clarté,

Q ij

Comme fait le Peuple hebeté,
 Dont la debile & tremblante paupiere
 N'en peut souffrir l'eclat & la vivacité
 Pour moi Disciple d'Epicure
 Ami de la vertu, sectateur des Plaisirs,
 Je ne connois que la Nature;
 Et n'obeis qu'a ses Desirs.
 Hé quoi! la frivole esperance
 Des biens d'un douteux avenir,
 Detruiroit la jouissance
 De ceux qu'on peut prevenir?
 Pour suivre une ombre fugitive,
 Nous fuirions les attraits qu'offre la vo-
 lupté;
 Et dans une attente craintive,
 Nous passerions nôtre felicité.
 Non, Non: nôtre ame ainsi ne peut
 être captive,
 Nous trouvons dans nos sens plus de
 realité:
 Aux plaisirs de l'Eternité,
 Faudra t'il donc que l'on immole
 Tous les plaisirs d'ici bas;
 Que nôtre ame sans cesse vole
 A ceux qu'elle ne connoit pas?
 D'un Bonheur imaginaire
 Je ne repais pas mon cœur;
 Le seul Bien present peut faire

Mon unique & vrai bonheur.
 Qui peut assurer si la vie,
 Par la destruction des fragiles ressorts,
 Dont est composé notre Corps,
 Nous fera pour jamais ravie;
 Ou si la mort fera d'un autre Etat suivie?
 Mais si l'Etre pensant, que nous nom-
 mons Eprits,
 N'est rien qu'un sang subtil, une flam-
 me legere,
 Modalité dela matiere,
 Qui s'altere & s'evanôit;
 Puis qu'il doit un jour se resoudre,
 Se changer, s'exhaler & se reduire en
 poudre,
 J'attendrai tranquillement
 L'heure qui doit me rendre à mon pre-
 mier neant.
 La Nature, diton, sent une horreur ex-
 treme
 Pour cet aneatiffement,
 Moi, je ne connois point de pareils
 sentimens:
 Comme j'en suis sorti, j'y rentrerai de
 meme.

Si l'Esprit aucontraire, est immateriel,
 En brisant les liens de sa Prison grossiere,
 Que l'on fait ici bas servir a la Matiere,

Q iij

Ce feu sacré, cet Esprit immortel,
Doit, par son Essence divine,
Retourner dans le sein de cet Etre éternel,
Dont il tire son Origine.

Attendant cet instant vainement redouté,
Profitions bien de ceux que le Destin
nous laisse:

Aux plaisirs notre cœur porté,
Entre leurs bras doit aimer la sagesse,
Mere de la Tranquilité.

Que ses leçons soient sans foiblesse,
Ainsi que sans ferocité.

La voluptueuse indolence
Ouvre à nos vœux son sein tranquile
& doux;

Tandis que le soleil se leve encor pour
nous

Coulons dans les Plaisirs des jours pleins
d'innocence,

Soumis en tout aux ordres du Destin,
Sachons, par une heureuse adresse,
De nos jours reculer la fin:

Mais songeons, cependant avec quelle
vitesse,

Ces instans précieux s'échappent de nos
mains:

Ce Temps, cet heureux tems se derobe
sans cesse

Et fuit bien loin de moi , tandis que
 je m'en plains,
 Goutons donc les Douceurs que donne
 la jeunesse,
 Athenais, ainsi le prescrit la sagesse;
 Et puis qu'il nous faut tous perir;
 Tachons au moins de vivre,
 Avant que de mourir.

QUESTION DE THEOLOGIE.

Sur un Prix remporté a l'Academie des
 Sciences en 1728. pour prouver que
 les Theologiens ne connoissent point Dieu.
 Ces ignorans feront ignorez. Cor.
 14, 38.

Ceux qui ne connoissent point Dieu
 sont des insensez , qui ne sont experts
 qu'a faire le mal Jean 4, 22.

Dans ce tems là , nul n'aura besoin
 d'enseigner son Prochain à connoitre
 Dieu : Car tous les Elus le connoîtront,
 dit le Seigneur. Heb. 8, 11.

Quiconque fera mourir les justes , dira
 encore qu'il rend service à Dieu , parce
 que tels Persecuteurs ne connoissent
 point Dieu. Jean 16, 2. & 3.

Q iij

Q U E S T I O N .

Vous Docteurs en Theologie.
Puisque nous voici dans ce Lieu:
Sans aucune Amphibologie,
Dites nous ce que c'est que Dieu?

R E P O N S E .

Loin de rien decider sur cet Etre su-
prême,
Gardons en l'adorant, un Silence profond;
Ce Mystere est immense & l'Esprit s'y
confond
Pour dire ce qu'il est il faut être lui même.

R E P L I Q U E .

Quoi ! parmi vos plus beaux
Esprits,
Cette Reponse pitoyable
Qui ne dit rien du tout, a remporté
le Prix;
Les vers en sont polis, l'Harmonie
agréable

Mais que voit on de raisonnable ?
 Si vous n'avez jamais compris
 L'Esprit de l'Univers , l'Etre seul ado-
 rable,
 Mal à propos Docteurs, avez vous en-
 trepris
 De vouloir enseigner son culte à tout
 le Monde
 Quand votre ignorance profonde
 Ne fait quel est ce Dieu , fait elle en
 bonnefoy,
 Quelle est sa volonté , son Culte, ny
 la Loy ?
 He! comment voulez vous que sur vous
 on se fonde ?
 Puisque vous ne connoissez point;
 Quelle est la Nature divine;
 A quoi sert donc votre Doctrine,
 Qu'à nous abuser sur ce point ?
 Pourquoi nous prechez vous de croire de
 Mysteres,
 Que vous n'avez jamais conçus ?
 Qui nous assurera que de vaines Chimeres,
 N'auroient point abusé nos Peres,
 Dont la Tradition vous à deceus, com-
 me eux,
 Dans un être tout bon, est il de la Colère ?
 Le la Vengeance , des Fureurs ?

Qu'une humeur jalouse l'altere?
 Qu'il ait de la rancune? & mille autres
 erreurs?
 Qu'il se repente enfin d'avoir fait un
 ouvrage,
 Ainsi que prechent ces Docteurs?
 Et que l'Etre tout bon, tout prevoyant,
 tout sage,
 Aux lâches Passions, comme aux vils
 attributs,
 Se trouve assujeti, suivant le temoignage,
 De leurs Ecoles de Bibus?
 Le Peuple admirateur de frivoles Rebus,
 Dans ce Quatrain, peut etre, y trouve
 du sublime:
 Mais l'Homme bien sensé n'en fera
 point d'estime:
 Ce n'est qu'un ridicule abus:
 Ainsi sont faits tous ceux dont l'Erreur
 nous opprime
 En nous cachant la verité,
 Par les detours subtrils de la vaine Magie,
 Qu'on nomme avec respect, chez nous
 Théologie,
 Mais qui n'est tout au plus, qu'un fa-
 voir inventé,
 Pour couvrir la Raison d'affreuse obscu-
 rité.

He! qui pourroit Docteurs, selon vo-
tre Doctrine,

Croire, adorer, aimer une Divinité,
La servir, la prier que sa bonté divine
Soulage nôtre infirmité?

Si nous n'en avons nulle idée,
Sa Grace a nos desirs peut elle etre ac-
cordée?

He! comment saurons nous comme il
faut l'invoquer

Peut etre en vous suivant, ce sera le
choquer?

Car qui peu bien servir un maitre
Quand il ne l'a jamais connu?

Et meme selon vous, ne le pouvant
connoitre,

Faudra til l'invoquer en langage inconnu,
Comme Rome toujours a voulu le pre-
scrire?

Quoi! pouvons nous bien nous
flatter,

Quand nous ne savons pas ce que nous
osons dire,

Que Dieu voudra nous écouter?

Je l'avois bien prévu, que vôtre intel-
ligence

Ignorait du vrai Dieu l'entiere connois-
sance:

Cependant vous voulez faire errer les
 mortels
 Sans qu'ils puissent suffire a vos laches
 demandes;
 Vous leur faites donner offrandes sur
 offrandes:
 Voilà le seul motif de votre Doctorat,
 Que vous nous annoncez, avec tant
 d'apparat.
 Docteurs, en verité, vous vous trom-
 pez, vous mêmes,
 Vos Sillogismes vos sistemes,
 Ne sont qu'un vain Babil, & tous vos
 argumens
 Ne sont que des embrouillemens,
 Qui voudroient nous ôter l'entiere con-
 noissance,
 Que nous avons d'un Dieu, tout puis-
 sant tout immense,
 Tout bon, tout grand, tout saint, tout
 juste, tout parfait,
 Qui fit tout, par qui tout fut fait.
 Mais si du Bien, du Mal, vous cher-
 chez l'origine,
 Dans ce Fabricateur, dans cet ame Di-
 vine,
 Sachez que le Mal & le Bien,
 Sont deux Principes necessaires,

Qui subsistent par leurs contraires.
 Car dans l'Univers, il n'est rien
 Qui n'ait quelque contraire, ou quelque
 antipathie:

Il n'est nul Bien sans mal, & cette verité
 Nous fait voir que la fausseté

Avec le vrai ne peut avoir de simpathe.

La lumiere, & l'obscurité,

La joye, & la melancolie,

Sont contraires de qualité,

Ainsi que la santé l'est de la maladie.

Ainsi par le contraste, en incidents divers,

La Nature subsiste, & regit l'univers.

Ainsi Dieu, de tout tems, l'ayant deter-
 minée,

Elle doit a jamais suivre sa Destinée,

Malgré tous le vœux des mortels,

Les Prieres & l'Encens fumant sur les
 autels,

Des humains, les pompeux & devots
 sacrifices,

Car Dieu prevoyant tout a tout préor-
 donné,

Et necessairement tout predeterminé.

Il n'est prestige, ni miracle,

Qui puisse y faire aucun obstacle.

Ainsi sans nous en tourmenter;

Ce qui doit arriver, arrivera sans doute;

De nos conditions il faut nous contenter,
 Et suivre sagement le cours de notre Route,
 En jouissant des Biens , avec sobriété,
 Que vôt're aveugle Foy, suivant l'obscurité,
 Docteurs vous mene aux lieux , ou
 l'ame ne voit goutte,
 Pour nous de la Raison, nous suivrons
 la clarté,
 Qui conduit au séjour de la Felicité.

L'ANTI-THEOLOGIEN.

Contre tous le Professeurs du Mensonge , & de la superstition , qui veulent faire passer leurs Reveries & leurs Chimeres pour Articles de Foy.

*Aux amateurs de la droite Raison
 & de la verité.*

Bienaimé, ne vous fiez point a tout Esprit, mais éprouvez les Esprits, savoir s'ils sont de Dieu: Car plusieurs faux Docteurs sont venus au monde. 1. Jean. 4, 1.



P R E F A C E.

Aux Fanatiques, Idolâtres, & superstitieux, Ennemis de la vérité qui ne peuvent souffrir la saine Doctrine: mais ayant les oreilles portées au Mensonge, & à l'Erreur, se font des Docteurs suivant leurs desirs, & en se détournant du service du vrai Dieu, ils s'abandonnent aux fabuleuses Chimères de ces sophistes. Timoth. 2, 4. 3.

Vous Ennemis de la droite raison,
 Qui rejettez cette clarté celeste,
 Lecteurs nourris de dangereux Poison,
 Dont vous seduit le mensonge funeste:
 Faux sectateurs de Prestiges pervers,
 Dont est rempli tout ce vaste univers;
 Et qu'on diroit qu'une noire magie
 Enforcela de sa Théologie.
 Si vous pouvez, repondez à ces vers,
 Peuple insensé, Peuple visionnaire,
 Et fanatique, & superstitieux,
 Esclave vil de l'Erreur mensongère,
 Adorateur d'une sorte Chimère,
 De Prejugez, & d'une Foy sans yeux,
 Sans fondement, raison, n'y connoissance.

D'opinions chacun est entêté,
 Suivant l'instinct de sa crasse ignorance,
 Raisonne enfin comme un âne bête,
 Sans rien savoir, sans nulle intelligence,
 Qu'un reste impur que l'Ecole a dicté,
 Qui n'est au fond, qu'Erreur, qu'Ex-
 travagance,
 Qu'amusement qu'abus, que fausseté;
 Or de ces gens d'Esprit tant infecté,
 Vous allez voir l'autentique sentence.

L'ANTI-THEOLOGIEN.

Non Messieurs les Docteurs, vos so-
 phismes divers
 Ne détruiront jamais la Raison qui m'e-
 claire,
 De vos dogmes trompeurs, vous trou-
 blez l'univers,
 Mais votre aveugle Foy n'est qu'erreur,
 que chimere,
 Qu'une illusion temeraire
 Comme vous verrez en ces vers.
 Il faut nous dites vous, croire tous vos
 mysteres,
 Ou nous serons damnez . . . Damnez!
 le mot est doux!

Le

Mais ces myſteres ſaints, de qui les tenez
vous?

De qui? nous les tenons des leçons de nos
Peres,

Par la tradition, ils ſont paſſez a nous,

Il faut croire, ſans contredire,

L'aveuglement doit nous ſuffire,

Et nous nous y ſoumettons tous.

Fort bien: mais dites moi, ſans chagrin
ſans courroux,

Tous les hommes ſont faux, vos peres
pouvoient l'être,

Ou bien des ignorans, autant que vous
peut-être.

Quelle preuve avez vous de leur vocation,
Pour croire aveuglement à leur tradition?

Vous ne pouvez avoir pour fonder vos
Systemes,

Que ce qu'ils vous ont dit eux mêmes,
Eux mêmes les ont dits, comme ils les
ont connus,

Eux mêmes pourroient bien avoir été
deçûs,

Puisque tant de Docteurs errent à votre
compte,

Vous pouvez bien auſſi: comme eux,
errer ſans honte,

Qui fait la verité? Eſt ce vous? ouy; abus.

R

Vous savez nous tromper, Docteurs,
& rien de plus;

Car suivant tous vos Paradoxes,
Parmi tous ceux que vous blamez,
Vous ne sauriez jamais passer pour or-
thodoxes,

Ils vous condamnent tous, & vous les
condamnez:

Pas deux du même avis, pas un qui
ne differe,

Sur la foy de quelque mystere:
Vous blamez tous les gens dont vous
etes blâmés,

Qui devrait decider? La Raison ce me
semble:

Point du tout, direz vous, ce doit etre
la Foy:

Il est vrai l'une & l'autre est assez mal
ensemble,

Car la Foy se fait une loy
De croire sans raison, sans preuve, ny
sans doute,

Tout mystere ou jamais le bon sens ne
vit goute.

C'est ainsi qu'il faut croire: un pouvoir
absolu

Vous l'ordonne, croyez: l'Eglise l'a voulu.
Mais je demande quelle Eglise

Me doit prescrire un Reglement,
 Sur qui doit mon ame soumise,
 Poser l'assuré fondement?
 Chacun tient pour la sienne & la croit
 fermement,
 Croyez votre Pasteur, en matiere si haute,
 S'il fait mal à son Dam, ce n'est pas
 votre faute,
 J'en conviens; Mais lequel dois je avoir
 pour Pasteur?
 Si mon Pasteur est faux, dois je en un
 Precipice,
 Suivre ses pas errans, pour plaire à son
 caprice,
 Comme une aveugle suit un mauvais
 conducteur?
 Dois je, enfin, me soumettre aux soins
 d'un Impositeur?
 Dieu me saura-t'il gré si je suis un Perfide,
 Un Traître, ou bien un Radoteur?
 De cent Docteurs, enfin, que je pren-
 drai pour guide,
 C'est une Question que pas un ne decide:
 Ou chacun la decide en sa propre faveur.
 Chacun la veut pour soi: chacun dit
 c'est la notre.
 Qui vaut mieux de l'une ou de
 l'autre?

R ij

Qu'on me prouve, je viens toujours
sur ce point là;

Et ne puis croire sans cela.

Ma Raison veut avoir quelque preuve
plus claire;

Que les Lieux communs d'un Curé;

Ce fatras obscur de chimeres,

Qu'on debite au Peuple effaré,

Avec le sens commun ne s'accommode
gueres.

Qu'on me parle raison d'un Esprit epuré,
Je suis prêt d'écouter, & croire vos
mysteres;

Et si par la Raison, on n'y peut rien
connoitre,

Certes, pour croire il faut donc être

Bien aveugle, ou bien éclairé;

Bien éclairé, pour voir du vray dans
des Mysteres

Si discordans entre eux, au bon sens
si contraires;

Bien aveugle pour ne voir pas

Les Panneaux, que l'on tend à ces ames
vulgaires

Qui croient, & font si grand cas

De ces fraudeleuses Chimeres,

Qu'ils goûteront un jour des Biens ima-
ginaires,

Où que , pour les punir, Dieu creuse
 sous leurs pas,

Un Enfer aprez le Trepas.

Ouy: mais: dites vous , on risque à ne
 pas croire,

Et croyant, vous ne risquez rien:

Qui vous a conté cette histoire?

Pouvez vous croire tout, & le Mal,
 & le Bien?

Le faux, le fou, l'injuste, ainsi que l'é-
 quitable?

La verité, comme la Fable?

Non: donc il faut opter, & choisir un
 parti:

De Cent nonante neuf auront le dementi,
 Votre parti tout seul sera le veritable,

Mais, que prouve t'il plus qu'un autre,
 rien, hélas!

Nous retombons toujours dans le me-
 me embarras.

Il ne prouvera rien, il croira sans com-
 prendre,

Sans raison, s'appuyant dessus la Foi
 d'autrui,

Il paiera les Tributs que chacun peut
 pretendre.

Toujours soumis à tout, toujours prêt
 à se rendre.

R iij

Quand on n'a ni bonsens, ni Raison
pour appuy,

Que faire? ce parti n'est pas mauvais
à prendre.

Un aveugle conduit par un autre dira
Si j'y tombe, il y tombera.

La consolation est toujours quelque
chose

Mais venons, il est tems, au Principe
des Causes,

Et voyons si quelqu'un de vous con-
tredira?

Plus je cherche, & plus j'envisage
De ce vaste univers, le merveilleux ou-
vrage;

Plus je vois de Temoins de la Divinité,
J'en conçois l'Excellence & la Solidité,
J'adore en fremissant, l'immense Deité,
Dont mon Esprit se forme une si belle
image:

Mais si j'en cherche d'avantage,
Je ne trouve qu'obscurité:

La Verité cachée au milieu d'un nuage,
A mon Esprit confus, n'offre plus de clarté;
Rien ne fixe mon doute, & ma perplexité,
En vain de tous cotez, je cherche quel-
que usage

Qui du bon, qui du droit ne soit pas ecarté;

De mille Préjugez, chaque Peuple entêté,
 Me tient un différent langage,
 Et la Raison prudente & sage
 Ne d'écouvre qu'Erreur, & qu'ambiguité.
 Chrétien, Turc, Chinois, tout le monde raisonne:

Chacun dit, ma croyance est bonne:
 L'un dit blanc, l'autre noir; & ne s'accorde point

Qui croirai je, du Talapoin,
 Ou bien du Docteur de Sorbonne?
 Aucun: mais je demande un juge sur ce point,

Qui soit juge sincere, & n'épouse Personne:

Ce sera le bon sens qui vous dit en deux mots,

Docteurs, vous etes tous des fourbes
 & des fots:

Car si vous croyez veritable
 Tout ce que vous prêchez, & débités
 aux gens,

Vous ne distinguez point le vrai, d'avec
 la Fables,

Vous êtes donc des ignorans
 D'eclaircir un mystere, en étant incapable.
 Si vous ne croyez point, avouez donc,
 Docteurs,

R iiij

Que vous êtes des Imposteurs.
Le Vulgaire en aveugle, à l'erreur s'abandonne;

Et la plus froide fiction,
Sous l'austère manteau de la Religion,
Des sots admirateurs, dont le Monde
foisonne,

Frappe l'imagination.

Les Revelations creuses & pathétiques,
L'Enfer, le Paradis, soumettent la fierté;
Et la crainte, ou l'espoir dont on est agité,
Tout donne aux ignorans, cette Docilité,
Qui dans toutes les Republiques
Entretient la stupidité.

Les hommes vains & fanatiques
Reçoivent sans difficulté.

Les Fables les plus Chimeriques.
Un petit mot d'Eternité

Les rend benins & pacifiques;
Et l'on réduit ainsi le vulgaire hebeté,
A baiser les liens dont il est garotté.

Certain Legislatteur par semblables Pratiques,

Scût fixer autrefois un Peuple inquieté,
Et surprit sa credulité,

En donnant ses loix Politiques,
Sous le nom specieux d'une Divinité
Puis seignant d'avoir vû sur un mont écarté,

Des visions béatifiques,
 Il fit entendre alors à ces Peuples rustiques,
 Qu'un Dieu dans son éclat, & dans sa
 Majesté,

A ses yeux éblouis s'étoit manifesté.
 Après il leur fit voir les ordres authentiques,
 Fabriquez à sa volonté:

Il appuya le tout par des Dits pathétiques,
 Que son propre intérêt avoit ainsi dicté;
 Qui sceurent établir ses ordres despotiques,
 Et fonder son autorité,
 Sur cent maximes tiranniques

Or, d'un Gouvernement de la sorte in-
 venté,

Tout ce Peuple fut enchanté,
 De ces fadaïses magnifiques,
 Dont jusques à présent le Monde est in-
 fecté.

Ce Discours un peu fort, vous déplaira
 peut-être,

Docteurs, & pour certain, vous le con-
 damnerez,

Par la Loy du plus fort, dont vous
 vous armerez:

Cette Loy qui decide en Maître,
 Est la seule raison dont vous vous servirez.

Mais pour de raisons raisonnables,
 Raisons justes & sans detours,

Elles vous manqueront toujours,
 Pour la défense de vos fables,
 Comme on peut colliger par tout cet
 Entretien :

Ce n'est pas vôtre gout : mais chacun
 a le sien.

Je ne dit pas pourtant qu'il n'est aucun
 mystere,

Point d'Enfer, de Demons, d'AnGES,
 de Paradis,

De Resurrection, & le reste. Je dis,

Sans raisonner en temeraire,

Que s'il en est, pour sûr, nul homme
 n'en fait rien,

Et sur ce qu'on ignore, on doit tou-
 jours se taire

La Foi, me dirés vous, le montre pour-
 tant bien

Cette preuve est certaine & claire :

Par Foi nous connoissons hé quoi ? vai-
 ne chimere !

Fantôme decevant ! avez vous de la Foi ?

Vous, quoi ! pourriez vous bien me le
 prouver à moi ?

Allez donc dans les mers profondes,

Planter des arbres au milieu :

Transportez les monts de leur lieu ;

Cheminez au travers des ondes :

Arrêtez le soleil ; Docteurs faites nous voir
Des Morts ressuscitez , des Prodiges
étranges . . .

Point du tout, ces Travaux passent vô-
tre savoir ,

Cependant vous parlez d'Enfers, de Diab-
les , d'AnGES,

De gens grimpez en l'air , de celestes
Phalanges ;

Messieurs proposez vous chose en vô-
tre pouvoir,

De prouver , ou si non, taisez vous sur
ces choses,

Et sur maint autre encor que vous ne
savez point :

Adorons d'un cœur droit , le Principe
des causes,

Le Créateur de tout , Dieu c'est l'uni-
que point :

Remettons en lui seul , & la Mort , &
la vie,

Aimons le, faisons bien , gardons nous
de tout mal.

Au reste , passons sans envie,

Par dessus le savoir fatal,

Qu'il a voulu cacher : Car toute nôtre
Etude

Ne peut en debroiller le tenebreux Cahos :

Toute recherche en est & temeraire, &
rude:

Passons nôtre vie en repos,
La Raison & la Conscience
Que nous avons receus au sortir de l'en-
fance,

Suffisent pour nous amener
A cette fin que Dieu destine:
Le plus sur est, sans tant tourner,
De suivre cette Loi divine;

Qu'il veut bien à tous nous donner.
Pourquoi la fiction par l'homme imaginée,
Doit elle l'emporter sur la réalité?

L'ame au mensonge abandonnée,
En depit du bon sens, suivra la fausseté?
En rejetant le vrai, le réel, la clarté?
Qu'elle These pourroit être plus erro-
née?

Et puisque la Raison à mon ame est
donnée;

Je crois que c'est pour raisonner,
Examiner, déterminer;
Sans cela, pourquoi Dieu l'auroit il or-
donnée?

Et pourquoi, puisque j'ai des yeux,
Dois je voir par les yeux des autres?
Qu'on me montre, donc, que les
vôtres

Sont plus surs que les miens, & me
guideront mieux;

Que c'est par vous, enfin, que je dois
me conduire,

Qu'à vôtre aveugle Foy, ma clarté doit
soucrire,

Que Dieu vous a commis au Monde
pour cela,

Que je dois obeïr, que je n'ay rien à dire,
Et qu'enfin c'est bien vous que mon
choix doit élire:

Qu'on me prouve, & j'en reste là.

Mais vous niez, dit on, les Principes
vulgaires,

Sur quoi sont fondez nos mysteres:
Comment peut on prouver? ho! voicy
l'embarras!

Hé quoy! ne tient il donc qu'à bâtir
un fatras

De Principes imaginaires,

D'opinions, & de Chimeres?

Car chacun en batit Messieurs, dans un
tel cas,

Avant que proposer les choses,
Il faut en établir le principe, & les causes,
Avec preuves, si non, l'on ne vous croi-
ra pas:

Or tout principe de soimême,

Se peut prouver fort aisément:
 Ce ne doit pas être un système,
 Obscur à nôtre Entendement.
 L'ame de l'Univers, Auteur de la Na-
 ture,
 L'Etre fabriquateur de toute créature,
 Qui du vaste infini pose les fondemens,
 Et dans l'immensité place les Elemens,
 Ce Dieu qui sçut fixer l'obscur, & la
 lumiere,
 Debrouïller le Cahos, le vuide & la
 matiere,
 A nôtre Entendement, se laisse apper-
 cevoir;
 Mais vous, Docteurs, faites nous voir
 La vérité de vos Principes,
 De vos Types, & Prototypes,
 Prouvez, je cede à leur pouvoir,
 Repondez nous, Docteurs, soutenez
 l'Hipotese,
 Sinon, j'ajouteray ce point,
 Que vôtre Doctorat se taïse,
 Beuvez, mangez, dormez, toujours bien
 à vôtre aïse,
 Et ne nous en doctrinez point.
 Allez parmi les Astrologues,
 Les diseurs d'Horoscope, & les Chiro-
 mantiens,

Debiter à des fots, vos magnétiques dro-
gues

Comme font les Sorciers, & les Magiciens:
Car il est de ces gens, beaucoup plus
qu'on ne pense,

Quoique plusieurs disent que non:
Je soutiens qu'il en est; mais toute leur
Engeance

Se nomme par quelque autre nom.
Docteurs, repondez donc, si vous savez
repondre?

Ou ne repondez point: Certes vous fe-
rez bien;

Tout vôtre Doctorat n'est qu'un foible
soutien,

Vôtre Foy sans raison, ne sert qu'à
vous confondre;

Et puisque sans raison, vous ne sauriez
repondre,

De faites vous, vous ferez bien,

D'une ridicule Doctrine,

Qui n'a ny raison, ny bonsens.

Mais avec ma raison, je conçois & j'entens,
Je reflexis, je pense, en un mot j'examine,

Je conclus, je me determine,

Je crois avec raison, voilà la juste Foy.

La Raison suit des sens la véritable route.

Elle juge par eux, eux seuls lui font la Loy,

Le Musc se reconnoit par l'odorat sans
doute;

Si l'on croit le blanc, blanc, c'est parce
qu'on le voit:

On croit l'absinte amer au moment qu'on
la goute,

Ainsi, c'est par les sens, que nôtre Raison
croit.

Mais croire sans Raison, Docteurs, je
soutiens moy,

Qu'on est aveugle, sot, ignorant, imbecile,
Incapable de tout, & que certainement,

Vôtre Theologie est fausse, est inutile,
Et n'est que pour les sots un sot amu-
sement.

Ce n'est que chose temeraire,
Sans clarté, n'y sans jugement,
Qu'elle propose à tous de faire:

Croyez sans raisonner. C'est sur ce fon-
dement,

Sur la Foy, puis sur le mystere,
Qu'elle établit son sentiment.

Toute Religion parle même Langage,
Les Mysteres, la Foi, les Miracles, c'est tout:
Ce que de concevoir aucun ne vient à bout;
Faudra t'il se livrer à ce rude Esclavage?
Croire, obeir, à qui? à des gens comme
nous,

Qui

Qui n'en savent pas plus, souvent bien
moins encore,

Qui tiennent des propos de Fous,
Propos que le plus Docte ignore:
Faut il croire pourtant, sans preuve &
sans raison?

Faut il sacrifier, pour cet arrêt funeste,
Et notre intelligence, & les sens, &
le reste?

Quoique beaucoup plus surs, & sans
comparaison,

Plus conformes enfin aux Loix de la
nature,

C'est à dire aux Decrets de la Divinité!
Car il n'est aucune Imposture,

Dans l'ordre naturel que Dieu nous a
dicté,

Donc la Raison doit seule être la Regle
sûre,

Qui conduit à la verité.

Puis encor, de là, nous propose
D'aimer le Createur par dessus toute
chose,

Et d'aimer le prochain aussi:

Or je conclus de tout cecy,

Que c'est par la Raison, que l'on con-
noit la cause,

Et le Principe de tout Bien:

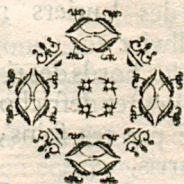
S

Toute felicité dans ce Bien est enclosé,
 A suivre encor ce Bien, la Raison nous
 dispose;
 Suivons le donc, c'est tout: Tout le
 reste n'est rien.

LA BATHSEBATH.

Autre fois sur le point du jour,
 Une certaine Barfabée
 Apres sa Cornete lavée,
 Voulut se laver à son tour.
 D'abord fut pour ôter la crasse,
 Des doigts à la jambe l'on passe,
 De la jambe jusqu'au genou;
 Et de là je ne sai par ou:
 Tant qu'à la fin, chemise basse
 Elle s'en donna jusqu'au cou,
 S'agitant de si bonne grace,
 Qu'un sage en fut devenu fou.
 David du haut de sa Terrasse,
 Je ne sai comment l'aperçut;
 Elle étoit blonde, blanche & grasse:
 Le voilà tout d'un coup en rut.
 Le grand veneur de telle chasse
 D'abord chez la Belle courut,

Croyant d'y trouver bonne place:
 Il fit l'ambassade quil dut;
 Mais avecque sa bonne grace,
 La Belle assez mal le reçut,
 Soit pour la feinte, ou la grimace:
 Mais à la fin, elle le crut.
 David la joint, David l'embrasse;
 Et tant il fit qu'elle conçut
 La premiere fois ce ne fut
 Qu'afin de mieux marquer la chasse,
 L'Enfant naquit, l'Enfant mourut.
 Mais pour la seconde valut
 Un Tresor à l'humaine Race;
 Car de là vint comme à Dieu plût,
 De main en main, notre salut.
 Il faut avoüer que la Grace
 Fait bien des tours de passe, passe,
 Avant d'arriver à son But.



LETTRE
DE VOLTAIRE
AU
ROI DE PRUSSE.

O Salomon du Nord ! o Philosophe
Roi !

Dont l'univers entier contemploit la Sa-
gesse,

Les Sages empressez de vivre sous ta loi.
Retrouvoient dans ta Cour l'Oracle de la
Grece.

La terre en t'admirant se taisoit devant toi,
Et Berlin à ta voix sortant de la poussiere
A l'egal de Paris levoit sa tête altiere,
A l'ombre des lauriers moissonnez à
Mollwitz

Appellez sur les bords des rives de la Seine
Les arts encouragez defrichoient ton pays.
Transplantez par tes soins, cultivez &
nourris,

Les palmiers du Parnasse & l'olive
d'Athenes

S'élevoient sous tes yeux enchantez &
surpris.

La chicane à tes pieds avoit mordu la terre
Et ce monstre chassé du temple de Themis
Du timide orphelin n'excitoit plus les cris.
Ton bras avoit domté le Démon de la
guerre
Son temple étoit fermé, tes Etats agrandis
Et tu mettois Bourbon au rang de tes
amis.

Mais parjure à la France, ami de l'An-
gleterre
Que deviendra le fruit de tes nobles tra-
vaux ?

L'Europe retentit du bruit de ton tonnerre
Ta main de la discorde allume les flam-
beaux,

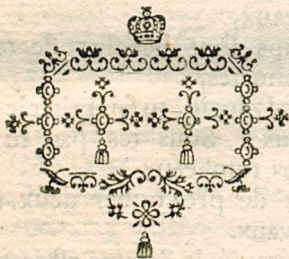
Les champs sont hérissés de tes fieres
cohortes,

Et déjà de Leipzig, tu fais briser les portes.
Malheureux ! Sous tes pas tu creuses
des tombeaux

Tu viens de provoquer deux terribles
rivaux.

Le fer est éguisé, la flamme est toute prête,
Et la foudre en éclats va tomber sur ta tête.
Tu vécûs trop d'un jour, Monarque
infortuné !

Tu perds en un instant ta sagesse & ta
 gloire,
 Tu n'es plus ce héros, ce sage cou-
 ronné.
 Entouré des beaux arts, suivi de la vi-
 ctoire.
 Je ne vois plus en toi qu'un guerrier
 éffréné
 Qui la flamme à la main se frayant un
 passage
 Désole les citez, les pille, les ravage.
 Et violant les droits des peuples & des
 Rois
 Offense la nature & fait taire les Loix.



A V I S DE L'ÉDITEUR.

*Ce n'est que l'amour pour la vérité & pour son Roi, & l'indignation la plus juste contre l'impudence du Sieur de Voltaire qui ont inspiré à l'Auteur la réponse suivante: Elle n'étoit point faite pour voir le jour, & seroit restée selon toutes les apparences dans le cercle étroit de quelques bons patriotes, amis de l'Auteur; lequel ne se sentant pas tous les talents réquis pour la Poësie, pensoit qu'il falloit une meilleure plume que la sienne pour repousser l'Audace de ce Melitus moderne: * D'ailleurs en publiant cette réponse, on se voyoit dans la nécessité de tirer de la poussiere une piece qui sera à jamais l'objet de l'horreur & de l'execration de tous les honnêtes Gens; & qui méritoit, ainsi que son Auteur d'être ensevelis pour toujours dans les ténèbres de l'Oubli.*

Mais l'appas d'un sordide & indigne intérêt ayant porté quelqu'un à la faire imprimer, & même à la traduire en Allemand; un des Amis de l'Auteur de la réponse en pos-

** Melitus & Anytus Calomniateurs de Socrate.*

S iiiij

*sédant une Copie, à crû qu'il étoit de son
devoir de la rendre publique.*

REPONSE

AUX

VERS PRECEDENS.

Philosophe , Poëte , Auteur indéchif-
frable!
Tantôt impie ou sot , & tantôt admi-
rable,
Quand le plus éclairé, le plus sage des
Rois
De sa haute faveur t'honoroit autrefois,
Le monde t'admiroit, fondé sur ce suf-
frage
Qui donnoit au public de ton merite un
gage,
On prônoit tes Ecrits , comme excellem-
ment beaux,
Et nul n'appercevoit leurs énormes dé-
fauts.
Dès lors qu'auprès du Roi ta mauvaise
conduite
Te réduisit à prendre une honteuse fuite,
On ne fit plus de cas que de ton beau côté,

On blama ta laideur en louant ta beauté.
 Mais voyant aujourd'hui ton infame libelle
 Chacun ne trouve en toi qu'une Ame cri-
 minelle
 Qu'un Auteur effrené, qu'un detestable
 objet
 Qu'un calomniateur méritant le Gibet
 Le scelerat Damien selon toute justice
 Et digne assurément du plus cruel supplice
 Pour avoir attenté sur les jours d'un
 grand Roi;
 Mais sur le même pied, que dira t'on de
 toi?
 Ton esprit de vengeance & ta malice
 noire
 Du plus digne des Rois veut détruire la
 gloire
 Et par un attentat également affreux
 Faire de Frederic un Prince monstrueux.
 Tu lui blesses l'honneur, préférable à la
 vie
 Malheureux écrivain, quelle est donc ta
 furie?
 Comment ton grand faveur ne te dicte
 t'il pas
 Que les Rois sont à craindre, ayant de
 fort longs bras?
 Mais si de sa faveur tu jouissois encore

Quels feroient les Ecrits que tu ferois
 éclore ?
 N'est ce pas que ta Muse, ou plutôt
 ton Démon
 Chanteroit dans ce cas sur un tout au-
 tre ton ?
 RaISONNEUR insensé ! dans ton imperti-
 nence
 Tu veux que Frederic soit parjure à la
 France ?
 On diroit que c'est toi qui recûs son ser-
 ment ?
 Un Roi n'est il pas libre incontestable-
 ment ?
 Pour être devenu l'ami de l'Angle-
 terre
 A t'il contre la France entrepris quelque
 guerre ?
 Et pourquoi celle ci se croit elle per-
 mis
 D'assister à present ses anciens enne-
 mis ?
 Ton approbation obliquement gui-
 dée
 Au seul parti François sans doute est
 accordée.
 Mais à juger les Rois es tu donc ap-
 pellené ?

Leurs secrets à tes yeux n'ont ils rien
devoilé?

Ou ta rémeriré n'est elle pas extre-
me

D'oser en Magistrat condamner un Roi
même?

C'est encor peu pour toi que de si mal
juger,

Tu fais évaporer ton esprit menson-
ger,

Ton écrit impudent allegue des rava-
ges,

De tels autres excés, des flammes, des
pillages,

Des désolations d'Etats & de Ci-
tez;

Mais ce sont tous des faits par toi mê-
me inventez.

Et n'est ce pas aussi l'esprit de ca-
lomie

Qui te fait avancer avec effronterie
Que des troubles presens Frederic est
l'auteur?

Il en seroit plutôt le Pacificateur.

La chose est très notoire, autant que
très certaine,

D'un seul mot prononcé l'Impetratrice
Reine.

Eût maintenu la paix & la tranquillité,
 Son conseil là dessus manqua de volonté.
 Si le Roi fait la guerre , il la fait par contrainte
 Et son cœur sur l'issue a lieu d'être sans crainte.
 Prophète du malin , tu lui prédis des maux
 Tu conduis contre lui deux terribles rivaux,
 Tu pouvois dire trois, & vanter leur puissance,
 Mais le ciel qui du Roi prit toujours la défense,
 Qui lui donna toujours des succès glorieux
 Est plus puissant encor que tous ces envieux
 Il saura bien sur eux lui donner la victoire,
 Tu pourras voir alors s'il a perdu sa gloire
 Si tu dois l'appeller Monarque infortuné,
 S'il n'est plus ce héros , ce Sage couronné,

Et ses prospéritez confondant ta ma-
lice,

Pourront te tenir lieu du plus cruel
supplice.

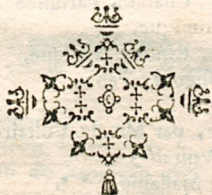
Au reste épargne toi tes soins accou-
tumez,

De nier tes écrits, fitôt qu'ils font bla-
mez,

Ce ne feroit vraiment qu'une inutile
feinte,

Les vers dont il s'agit portent trop ton
empreinte.

F I N.





TABLE

DES MATIÈRES.

L ettre Philosophique sur l'Ame, par Mr. de Voltaire,	Page 3
Les Adieux de Mr. de Voltaire à Madame la Marquise du Châtelet, Chanson,	23
Epigramme contre l'Abbé Terrasson,	28
Le Débauché converti, par Mr. Robbé du Beau- veset,	29
Marsias, Allégorie contra Rameau, par le Poëte Roy. Août 1737.	36
Discours prononcé à la Réception des Frée-Ma- çons, par Mr. de Ramsay, Grand-Orateur de l'Ordre,	41
Statuts de l'Ordre,	61
L'Etonnement, Chanson parodiée d'un air de l'Opéra Comique,	64
Le Poëte vengé, Riposte satirique,	66
L'Ane & le Rossignol, Fable,	70
Epilogue,	74
Epître à Uranie, par Mr. de Voltaire,	75
Ode à Mr. de Voltaire,	83
L'Art d'aimer à Madame * * *.	88
Epigramme,	90
La Coquette,	91
Chanson, Apologie du Jansenisme,	95
Qui-pro-quo,	96
Bouquet,	ibid.

TABLE.

Lettre à Madame de * * *.	93
Le Nez & les Pincettes, Conte par Mr. Pi- ron,	100
La Mule du Pape, Conte,	106
Le nouveau Roi des Grenouilles, ou le P. J. dans un Fossé, Stances libres,	108
Epigramme sur Mr. de Voltaire,	121
Les deux Rats, Conte,	122
L'Y Grec ou la Fourche, Conte,	125
Enigme, le mot est le hochet,	127
Epigramme contre le Curé de S. F.	128
Epitaphe pour Jean César Rousseau de la Pa- risière,	ibid.
Lettre de la Baronne de Roupillac à Madame des Etoiles, au sujet d'une Brochure de Mr. l'Abbé de la Mare,	129
Admirable Transition de l'Abbé de la Mare en Escargot,	135
Lettre Pastorale du Révérendissime Panrace Pellegrin, Patriarche de l'Opéra, au sujet de Bonnier & de la Petitpas	138
La Bougie de Noël, Conte,	143
L'Anti-Mondain, par Mr. Piron,	147
L'Habit ne fait pas le Moine, Conte par le même,	151
Conte par le même,	156
Excuse de Mr. Piron à Procope,	157
La Réconciliation de Rousseau avec ses En- nemis,	160
Apothéose le Mademoiselle le Couvreur,	163
Epigramme de quelqu'un, qui, &c.	166
Ode à un Prélat, &c.	ibid.
Epître d'un Auteur à un de ses Amis dans un besoin d'argent,	168

TABLE.

Epigramme contre un Prédicateur, &c.	170
Autre sur une rencontre, &c.	171
Le Chapitre Général des Cordeliers,	172
Le Defagrément de la Jouiſſance,	183
Le Point d'Aiguille, Conte,	184
Quatrein du Comte de Guiche à Mr. d'Olonne,	188
La Comteſſe d'Olonne, Comédie,	191
Ode à Priape, par Mr. Piron,	207
Couplet,	213
Etimologie de l'Aze-te-foute, Conte,	214
La Puce, Conte,	217
Jouiſſance,	224
Vers à Madame de * * *. ſur un Paſſage de Pope,	227
Lettre de Mademoiſelle . . . à Mr. . . .	228
Réponſe,	230
Epître à Athénaïs,	235
Queſtion de Theologie,	247
Queſtion,	248
Reponſe,	ibid.
Replique,	ibid.
L'anti - Theologien,	254
Preface,	255
L'anti - Theologien,	256
La Bathſebath,	274
Lettre de Voltaire au Roi de Pruſſe	276
Avis de l'Editeur,	279
Reponſe aux Vers Precedens,	280

FIN DE LA TABLE.

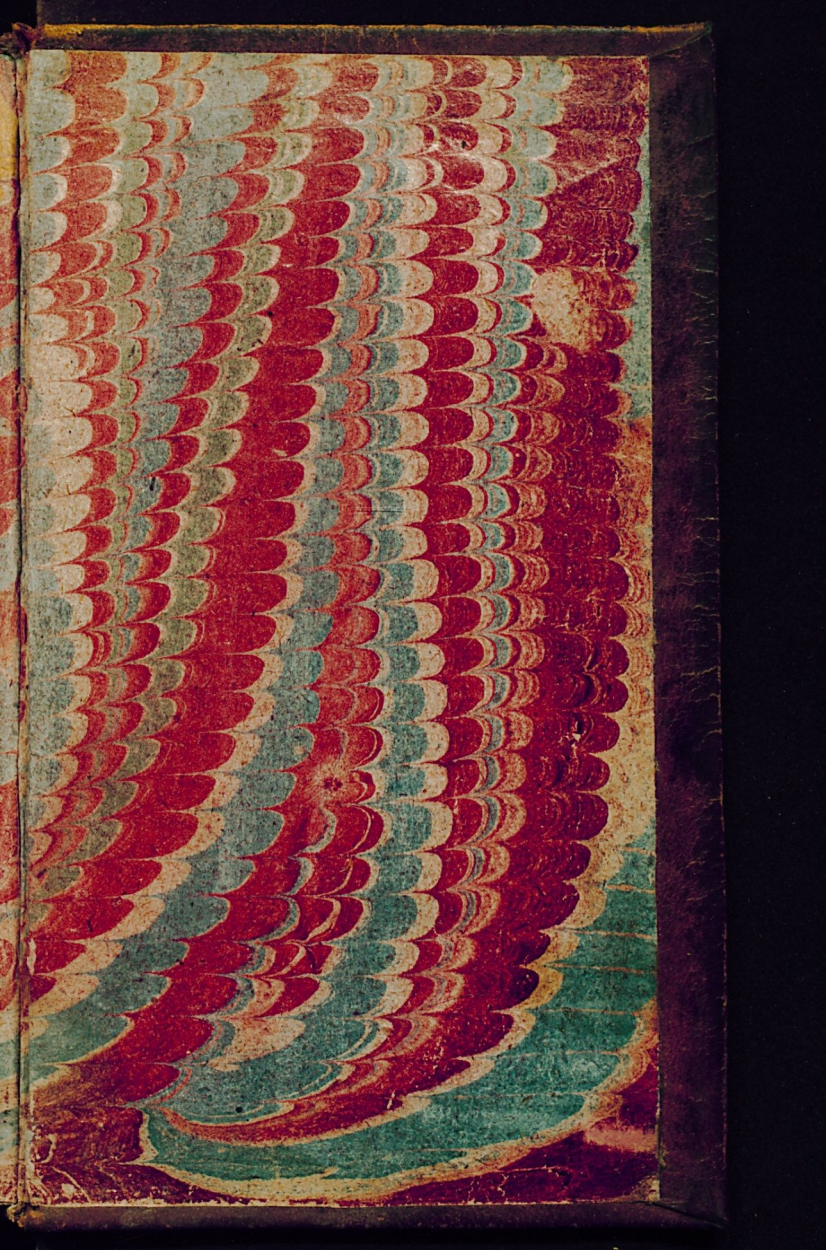




108807

AB 108807

X255M24



Voltaire

LETTRE PHILOSOPHIQUE,

PAR MR. DE V***,

AVEC

PLUSIEURS PIÈCES

GALANTES ET NOUVELLES

DE DIFFÉRENS AUTEURS

NOUVELLE EDITION AUGMENTÉE

DE PLUSIEURS PIÈCES.



Inches

Centimetres

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

White

3/Color

Black

